FÉDÉRATION DES CLUBS DE LA DÉFENSE

CONCOURS LITTÉRAIRE
2019

Florilège

SOMMAIRE

Avant-propos 5
Grand prix littéraire 2019 7

Contes, légendes et récits merveilleux

Renaissance L.B. 10
Dragon 18
Les trois cruches 30
Le lion, l'aigle et le serpent 40
Le zèbre et l'oiseau 43

Récits et nouvelles

Le grand oublié de la Grande Guerre 46
Les yeux du passé 51
Dossier feu 65
Un taxi pour Saint-Pétersbourg 80
Ce que je voulais te dire 86
Les cendres d'un talent 93

Réflexions

La guerre de l'amour 102
C'était mieux… avant 103
Extrait de thibosophie 105
Paroles… Paroles… 110
Apnée 113
Une nouvelle naissance 115

Poésies

Émigrer 120
Tableau de nuit 121
Vanités 122
Un si joli village 123
Les mots 126
Nuit magique 128
Cruelle petite goutte salée 129
Le souffle du givre 130

Lettre à…

Lettre à un oncle oublié.....132
Lettre anonyme.....137
Maman je t'aime.....139
Mère de sable.....140
Nouvelles du front.....141

Théâtre, monologue, dialogue

Crazy silver horse.....146
La répétition.....164

Articles, reportages

Les coureurs du dimanche.....178
L'esprit d'équipe.....185

Développement durable, écologie

La forme de l'eau.....198
La piste Anasazi.....205
Cher Père Noël.....213

Épilogue.....217
Palmarès du Concours littéraire 2019.....219
Jury du Concours littéraire.....222
Remerciements.....223

CONCOURS LITTÉRAIRE
2019

Avant-propos

Cette année, 38 œuvres ont été sélectionnées dans l'édition 2019 du *Florilège*. Ce mot vient d'une racine grecque se traduisant par « fleur ». Il est emprunté au latin moderne *florigelium* signifiant *:* choisir des fleurs. La fleur désigne, ici, les beautés du langage. Les florilèges sont devenus populaires dès le XIIIe siècle, à l'image de Saint-Benoît qui inaugura l'insertion de proses ou de séquences dans le corps des offices.
Si la FCD fête ses 60 ans cette année, le concours littéraire, lui, a déjà 53 ans. C'est Jean-Roger Charpentier qui a créé, à Toulon, en 1966 le premier concours pour les marins de la troisième Région maritime. En 1982, il est étendu au niveau national, date de son rattachement à l'Union Fédérale des Clubs Sportifs et Artistiques des Armées (UFCSAA), devenue, dix années plus tard, la Fédération des Clubs Sportifs et Artistiques de la Défense (FCSAD).
Pendant plusieurs années, le concours fut organisé tous les deux ans (de 1982 à 1994). Il est devenu annuel en 1996 tout en restant "ancré" dans son port militaire de naissance. C'est en 2009, que la lecture du palmarès du concours littéraire s'effectue lors de la Rencontre Nationale de Théâtre (RENATHÉA) qui se déroule à Saint-Georges-de-Didonne.
La *muse* du Grand Prix de la RENATHÉA : la Divine Sarah Bernhardt ne supportait pas qu'on tienne la plume à sa place. Au faîte de sa carrière en 1907, elle a tenu à rédiger seule - ses *Mémoires d'actrice*... Cette personnalité incandescente possédait un rare tempérament d'écrivain. Elle parlait cru, pensait clair, vécut libre. Ses poèmes et ses écrits animeront les coulisses de la Belle Époque et sont, encore aujourd'hui, une formidable leçon de vie.
Verba volant, scripta manent ces mots auraient été prononcés par Caius Titus dans un discours au Sénat romain. Et pourtant, si la parole vole, elle ne se reprend pas : *« Ce qui est dit, est dit »*. Une fois lâchées, les paroles sont aussi difficiles à rattraper que les plumes d'un oiseau. Ce proverbe antique suggère une grande prudence dans la formulation d'un texte, le choix des paroles et l'expression des sentiments. Car si les paroles « *dites »* peuvent être rapidement oubliées ou facilement démenties, les paroles *« écrites* » deviennent des documents incontestables.
L'écriture susceptible de ratures peut, à tout moment, être manipulée,

corrigée, oblitérée, censurée ou perdue. Les brouillons de certains grands auteurs en disent long sur cette possibilité de repentir inhérente à l'écriture. Pourtant elle est fragilisée par le support qui la conserve. Altération du document, illisibilité parfois, perte physique du texte, mais surtout le plus grave est, sans doute, la perte de la mélodie, des intonations et des sonorités qui en constituaient la « musique ».
Si les mots écrits « demeurent » c'est parce qu'ils sont silencieux et endormis, prisonniers de leur page. C'est la lecture qui les libère et les rendent vivants. Lecteurs et comédiens *prêtent vie* aux mots sur les planches du Théâtre.
La cuvée littéraire 2019 a été sélectionnée par les 7 membres du jury présidé par René Poujol, ancien journaliste et honoré par la présence de Pascal Fulacher de l'Imprimerie Nationale. Ils ont retenu des œuvres délicieusement poivrées, saupoudrées de poésies, d'événements sportifs claquants, de contes, de poésies, de réflexions, de pièces de théâtre, le tout parfumé d'un brin d'écologie.
Je tiens à remercier les talentueux participants de ce concours pour la richesse et l'originalité des textes présentés. Je m'adresse particulièrement à celui qui remporte le Grand prix de ce concours national : Julien Altenburger, pour l'ensemble de ses œuvres et lui adresse mes chaleureuses félicitations. Un grand bravo aussi à toutes celles et tous ceux qui ont eu le bonheur d'être récompensés, soyez fiers de voir figurer vos œuvres dans le *Florilège*.
Pour les futurs candidats, n'hésitez pas à prendre vos plumes comme Sarah Bernhardt et laissez-vous emporter par l'écriture et l'émotion pour être les témoins de votre époque et toucher le cœur et l'imaginaire de vos futurs lecteurs.
Soyez toujours plus nombreux et aussi talentueux pour l'édition 2020.

Commissaire général Yves Glaz
Président de la Fédération des clubs de la défense

LE
GRAND PRIX LITTÉRAIRE
2019

a été décerné par le jury du Concours littéraire
2019
à

Julien ALTENBURGER

Club sportif et artistique de la Garnison
de Strasbourg

Ligue Nord-Est

pour l'ensemble des œuvres présentées :

Émigrer
Renaissance L.B.
Crazy silver horse
Cher Père Noël

Contes, légendes
et récits merveilleux

Renaissance L. B.

Mes yeux piquaient à force de scruter avec attention le portrait d'une jeune femme italienne peint par Bartolomeo Veneto. Cette dernière m'observait de trois quarts, d'un air troublé et curieux, le front orné d'un joyau, ceint d'une couronne d'olivier et d'un bandeau bleu. Ses cheveux blonds recouverts d'un voile blanc cascadaient en fines mèches bouclées sur ses épaules. L'un de ses seins, apparent, jouxtait une croix d'or et de pierreries, tandis que, repliant une main, elle semblait vouloir sentir quelques fleurs des champs fraîchement cueillies.

Recopier ce tableau constituait le dernier devoir pour valider mon semestre à l'École supérieure des Arts décoratifs. À l'occasion de l'exposition consacrée par le musée Rohan à l'influence de l'école de Dürer sur l'art italien du XVIe siècle, les professeurs m'avaient invité à tenter de saisir la fermeté du trait, la vivacité des couleurs et l'originalité de l'expression chez le maître vénitien.

Cela faisait plus de deux heures que j'étais en tête à tête avec le portrait de la jeune femme, prêté par le musée d'art de Nîmes pour l'exposition. Ma main traçait sur une feuille les contours souples du visage, l'arrondi des épaules, les drapés du vêtement immaculé, le nez aquilin, les lèvres fines, les yeux bruns interrogateurs. J'étais seul dans la salle où le tableau trônait en majesté, à l'exception d'une jeune gardienne, assise près de l'entrée, alternant entre somnolence et lecture d'un vieux polar.

* * *

Il y a de l'agitation dans la chapelle Sixtine en ce jour de novembre 1499. Tous les plus grands représentants de l'Église sont présents pour l'évènement. Sous la voûte étoilée peinte par Gardner, entre les murs décorés de guirlandes florales et d'arbres majestueux dessinés par les plus grands maîtres florentins et ombriens, elle baptise aujourd'hui son enfant, né de son amour avec Alphonse. Si son premier mariage fut un horrible échec, sa seconde union est celle du plaisir et de la joie, et son fils est le tendre fruit de celle-ci. Tous sont réunis pour assister à son bonheur ; la famille est au complet, et même les ennemis héréditaires ne pouvaient manquer pareille fête.

Elle s'en moque bien aujourd'hui, de toutes ces querelles où la politique

se mêle aux haines ancestrales. Elle n'a d'yeux que pour son mari, tenant fébrilement son enfant au-dessus des fonts baptismaux, alors que son père, le pape, laisse ruisseler l'eau sacramentelle. Elle, la fille illégitime, la bâtarde, que tous raillent dans chacune des cours d'Italie, savoure son bonheur. Le parrain de son fils, François, rayonne de fierté devant sa future responsabilité, tandis que César, son oncle, en armure de cour, ne se dépare pas de son sourire hautain qui fait frémir dans toutes les rues de Rome. Mais qu'importe. Aujourd'hui, c'est elle qui confie son fils à Dieu, et elle le fait avec l'esprit serein de celle à qui le bonheur sourit enfin.

Lorsque le pape Alexandre dépose le nourrisson entre les bras de Ludovico, vieil ennemi familial, présent plus par devoir que par envie, l'enfant se met soudain à hurler. Elle sourit ; aucun mauvais présage ne viendra jeter une ombre sur cette journée.

* * *

Une légère crampe dans mon estomac me fit sentir qu'il était temps de faire une pause dans l'exercice. Alors que je commençais à ranger crayons et papiers, mon regard surprit un mouvement furtif en face de moi. Un rapide coup d'œil dans la pièce me confirma que j'étais toujours seul, ou presque.

Décidément, la faim me jouait des tours. Je finissais donc de fermer mon sac quand des notes parvinrent à mes oreilles. Une mélodie très diffuse, presque imperceptible, un air de luth et de viole. Surpris, je me dirigeai vers la gardienne en lui demandant ce que signifiait cette musique soudaine. Sans doute un artifice du commissaire de l'exposition pour recréer l'ambiance dans laquelle les tableaux avaient été réalisés.

- Je n'entends rien, vous devez faire erreur, me dit la jeune femme, sans lever les yeux de son livre.
- Si, pourtant… Écoutez !
- Non, je vous assure, aucune musique n'est diffusée, le musée préfère laisser les visiteurs profiter des chefs-d'œuvre en silence.
- Très bien, je suis en pleine hallucination alors...
J'étais pourtant certain d'entendre une mélodie, et j'en cherchais la source, parcourant la salle de long en large à la recherche d'un diffuseur quelconque, dissimulé.

Cet air lancinant semblait provenir du fond, et plus je m'approchais du

tableau de Veneto, plus il s'amplifiait. Je contemplais le mur sur lequel la toile était accrochée, puis le tableau lui-même quand... Mais oui, aucun doute, l'expression du visage avait changé. Rouvrant précipitamment mon sac et sortant mon esquisse, je ne pouvais que constater que l'expression de nonchalance interrogative s'était muée en une noble tristesse, une larme semblant couler du coin de l'œil de la jeune femme, le regard suppliant de douleur et d'espoir.

Saisissant mon téléphone, je pris une photo pour immortaliser cette métamorphose, mais en regardant l'image, je constatai avec stupeur que celle-ci était exactement celle peinte par le maître italien, différente de celle que j'avais sous les yeux. Que se passait-il ? La faim qui me tenaillait me faisait-elle perdre la raison ?

Remettant le téléphone dans ma poche, je quittai précipitamment l'exposition, m'arrêtant à un distributeur pour acheter une barre chocolatée à grignoter avant d'arriver chez moi, et je sortis du musée. Je me retrouvai à l'air libre, repris mes esprits et remontai la place du château en direction du majestueux portail de la cathédrale. Je me sentis scruté par le regard goguenard des hommes, anges et démons figés dans la pierre de la façade, pendant qu'un vent glacé m'encourageait à presser le pas vers l'appartement que je partageais avec deux étudiantes depuis quelques mois.

* * *

Six mois ont passé depuis la fête de l'hiver dernier. Elle est au chevet de son mari, alité après cette affreuse tentative d'assassinat sur les marches de la place Saint-Pierre. Son époux n'échappa alors que de justesse à la mort, et elle ne doute pas que le coup de couteau soit parti de César. Son père a tenté de lui expliquer les alliances politiques qui changent au gré des vents, les obligations dues au rang de sa famille, comment la nécessité doit faire loi, mais elle reste sourde à ces affirmations.

Elle a cru mourir en apprenant le crime abject qui avait eu lieu, et n'avait retrouvé ses esprits qu'à la nouvelle de l'échec de celui-ci. Depuis, elle veille sur son époux nuit et jour, craignant pour sa vie, espérant une convalescence rapide et totale. En cette fin d'après-midi du 18 août 1500, il somnole sereinement, sa jeunesse imprimant les traits séduisants de son visage d'ange. Il se repose, après cette courte conversation qu'il vient d'avoir avec elle au sujet de leur fils, qui a tant grandi déjà en quelques mois.

Soudain un fracas résonne entre les murs du *palazzo*. Déjà, le bruit d'hommes en armes grimpant quatre à quatre les marches de marbre réveille Alphonse, qui s'agite, craignant que le pire ne recommence. Les portes s'ouvrent bruyamment, laissant passer Micheletto Cornella, l'homme de main de César, suivi par quatre hommes d'armes. L'un de ces derniers entraîne la jeune fille hurlant hors de la chambre, tandis que leur chef, un sourire carnassier aux lèvres, sort un poignard et lance à Alphonse, qui ne parvient pas à se relever : « César ne te l'a-t-il pas dit ? Ce qui ne s'est pas fait au déjeuner se fera au souper ! ».

Elle se précipite dans la chambre de son fils, le prend dans ses bras, fait de son corps un rempart contre la folie des hommes. Le petit orphelin se met à hurler. Elle pleure ; pourquoi le sort s'acharne-t-il sur elle ?

* * *

- Salut Rodrigo, comment va ? entendis-je, à peine la porte refermée.
- Il vient de m'arriver un truc incroyable, je prends quelque chose à manger et je vous raconte.

Je posai mon sac dans l'entrée, accrochai mon manteau et passai dans la cuisine où je retrouvai Jeanne et Lucile, attablées autour d'un thé, en train de papoter. Après avoir pris une tasse et des gâteaux dans le placard, je me joignis à elles.

- Alors ?
- J'étais aux Arts décoratifs de Rohan en train de copier un tableau, quand soudain, le visage de la jeune fille sur la toile a changé, alors que résonnait un air Renaissance.
- Mouais, et tu as bu combien de bières sur le chemin du musée ? m'interrogea Lucile, pendant que Jeanne prenait un air moqueur.
- Très drôle. Non, sérieusement. Je te promets, la peinture s'est mise à pleurer et à me regarder comme si elle m'implorait de faire quelque chose.
- Bien sûr, et soudain, elle t'a fait un clin d’œil, s'est retournée et est allée discuter avec ses copines de la toile d'à côté ?
- Je sais, c'est incroyable, mais je vous assure que je ne rêvais pas.
- Et c'était un portrait de qui ? me demanda Jeanne, soudain intéressée.
- De Veneto.
- Non, pas le peintre... Sur le tableau ?
- Je ne sais pas, une jeune fille italienne. Et quand j'ai voulu prendre

une photo du nouveau visage, c'est l'image originale qui est apparue sur l'écran.
- Montre... Ah, mais oui, j'en ai entendu parler, c'est le fameux tableau vivant. Un exemplaire unique, inestimable, la seule peinture qui change toute seule.
- Je vois... Vous me prenez pour un fou !
- Tu es sûrement un peu surmené, avec tes cours, tes partiels... tenta de me rassurer Lucile.
- Tu crois ? Ouais, tu as peut-être raison... Je vais aller faire une sieste, je retournerai au musée demain, je n'ai pas fini de toute façon, et on verra bien...

Je débarrassai la table sous le regard amusé de mes deux colocataires, pris mon sac au passage et partis me jeter sur mon lit. Impossible de trouver le repos, le portrait de la mystérieuse jeune fille revenait sans cesse devant moi dès que je fermais les yeux. J'entendais encore l'écho lointain des notes de luth et de viole. Saisissant mon téléphone, je fis une recherche rapide sur l'histoire de ce tableau et de celle qu'il représentait. Sans trop de difficultés, j'appris qu'il avait été peint vers 1520 par le maître italien, et que les experts s'accordaient à dire qu'il était l'un des seuls portraits de Lucrèce Borgia.

* * *

Cela fait deux heures qu'elle serre son fils dans ses bras. Déjà un an qu'Alphonse est tombé sous les coups de couteau de César, et que son père essaie de la remarier dans toutes les cours d'Italie. Jusqu'à présent, elle a toujours refusé, mais cette fois, son père ne lui a pas laissé le choix. Elle épousera le duc de Ferrare dans un mois, et elle doit partir pour le duché dès aujourd'hui. Mais ce n'est pas pour cette raison qu'elle ne veut pas quitter Rome. Son père décide de sa vie, de ses unions, depuis sa plus tendre enfance, et elle sait très bien qu'elle ne peut rien contre la volonté implacable de son pontifical géniteur. Mais ça, non, elle ne peut pas l'accepter.

Alexandre a ordonné. Son fils restera à Rome, et sera confié à son parrain. Jamais elle n'acceptera qu’il ne l'accompagne pas en Émilie-Romagne, jamais elle ne s'en séparera. C'est le dernier symbole de son bonheur, de cette vie heureuse tant espérée, qui s'échappe chaque fois sous ses pas. Son fils adoré ne restera pas si loin d'elle, et elle ne partira pas sans lui.

César pénètre brusquement dans la chambre. Pas lui ! Pas l'assassin

d'Alphonse ! Ce n'est pas lui que son père a envoyé pour voir accomplir sa volonté ! Il la saisit violemment par le bras, sans un mot lui arrache le jeune enfant, qu'il confie mollement à la nourrice qui l'accompagne. Cette dernière part en courant, trop craintive d'un coup qui risque de tomber si elle ne remplit pas avec célérité la tâche qui lui est confiée. Quant à elle, elle hurle. Son fils ! Pas son fils ! Prenez-lui sa vie, mais pas son fils ! Elle s'effondre, se relève, pleure, gémit, supplie. Mais la poigne implacable de César l'entraîne sur le perron, la pousse de force dans le luxueux chariot à quatre roues orné des armes de la famille et ordonne le départ sans tarder.

Alors que les rues de Rome puis la campagne du Latium défilent sous ses yeux, elle sait, au plus profond d'elle-même, qu'aucun sourire n'éclairera plus son visage avant de retrouver cet enfant tant aimé qui lui a été arraché.

* * *

Un clic sur l'hyperlien *Lucrèce Borgia*, et je lus la biographie de cette femme sulfureuse d'après le chef-d'œuvre hugolien éponyme, mais dont l'existence me parut rapidement plus emplie de drames et de douleurs que de crimes et de cruauté.

Fille de pape, elle fut mariée trois fois, contre son gré pour ses première et dernière unions, mais fut follement amoureuse de son deuxième époux dont elle eut un fils, Rodrigue d'Aragon. Alors que ce dernier n'avait que quelques mois, son père fut assassiné sur ordre du propre frère de Lucrèce. Le petit Rodrigue, gênant désormais les nouvelles alliances du Saint-Siège, fut retiré à sa mère, qui ne le revit plus, malgré toutes ses tentatives pour le retrouver. Elle ne se remit jamais de cet abandon qui la hanta jusqu'à sa disparition.

Lucrèce Borgia... Je jetais un œil sur la photo prise avec mon téléphone. Lucrèce Borgia... Rodrigue... Rodrigo... Serait-il possible que... Je divaguais, allongé sur le dos. Je voyais le visage de la belle italienne apparaître au plafond, celui de son fils disparu si jeune, et qu'elle ne put voir grandir. Ce fils, au même prénom que le mien. Était-ce vraiment un hasard ? Plus j'y pensais, et plus m'apparaissait comme une certitude le fait que cette rencontre n'était pas fortuite, que cette femme était venue jusqu'à moi à travers les âges, et qu'elle attendait quelque chose... Mais quoi ? Je devais en avoir le cœur net. Dix-sept heures. J'avais une heure avant la fermeture de l'exposition pour percer ce mystère.

Me précipitant hors de la chambre, j'enfilai mon manteau, saluai rapidement Jeanne et Lucile, toujours attablées devant leur thé, et parcourus au pas de course le trajet jusqu'au musée. Passant à côté des gargouilles de la cathédrale, j'eus cette fois l'impression qu'elles m'encourageaient et j'accélérai encore. Présentant rapidement ma carte d'étudiant au contrôle, je pénétrai dans la salle où Lucrèce m'attendait. La pièce était vide, tout comme le siège de la jeune gardienne, sans doute en pause.

* * *

Elle n'est assise sur ce fauteuil que depuis une vingtaine de minutes, son ventre fertile arrondi pour la neuvième fois. Le chaud soleil de Ferrare traverse les larges fenêtres ouvertes sur la campagne environnante. En ce mois d'avril 1519, le maître italien doit démarrer les esquisses d'un portrait destiné à la galerie familiale, et elle n'ose imaginer les longues heures de pose qui l'attendent. Elle tient à la main quelques fleurs fraîches cueillies dans le jardin, et leur parfum embaume la pièce de leur senteur printanière. Elle regarde distraitement le peintre tracer de grands traits sur ses feuilles pour obtenir les premières ébauches. De l'extérieur lui parvint la mélodie de quelques chansons de *l'Odhecaton* de Petrucci, joué par un petit orchestre de chambre que son mari auditionne dans le jardin en vue de l'une des réceptions à venir.

C'est alors qu'Hippolyte pénètre dans la pièce avec le fracas qui lui est habituel, et se précipite vers sa mère. Le garçonnet de dix ans est tout sourire, mais soudain, un voile sombre passe sur ses yeux. « Pourquoi cet air triste, mère ? Il vous faut être belle pour le tableau !». Elle ne peut répondre. Il ne sait encore rien de son histoire, de sa famille. Son regard devient vague, sa pensée s'échappe, alors que le peintre tente de saisir ce fugace instant.

Si elle a vu grandir Hippolyte ainsi que la sœur et les deux frères de ce dernier, elle n'a en revanche jamais pu serrer de nouveau dans ses bras son premier-né, Rodrigue, qui lui fut retiré si violemment près de vingt ans plus tôt. Et cette blessure ne se refermera sans doute jamais.

* * *

Je m'approchais lentement du tableau. À chacun de mes pas, le même air de viole et de luth résonnait plus puissamment à mes oreilles. Une

lueur timide mais de plus en plus intense semblait émaner du tableau, alors qu'un parfum de fleurs fraîchement cueillies emplissait mes narines. J'étais maintenant à cinquante centimètres de Lucrèce, quand, dans un murmure, j'entendis...
- Rodrigo !
Le sourire devint plus large, une larme roula sur la joue de la jeune femme.
- Mon fils, enfin je te retrouve.
La main tenant le petit bouquet se mit à bouger et sortit de la toile.
- Je t'ai tant cherché. J'attendais depuis si longtemps.
La voix était mélodieuse, chaleureuse, envoûtante. Elle était si proche, et paraissait si lointaine.
- Je t'aime mon enfant. Et si je n'ai jamais pu te le dire, pas un jour n'est passé sans que je ne pense à toi.
De son autre main, qui apparut et sortit du tableau, elle retira une bague ornée de ses initiales, la porta à ses lèvres puis me la tendit.
- Prends cet anneau, symbole de notre famille et de mon amour éternel pour toi. Puisses-tu ne jamais m'oublier.
Alors que je prenais la chevalière et l'enfilais à mon doigt, les mains de Lucrèce réintégrèrent la toile, et la jeune fille italienne retrouva son expression troublée et curieuse, mais cette fois avec un air de satisfaction et de sérénité que je n’avais pas remarqué jusqu'à présent.

* * *

J'habite désormais près de Nîmes, juste à côté du musée où est exposé le portrait de Lucrèce. Et, chaque fois que je lui rends visite, une douce chaleur émanant de la bague m'envahit. Si je vous raconte cette histoire aujourd'hui, c'est que je vais bientôt m'éteindre. Bien sûr, l'anneau de Lucrèce disparaîtra avec moi. Mais j'aime croire que, désormais, vous ne passerez plus devant un tableau sans voir et écouter ce qu'il a à vous raconter.

Julien ALTENBURGER
CSAG Strasbourg
Ligue Nord-Est
1er Prix

Dragon

Elle a un p'tit dragon dans l'œil. Un truc trémoussant qu'elle est la seule à voir. Enfin, qu'elle était la seule à voir car son ophtalmo lui avait dit, lors de sa dernière visite : « Vous avez un corps flottant dans le vitré. »

Un « corps flottant dans le vitré » !

Et elle qui croyait que ce bidule tortillant était un dragon magique venu du fond des âges nicher sous ses paupières. Car ce « corps flottant » — puisqu'il faut appeler les choses par leur nom — avait tout du dragon tel qu'elle se l'imaginait. Une tête cornue et plate, un peu comme ces bestioles bizarres qu'elle avait vues dans un reportage et qui, mutant pour devenir plus malines que leurs prédateurs, s'étaient fait pousser des quinquets en bout de piste, en même temps que leur faciès s'aplatissait. Donc une tête cornue et plate, un corps minuscule et long, annelé lui semblait-il, et une queue en plumeau, oblongue et un peu épaisse. L'animal apparaissait dès qu'elle fermait les yeux, tantôt dégoulinant à la manière d'une goutte de miel sur une vitre, tantôt tressautant comme un spermatozoïde parti pour le sprint final. Elle le voyait aussi les yeux ouverts d'ailleurs et essayait, avec force clignements, de le faire disparaître. Cette pratique lui avait attiré quelques ennuis car, même en société, elle s'y livrait. D'aucuns y avaient vu une « offre d'appel » qui les avait incités à se rapprocher en douce de cette jolie « clignotante » et d'autres en avaient conclu que l'allumeuse cherchait à leur piquer leur *keum* ce qui n'était pas le cas, évidement.

Car Félicie était mimi, il faut bien se l'avouer.

Félicie. Oui, Félicie.

Est-il besoin de s'appesantir sur ce prénom et ses dérives ?

Est-il nécessaire de revenir sur les « Félicie aussi » qui jalonnèrent sa petite enfance, son adolescence et aujourd'hui encore, mais moins, sa vie de pré-adulte.

Non, bien évidemment. Pourtant, ce petit nom, sujet à plaisanterie, n'avait été choisi que pour déroger à la règle qui voulait que, dans sa famille, les marmots portent obligatoirement des prénoms « bretonistes ».

Ses parents, Clet et Clétine Le Goff, tous deux natifs de Cléden-Cap-

Sizun dans le Finistère et rebelles de nature — mais qui s'en étonne ? — s'étaient décidés pour Félicie afin de « couper court à la tradition » et avaient opté pour ce prénom-ci car il signifiait heureux et qu'en fin de compte c'était tout ce qu'ils souhaitaient pour leur marmotte.

Quand, penchés au-dessus du berceau de dentelles où bébé Félicie dormait à poignée, ils avaient murmuré : « Elle tient ses rêves dans ses poings », ils étaient loin d'imaginer qu'effectivement, Félicie vivrait plus dans ses songes que sur le plancher des vaches.

Si l'on fait abstraction des plaisanteries rabat-joie que son prénom lui avait attirées, cette bretonnette avait traversé l'enfance comme qui joue à la marelle. Sautillante et enjouée en société, elle ne trouvait de peine qu'à quitter son lit et ses songes pour aller à l'école, puis au collège, et ensuite au lycée. De surcroît, elle évitait autant que faire se pouvait la présence des autres, préférant, et de loin, la solitude au « jabadao » des sorties en bande.

Élève studieuse mais souvent ailleurs, elle devait à sa mémoire hors norme ses performances scolaires, et dormait sur ses lauriers quand les autres bûchaient ce qu'elle n'avait lu qu'une fois.

Imperméable — normal en Bretagne ! — aux taquineries de ses comparses de classe, elle ne levait même plus les yeux aux cieux encombrés quand surgissait, au détour d'une phrase, le « Félicie aussi » qui l'avait rendue irritable pendant quelques petits mois au tout début de la primaire, et qui maintenant glissait sur ses plumes d'oiseau-lyre avec une facilité déconcertante.

L'adolescence lui avait épargné les boutons disgracieux et autres inconvénients liés à la puberté, et à treize ans, quand elle avait commencé à saigner, ses seins s'étaient mis à pousser, ses jambes à se galber et son cul à s'arrondir bellement. Sa mémoire n'avait rien perdu de son élasticité mais s'était faite plus pointue, et ce qu'elle retenait s'étoffait de connaissances liées au sujet qui l'avait interpellé. Elle était instruite, intelligente et... excellente en composition française.

Pour ses potes et amies, elle était devenue Féfé, ce qui tordait le cou à toute digression fâcheuse.

Donc, cet ophtalmo, en lui révélant cette vérité médicale, avait presque tout cassé.

Son p'tit secret à elle d'abord, réduit en miettes par un appareil tue-le-

rêve qui avait lu en elle à œil ouvert.

Alors qu'elle s'imaginait unique et touchée par quelque grâce divine, elle n'était plus que « la victime d'un choc ayant causé une lésion dans l'humeur vitrée de l'œil » Déjà, rien que l'expression « humeur vitrée » la révulsait. On pouvait être de bonne ou de mauvaise humeur, certes. Cet état d'âme étant l'apanage de tout un chacun, elle l'acceptait sans réticence. Mais accolez donc vitré à humeur et voyez l'effet produit. C'est limite écœurant, ça peut même aller jusqu'à la nausée si l'on jette, simple curiosité, un coup d'œil sur Internet. Ce truc gélatineux transparent aperçu furtivement sur l'écran devait, en plus, éveiller en elle quelques reliquats de dissection dans un labo de lycée, parachevant ainsi ce cauchemar.

En sus de ce secret brisé, le spécialiste des yeux avait, un rien, empoigné ses songes ailés et en avait fait du petit bois dont on allume les petits feux...

Il faut dire que Félicie, forte de ce dragon nichant sous ses paupières et qu'elle enfourchait dès qu'elle était seule, s'était fait des échappées dignes des plus grands conteurs.

Chevauchant cet être drapé d'écailles dont elle avait — tant qu'à faire — accordé sa taille à la sienne — entendez par là, qu'à la manière d'Alice, elle rapetissait à sa guise quand elle mangeait un bout de far ou une crêpe — Félicie se faisait des virées explosives dans les nuées.

Elles devenaient, elle et sa cavale annelée enfourchée, une entité évoluant de nuage en nuage comme qui se fiche de l'apesanteur. Elles pulvérisaient les cumulus d'une pichenette, s'enrubannaient de cirrus et éparpillaient les troupeaux moutonneux comme l'aurait fait le loup dans de hauts pâturages. Elles allaient jusqu'à pourfendre de leur étrave écaillée les cumulonimbus porteurs de nuées noires.

Ou encore, telle Poucette cramponnée à son hirondelle, elles louvoyaient sur la lande herbue, culbutant parfois une roche enchantée qui lui faisait entrevoir, à elle, le monde du petit peuple vivant sous la terre. Fées aux ailes diaphanes, trolls contrefaits et poilus, tous ces êtres nichant sous les collines peuplaient alors ses « fantaisies imaginaires » de leur cohorte magnifique. Elle tissait, au milieu de leur bande, une tapisserie somptueuse où s'ébattaient trolls et farfadets vêtus d'habits de feuilles, tandis que son dragon, tout perlé de nuées, jouait à un, deux, trois… soleil avec les korrigans velus.

Souveraine et unique, elle l'était alors.

Souveraine et unique.

Folie.

En vrai, elle n'était plus, à présent, que Félicie.

Seize ans, brune de peau et de cheveux, des yeux comme ceux de Betty Boop, ronds, frangés et innocemment coquins, Féfé Le Goff de Cléden-Cap-Sizun est un joli paquet, comme on dit par chez elle, mais s'en tamponne un peu. Bon, bien sûr, il vaut mieux être chouquette que se traîner un physique ingrat par les temps qui courent, mais là, dans sa vie de maintenant, elle n'en a rien à battre d'être mignonne. Sa silhouette callipyge lui vaut bien des regards, envieux pour certains, admiratifs voire concupiscents pour d'autres mais Féfé s'en bat l'œil.

Les garçons l'intéressent peu voire prou, du moins en apparence.

Pourtant, son physique fait chavirer bien des corps et les copains de maternelle se tapant sur les cuisses en hurlant « Félicie AUSSI ! » ont suivi, année après année, le développement de cette graine qui a donné naissance à cette belle plante qui en fait baver plus d'un.

Il y a Alan, qui ne sait plus quoi faire de ses mains quand il la voit entrer dans son champ de vision. Les lunettes-loupe qu'il porte en équilibre sur son nez lui donnant la même aisance de repérage que celle d'une taupe extirpée des entrailles de la terre et exposée en plein soleil, ce n'est donc que quand la mâtine est « tout de contre » qu'il la calcule. Ses poches de pantalon deviennent dans l'instant impénétrables, sournoisement cousues dans les secondes coïncidant avec l'apparition de Féfé. Il agite alors ses doigts moites sur l'ouverture couturée avec un affolement qui lui fait frôler l'apoplexie, jusqu'à ce que, résigné, il laisse pendre lamentablement les objets de sa gêne le long de ses cuisses. Ensuite, bouche-bée, il paraît déconnecté de son environnement et ne percute plus rien. *Va doué, quel glapez* qu'il devenait !

Il y a Ewan, fils et petit-fils de fabricant de mâtures, qui la guettait de sous l'appentis à présent déserté de la menuiserie. Le noroît balayait en écharpe les copeaux blonds et roux des arbres rabotés accumulés au sol, et Ewan en était constamment poudré, portant sur lui la mémoire des grands fûts transformés en hauts mâts. L'intéressait chez Féfé la courbe de ses hanches dont le galbe éveillait en lui de sourdes

souvenances. Quand le vent plaquait contre elle son ciré jaune, il rêvait de jointages et de tanins râpeux, tout en suivant du regard la coque mouvante qu'Heol bousculait sur les bruyères violines comme un ballon perdu.

Et Lorick, fils d'un producteur de pommes dont on fait le bon cidre !

Cet échalas d'un peu plus de deux mètres, sec de corps et tanné de teint, semblait avoir été créé par Dame nature en vue de cueillir les fruits de ses pommiers sans se pourvoir d'échelle. Tout en membres filiformes, des paluches comme des battoirs, il trouvait moyen de perdre au moins quinze centimètres quand Félicie pointait son museau.

Ses guibolles s'enfonçaient-elles dans le sol ? Non.

Ses épaules s'abaissaient-elles à la manière des branches qu'il rabattait vers lui pour cueillir la Bedan gros dont il faisait son cidre ? Que nenni.

Par contre, ses jambes s'arquaient aux genoux comme un qui aurait fait l'exode sur une barrique et son dos, suivant le même processus, s'arrondissait, prenant soudain la forme convexe d'une carapace d'insecte géant. Du coup, son menton trouvait refuge dans son giron, son cou passait aux abonnés absents et ses cheveux, qu'il portait longs, tombaient en rideau devant son visage. Ses bras pendaient comme ceux d'un Jésus « décrucifié » et il demeurait coi et en boule, guettant la belle de ses pensées au travers de ses tifs de jonc.

Et que dire de Kilan, querelleur de première, toujours au taquet et bondissant sans arrêt sur ses jambes de coureur des landes à la manière d'un Zébulon sous amphétamines ?

Kilan, qui chahutait tous les « mous du genou » comme il disait des autres — de tous les autres — en les carambolant sans cesse, et qui cessait ses sauts et sottises dès que Féfé était dans les parages. D'ailleurs, il ne supportait pas qu'on l'appelât Féfé cette nana. Il menaçait du poing et disait son « pegement » à tous ceux qui s'oubliaient devant lui.

De bastonneur de première il passait à mec sympa dans la seconde où Félicie arrivait.

Bref, la plupart des garçons qui côtoyaient Félicie subissaient les dégâts collatéraux qu'engendrent les belles filles sans que cela lui

fasse le moindre effet, à elle qui vivait dans ses songes.

La tête dans les nuages — car c'est bien connu en Bretagne, y pleut tout l'temps — elle ne notait jamais les bredouillis incompréhensibles et les gestes incontrôlés dont elle était la source quand elle était au milieu d'eux.

La tête dans les nuages, elle ne déambulait pas dans les rues de Cléden-Cap-Sizun, Finistère, mais du pas décidé d'un troupier partant à l'assaut de quelque bastion, elle attaquait le bitume d'un talon caoutchouté — car c'est bien connu, en Bretagne il faut sortir botté — quittait le village encore somnolent sous sa couette de brume, enjambait bruyères et ajoncs de la côte sauvage — confiant au vent frisquet le soin de décoiffer ses tifs et de parer ses joues de vermeil — puis longeait l'étang de Laoual où le ciel traînait son cortège de nuées bouillonnant comme une robe de marquise. Arrivée en bout de terre, elle dégringolait les rocs à la manière d'une chevrette et, posant son popotin charmant au dos rond d'un rocher, accotait ses épaules au grumeleux granit auquel elle trouvait une douceur tiède.

Son repère, son domaine ?

« Bae an anaon » : la Baie des trépassés.

Déjà rien que le nom ! La Baie des trépassés.

La première fois qu'au gré de ses pérégrinations elle avait découvert cet endroit, son aspect sauvage l'avait envoûtée. Le patchwork des champs cédait soudain ses camaïeux à la côte déchiquetée où l'océan remâchait sa fureur de ses crocs acérés, abandonnant des festons de son écume mousseuse dans les failles et ravines comme pour se faire pardonner. La plage s'alanguissait ensuite, passant des galets argentés au sable cassonade où les vagues calmées s'abandonnaient enfin.

C'était là qu'elle se trouvait le mieux, c'était là qu'elle passait le plus clair de son temps libre, une part de far dans sa musette ou une crêpe dans la poche.

Il pleut. Qui s'en étonne ? Pas moi… Nous sommes en Bretagne !

Félicie est adossée aux rocs dégoulinants. Elle ressemble à un citron de Menton échoué là à la suite de quelque naufrage et, à son habitude — même si ce crétin d'ophtalmo a piétiné son beau trésor — les bras passés autour de ses jambes repliées, elle rêve.

Cette fois, c'est l'océan furieux et le ciel encombré de nuages monstrueux dont elle pourfend la toile. Un rayon de soleil crève parfois l'épais molleton chargé d'eau et la pluie mêle ses sequins d'argent aux paillettes des vagues. C'est beau. Ça pulse, ça chahute, ça fait chaud et puis froid. Félicie rêve, plonge dans les écumes bouillonnantes, taquine les fonds marins tout poudrés de coquilles et d'épaves englouties.

Lui revient alors en tête cette scène dont sa mémoire fabuleuse et sélective a enregistré la joliesse et la poésie.

.....

Un bistrot enfumé où morutiers d'antan et matelots du cru mélangent leurs ivresses pour faire un sort au temps. Un linceul de fumée s'arrêtant au plafond empaquette à mi-corps des hommes flageolants. D'autres, assis et logés à la même enseigne, transforment ce bousinant boui-boui en musée des horreurs peuplé de demi-êtres vacillants.

Parfois, l'un de ces humains, dont on n'aperçoit que les guibolles et un bout de cul, agite les bras tel un sémaphore. La fumée se disperse un peu, comme à regret, et dévoile le fantôme dont les agitations ont causé cette faille.

Là un homme perdu, pensées au fond du verre, bredouille une chanson que personne n'entend.

Calé dans un recoin par un angle miséricordieux, voici Ewan, marin en désuétude ne vivant que d'expédients pas toujours très honnêtes.

Qu'importe, il vit !

Répondant à une bribe de conversation flottant sur la nappe fumeuse et qu'il croyait lui être destinée, le voici qui se redresse, tout gonflé d'importance, et qui répond à une question qu'on ne lui a pas posée.

- La dernière tempête ? dit-il en fourrageant dans les épis dressés sur sa tête !

- Va doué ! J'ai ben cru qu'j'allais y laisser la peau ! Des déferlantes terribles, mon gars, hautes comme « l'empaïre state buldinge » ! J'ai même cru que l'océan y s'fendait. Des murailles sournoises où tourbillonnaient des trucs, mon gars ! Jamais vu ça. Et ça moussait et ça moussait. Tiens, r'mets moi donc une t'ite bière. Avec faux col, s'te

plaît, ouaille !

Il boit un coup, essuie d'une manche lustrée la virgule nacrée ornant sa lèvre supérieure... et reprend, brusquement, tendu comme un ressors.

- Le *Tamaris* ! Tu t'souviens de ce fameux trois mâts fier comme un oiseau, hissez haut ! Ah ! nom de Dieu, v'là Hugues Aufray qui déboule maint‘nant !On aura tout vu ! Hé bé oui, le *Tamaris*, qui est aussi, j’te l'apprendrai pas, un arbuste à ramures souples dont les chatons roses flirtent avec le vent dès que le printemps revient. Ben le *Tamaris*, j'l'ai vu, mon gars, comme j'te vois ! T'es où ? Ah ! Pardon... Tu m'tournais l'dos et j'voyais plus tes moustaches. Tu t'souviens qu'il a coulé en décembre 1887, drossé sur les rochers de l’île aux Pingouins par les vagues en colère ? Ben j'l'ai vu passer le *Tamaris*, mon gars, ouaille ! Tout empaqueté de fantômes... lambeaux de voiles et mâts entiers, cordages, barils de rhum, mousse et cap‘taine. Ouaille...

Y s'gratte les épis, tourne promptement la tête de droite et de gauche comme un oiseau inquiet, puis, penché vers la tireuse à bière dont le gargouillis l'induit en erreur, il chuchote :

- J'ai même vu une sirène, crois-moi ou crois-moi pas j'm'en fous, s’énerve-t-il alors que sa voix monte de deux tons et que, d'un poing fermé, il martèle le zinc pour ponctuer ses propos. Puis il se reprend, regarde de nouveau par-dessus l'épaule de son caban de matelot, dont il n'a pas quitté la carapace depuis des mois si l'on se fie à son état, et murmure :

- J’l’ai vu ! à la machine nickelée dont l’embout s'orne d'une bulle pommelée.

- J'l'ai vu... Des quinquets translucides, des cheveux violine... J'étais tout seul, sur ma barque, avec ma p'tite canne à pêche ridicule, avec son hameçon tout riquiqui, qui bringuebalait comme le leurre du poisson lanterne que c'en était une misère. J'étais là, fêtu de paille au milieu de l'enfer noueux, et j'l'ai vu...

Ses yeux se noient, deviennent liquides... vacillent... et, bon sang, deux larmes coulent dans les rides de ses joues, silencieuses...

Deux larmes...

C'est tout...

Il pleut donc et deux gouttes ont trouvé, malgré le suroît rabattu

jusqu'au nez, le chemin des joues de Féfé.

Comment ces importunes, coulant sur le chaume rêche des méplats d'Ewan, ont-elles fait pour se retrouver sur les joues de notre rêveuse ?

Le mystère reste total.

Enfin... pas si total que ça car la marée montante rabat jusqu'au pied des rocailles son écume rageuse perlée de nacre et d'ocre. Tout tourbillonne autour de notre agrume scotché là, et la valse se fait violente qui noue les vagues aux cieux, les cieux aux vagues, les vagues aux cieux, les cieux aux vagues…

Juste au bout de ses bottes, des perruques émeraude et rousses, du bois flotté, des morceaux de coquilles. Tout un récit en offrande à qui veut bien le lire. Et parmi les cadeaux de l'océan aux rocs, un cordage lové au pli d'une cassure et qui gîte et s'agite comme doté de vie.

Féfé baille, s'étire un peu, respire à fond l'air parfumé comme une huître, extirpe de son havresac une tranche de far, y plante ses jeunes crocs et récupère prestement la corde échouée là. À sa grande surprise, ce n'est pas un tronçon qu'elle a au bout des doigts. C'est une cordelette s'évanouissant dans des paquets d'algues puis resurgissant par à-coups, au rond d'un granit, dans l'écume mousseuse, au creux d'une crevasse. Intriguée, Félicie tire un peu et la bestiole cordée, toute habillée de pendeloques, dévoile son errance, posée à l'épaule des écueils dressés là comme des sentinelles, ou toute poudrée des grains dorés du sable roux bouillonnant dans les flots. Luisante, reptilienne, elle plonge et resurgit, parfois hydre, caprice de tourmente, ses cous menus s'achevant en postiches rouillés. Ou lovée en anneaux, vestige de torpeurs, de repos dans un creux. Le grelin trace sa route sur les crocs de la Baie des trépassés et Félicie le suit, aussi.

D'une main elle le hale et l'attire, de l'autre, elle le débarrasse rapidement des cadeaux trop encombrants qui l'enjolivent puis l'enroule sur son avant-bras.

Elle fredonne en sautillant de brisants en écueils.

Depuis qu'elle fréquente ces entrailles de roches, elle en connaît toutes les embûches. Le dur faisant soudain place au néant, les geysers filant droit aux cieux là où n'était qu'un trou de souris, les dents de kraken, les arrondis perfides, toboggans infernaux dévalant vers la mort.

Peu à peu, le bracelet devient mitaine, pesant sur son avant-bras comme un corps de boa. Elle continue mais ne chantonne plus, intriguée par ce cordon qui n'en finit pas. Les sourcils froncés, toujours insensible à la pluie qui grésille, elle s'élève puis dévale, se hisse et presque plonge.

Sur son ciré, le manchon cordé pèse, garrottant jusqu'au coude la Bretonne amarrée.

.....

Il aime tout d'elle.

La façon dont elle relève ses cheveux sur sa nuque pour en faire un opulent chignon et les mèches qui s'en échappent, indomptables. Il aime cette manie qu'elle a de se passer la langue sur la lèvre du bas avant de commencer une de ses rares phrases.

Il aime quand elle se gratte, quand elle renifle, quand elle remonte le col de son paletot, enfile ses bottes et enfonce son suroît avant de prendre le chemin des falaises à la manière d'un guerrier s’apprêtant au combat.

Son rire, ses yeux papillonnants qui vous voient sans vous voir.

Sa voix, ses silences, ses larmes qui coulent on ne sait pourquoi.

Qui est-il, lui ?

Un esprit autorisé à voir, le jour comme la nuit, tout ce que les damnés ne peuvent pas voir du tout.

Il est Vargan, un de ces êtres que Félicie côtoie dans ses fantasmagories. Un de ces désenchantés n'existant que dans l'ombre, n'épuisant leur misère que dans la contemplation de la lune gibbeuse, des étoiles et des coulures du jour.

Normalement, il n'est que cristal et glaise, transparence et malléabilité de pacotille. Un nébuleux, un ectoplasme sans apparence et sans chaleur, un fantôme qu'elle pulvérise dans ses chevauchées fantastiques parce qu’il se met toujours devant elle en agitant les bras pour... pour... rien.

Il n'est rien et ne comprend pas pourquoi un truc, là, dans sa poitrine, le

brûle et tambourine à l'assourdir quand Félicie est là.

Il déteste tous les attardés qui l'entourent, de la grande gigue rapetissante au bout d'homme tout poudré de l'âme des grands fûts, qui ne voit en elle que l'arrondi des barriques.

Il les déteste tout en sachant pertinemment que Félicie n'en préfère aucun.

Mais EUX, elle les voit, alors que lui...

Lui, elle l'éparpille toujours en milliers de gouttes grises.

Lui...

Lui qui est l'averse qui ruisselle et qui la recouvre toute.

Lui qui est le ventre des vagues où s'épuise en multitude le sable qu'elle roule entre ses doigts quand elle rêve.

Lui qui est la flaque que Félicie éclate de son talon botté quand elle charge vers la Baie des trépassés

La larme qui coule sur sa joue, c'est encore et toujours lui.

Vargan.

Comme il n'est rien, pense-t-il, la tête entre les mains, les coudes aux genoux, le cul dans les bruyères, accablé de douleur ! C’est insupportable !

Alors...

Il a accroché une à une les pendeloques glanées dans l'océan à ce cordon traînant dans la tempête.

Alors...

Il l'a déroulé dans la Baie des trépassés.

.....

Et la voilà qui achève son périple devant une faille pointue qu'elle ne connaissait pas. Une sorte de psyché où elle se voit entière, des bottes au chapeau, bout de ciel et bout d'eau. La corde qui la hale dévore son

avant-bras telle une gueule de dragon et disparaît dans l'anfractuosité vitrée qui bruit de mille voix.

Les cadeaux de Vargan ne sont déjà plus là, repris par le ressac qui les naufrage... Encore.

Elle tend vers lui son bras encordé.

Il tire à lui le cordon qui la hale...

Clotilde HÉRAULT
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine
2e Prix

Les trois cruches

Bong…! Bong…! Bong…! Le gros bourdon de l'église sonnait le glas. Bong…! Bong…! Près de lui, le sonneur avait trois bouteilles pour sa soif : deux pleines, une vide ; il sonnait, il sonnait toujours…

La fille du roi, la rieuse Léopoldine mourait ; pendant tout le temps de son agonie, le lourd bronze de la cloche résonnerait, et lorsque tout à coup il s'arrêterait, le peuple saurait qu'elle venait de rendre le dernier soupir.

Un soir, un mal étrange avait envahi tous ses membres ; elle ne pouvait bouger sans pousser un cri de douleur. Depuis longtemps, elle ne pouvait ni manger ni boire, ses mâchoires restaient serrées par une force mystérieuse.

Pauvre petite Léopoldine, pauvre petite princesse !

Bong…! Bong…! Les gens passaient vite dans les rues, sans se parler ; les yeux des femmes se mouillaient de larmes.

Dans son palais, le roi agité martelait de son pas lourd la terrasse de pierre submergée de roses. À la pensée de perdre sa fille, son regard devenait noir et méchant. Tout à coup, il s'écria :

- Qu'on appelle le Grand sénéchal !

Tant il était obéi, le sénéchal fut là aussitôt. Ils s'accoudèrent à la terrasse.

- Je ne veux pas que ma fille meure !
- Oui, Majesté.
- Tous les médecins du royaume ont été consultés ?
- Oui, Majesté.
- Ont-ils trouvé quelque chose ?
- Ils ont prononcé beaucoup de paroles en latin, en grec et même en hébreu… et ils sont repartis sans avoir rien trouvé.
- Ce sont des incapables !
- Oui Majesté.

Dans son énervement, le roi cueillait des roses et rageusement en arrachait les pétales.

- Faites publier partout que je donne mon royaume entier et ma fille en mariage à qui la guérira !
- Oui, Majesté.

Le majordome, saluant très bas, sortit à reculons.

Bong…! Bong…! Le glas sonnait toujours ; un ami était venu remplacer le sonneur pour qu'il prenne un peu de repos. On avait voilé les statues de noir, les théâtres étaient fermés.

Et voilà qu'on entendit résonner une multitude de coups de marteau dans tout le pays. Le majordome n'avait pas perdu son temps. Il avait réuni mille scribes, et mille plumes d'oies avaient gratté le parchemin écrivant la promesse du roi à celui qui guérirait la jolie Léopoldine. Et en ce moment, on clouait les décrets en mille endroits, jusqu'aux frontières les plus éloignées sur les portes et sur les poteaux.

Quelques vieux sorciers se présentèrent, firent des passes magnétiques devant les yeux bleus grands ouverts de la princesse. En vain, ils étaient repartis, en hochant la tête. Les gens discutaient à voix basse :

- On voudrait bien la guérir !
- Même sans l'épouser !
- Seulement, voilà ! Nous, on n'a pas étudié !
- On n'a point d'instruction !
- On connaît la terre, les bêtes et puis c'est tout !
- On ne connaît point les maladies !
- On ne connaît point les drogues.

Trois bergers et trois bergères gardaient leurs chèvres et leurs moutons sur le haut du plateau. Chacun logeait dans une petite cabane montée sur deux roues et quand l'herbe se faisait rare, ils se déplaçaient d'une lieue traînant leur maisonnette derrière eux, comme une charrette.

Ils entendaient de très loin le son du glas apporté par la brise ; de temps en temps ils soupiraient et les petites bergères essuyaient une larme.

Le vent arracha d'une porte un parchemin mal cloué et l'emporta sur la montagne. Les trois chiens batifolèrent et sautèrent pour l'attraper et, comme un papillon, ils le happèrent au vol et l'apportèrent à leurs maîtres. Églantine savait un peu lire : elle déchiffra lentement :

- … Qui... guérira… épousera… fille… roi…

Ils devinèrent le reste.

Les trois bergers se regardèrent :

- Écoute Églantine.
- Écoute Violette.
- Écoute Marjolaine.
- Oui, nous écoutons !
- Vous pouvez garder seules les moutons. Nous partons, nous chercherons ce qui peut guérir la princesse.
- Nous voulons bien parce que vous êtes de bons garçons ! Partez

donc, nous resterons.

Chacun prit une cruche pour rapporter médicament ou potion, et tous trois, Lilian, Olivier et Sylvain, disparurent gaillardement à l'horizon.

À midi, ils arrivèrent près d'un pont et se lavèrent les pieds dans la rivière. Puis ils allèrent s'asseoir à l'ombre d'un sapin pour manger un peu de pain et de fromage. Ils fermaient leurs couteaux et boutonnaient leurs musettes lorsqu'apparurent sur le chemin trois vieillards qui s'assirent sur le parapet :

- Alors les jeunes, on a de bonnes jambes ! fit l'un d'entre eux.
- Eh oui grand-père et on va loin !
- Si loin !
- Nous n'en savons même pas la fin. Nous marcherons jusqu'à ce que nous trouvions de quoi guérir la gentille Léopoldine. Écoutez…

Ils tendirent l'oreille et perçurent le glas qui leur parvenait comme une haleine.

Le premier vieillard était richement habillé de soie, de dentelle et de velours. Une longue barbe blanche soigneusement brossée s'étalait sur sa poitrine. Plusieurs bagues brillaient à ses doigts.

Celui-là est riche, pensa Lilian, il pourrait m'aider, je vais lui offrir mes services. Il fit quelques pas et s'inclina respectueusement :

- Noble vieillard, tu parais las. Je me ferai une joie de t'aider à regagner ta demeure, je suis fort, je ne crains point la peine et ne te demande rien en retour !
- J'accepte car la route est fort longue et j'aurai bien du mal à arriver jusque chez moi.

S'appuyant d'une main sur sa canne, de l'autre sur l'épaule du berger, l'homme riche partit. Parvenu à un carrefour, il choisit la route de gauche qui menait au sud.

De son côté, Olivier examinait le second vieillard : ses longs cheveux, ses lunettes, ses mains fines, tout montrait qu'il était un homme savant. De son sac, dépassaient une quantité d'écrits, de parchemins et de livres. Aucun doute, pensa-t-il, c'est un savant. Il lui sera facile de me fabriquer quelque médecine merveilleuse qui guérira la princesse. Il fit quelques pas et mis un genou à terre devant lui :

- Père vénérable et savant, tu me sembles exténué, si tu le veux, je peux t'aider à rejoindre ton habitation. Je ne crains pas l'effort et ne te demande rien en échange.
- Volontiers, répondit le vieux, car il y a du chemin à faire et mes jambes ont de la peine à me porter.

S'appuyant sur un bâton et aidé du berger, l'homme savant partit. Ils arrivèrent au carrefour, il choisit la route de droite qui menait

au nord.

Restaient sur le pont Sylvain et le dernier des trois vieillards. Il était misérablement habillé ; ses pieds nus et couverts de poussière étaient blessés par les pierres du chemin. Il n'avait l'air ni riche ni savant, mais son regard était plein d'intelligence et de bonté :
- Tes deux amis, dit-il, sont-ils toujours aussi empressés ?
- Oh non, sourit Sylvain.
- Ils cherchent, n'est-ce pas, de l'aide pour obtenir la main de la princesse ?
- Eh oui ! fit Sylvain.
- Moi, je n'ai rien à t'offrir. N'attends pas de surprise comme dans les contes. Je suis pauvre, je suis vieux, je suis seul. Mais si tu veux, nous ferons route ensemble. Je n'aurai pas besoin de m'appuyer sur toi.
- Avec plaisir dit le jeune berger.
Ils prirent la route qui continuait tout droit vers le soleil couchant.

Lilian marcha longtemps vers le sud, soutenant l'homme riche. À la fin, celui-ci, épuisé, s'arrêta au bord du chemin :
- Je n'en puis plus. Porte-moi sur ton dos !

À la tombée de la nuit, ils arrivèrent. Une grille s'ouvrait sur une longue allée d'ormes aux ombres inquiétantes. Au bout de cette allée, le chemin descendait et l'on s'engouffrait sous terre. Tout était illuminé par des centaines de flambeaux. Des serviteurs allaient et venaient sans bruit. Le vieillard l'emmena dans une salle secrète :
- C'est la salle aux liqueurs ! J'ai ici toutes les liqueurs du monde, des plus exquises aux plus amères. Choisis !
- Je voudrais, dit le berger, celle qui guérira la princesse !
- Alors, c'est l'élixir de santé qu'il te faut.

Et il vida un flacon rouge dans la cruche, qui fut remplie jusqu'au bord.
- Qu'elle boive, et elle vivra !

Il faisait nuit lorsque Lilian sortit du souterrain. Il se faufila entre les ormes de l'allée sur le chemin du retour, portant la cruche pleine sur son épaule.

Olivier et le savant arrivèrent dans la demeure du vieillard. C'était la dernière tour restée debout d'un château en ruines. Ils montèrent longuement un escalier en colimaçon et débouchèrent dans l'antre de l'alchimiste. C'était une salle voûtée haute et sombre comme une grotte. Partout ce n'était que flacons, cornues, alambics, tubes de verre droits ou spiralés, vases étranges, verres bizarres, instruments métalliques aux formes contournées et insolites. Dans un coin, une

petite forge jetait des lumières rougeâtres.

Le savant se retourna :

- Que vas-tu faire maintenant, dit le savant, dont la voix résonna étrangement sous la voûte ?
- Je vais continuer mon chemin.
- Pour trouver le remède miracle qui guérira ta princesse ?
- Oui !
- Peut-être le trouveras-tu ici ! Regarde !

Avec le tison, il alluma une huile noire sous un ballon de verre ; une flamme bleue jaillit, grésilla et éblouit le berger. Puis une vapeur s'éleva, jaune, qui suivit les conduits transparents et tortueux pour finalement se condenser en une goutte orange ; elle tomba dans un récipient de terre cuite. D'autres suivirent : cela forma un liquide gras.

- Donne ta cruche.
- Qu'est-ce que c'est ?
- C'est un onguent ; un extrait de racines et de feuilles.
- À quoi cela peut-il me servir ?
- Applique-le sur le corps malade et il guérira.

Le jour se levait quand Olivier descendit de la tour, portant sur son épaule la cruche contenant l'huile merveilleuse, qui devait à coup sûr guérir la fille du roi.

Sylvain et le pauvre vieux cheminèrent longtemps côte à côte ; ils se racontèrent tout ce qu'ils savaient : les moutons, les agneaux, les étoiles, les fleurs, le temps qu'il ferait demain. Le berger lui parla de Violette, de Marjolaine et d'Églantine, de la montagne, de leur cahute de berger. Quand ils eurent fini, ils s'assirent et partagèrent le fromage et le pain et burent l'eau qui restait dans la cruche.

Ils arrivèrent au bord de la mer, vers une masure faite de galets et de glaise, couverte de roseaux. Ils poussèrent à l'eau une petite barque et pêchèrent ensemble. Puis, à la lueur d'un feu de joncs, ils mangèrent le poisson grillé et quelques pommes cueillies sur l'arbre qui ombrageait la cabane. Le pauvre offrit au berger de coucher dans son lit ; lui-même dormit dans sa barque, qu'il avait remplie d'algues, de varechs et de goémons.

Le lendemain, Sylvain se leva et dit :

- Mes deux compagnons ont sans doute trouvé quelque chose pour guérir la princesse.
- Tu crois ?
- Oh oui, c'est toujours comme cela. Moi, je n'ai rien, ils ont toujours tout ; mais cela n'a pas d'importance.
- C'est injuste !
- Oh non, pourquoi ? Je continuerai à garder mes moutons.

- J’aurais bien voulu t’aider, mais je ne suis ni riche ni savant. Je ne suis que ton ami !
- Cela me suffit. Mais avant de partir, je voudrais boire et emporter un peu d’eau pour la route. Où est la source ?

Le vieux la lui montra par la fenêtre :

- Là, après le tournant, vers le rocher, tu verras, c’est plein de fleurs.

Le berger se hâta sur le chemin caillouteux. Il but longuement, remplit sa cruche et revint faire ses adieux à son ami. En rentrant, il heurta la porte qui était basse et trébucha. La cruche lui échappa et se brisa à terre

- Ah ! C’est bien ma chance, se lamenta-t-il. Je n’aurai pas même une cruche vide à rapporter.
- Allons ne pleure pas pour si peu. Je t’en donnerai une autre.
- Je ne peux pas accepter !
- Mais si, ce sera le signe de notre amitié !

Et du fond d’un coffre, il sortit une cruche, ou plutôt un vase étrangement décoré de lettres bizarres, de traits noirs et entrecroisés qui semblaient un gribouillage indéchiffrable.

- Qu’est-ce que c’est ?
- C’est un vase chinois. Un jour, un bateau s’est arrêté. Les gens sont venus à terre ; ils ont pris en souvenir du pays tout ce qu’ils trouvaient : des images, des pierres, des fleurs, même des assiettes, des gobelets… et en échange, ils m’ont donné cela. Prends-le, il te portera bonheur !

On remplit le vase d’eau fraîche, puis Sylvain embrassa chaleureusement le petit vieux et prit le chemin du retour.

Lilian avait déjà marché une journée et une nuit. La cruche était lourde sur son épaule. Souvent, il avait changé de côté, il était exténué. À un tournant de la route, il s’assit et maladroitement mit le pouce dans l’élixir. Il regarda sur son ongle la liqueur rouge, la flaira, puis lécha avec précaution. L’élixir était délicieux, d’une saveur extraordinaire, jamais il n’avait rien goûté d’aussi exquis.

- La cruche est tellement pleine, se dit-il, qu’on ne s’en apercevra pas si j’en prends un peu. Il se mit à genoux, approcha ses lèvres du bord en terre cuite et aspira un peu de breuvage mystérieux, étourdissant, enivrant comme un vin. Il sentit couler en ses veines une chaleur inconnue, en ses muscles une vigueur nouvelle, toute fatigue disparut. Il se redressa joyeusement et reprit sa route d’un pas rapide.
- Vraiment, le vieillard n’a pas menti. Avec ça, je suis sûr de guérir la princesse ; pourvu que j’arrive à temps.

Il approchait déjà du carrefour aux trois routes, lorsqu’il vit une vieille femme qui joignit les mains :

- Pitié mon bon monsieur, donnez-moi à boire !
- Bois dans la rivière, il y a assez d'eau pour ta soif.
- La rivière est desséchée, donnez-moi un peu de votre cruche, je vous prie !
- Non mais tu exagères !... Ce qui est dans ma cruche n'est pas pour toi !

Alors elle se leva et prononça des paroles inconnues dans une langue étrangère. Il ne comprit point et continua sa route.

Il arriva au château.
- J'ai un élixir de santé qui sauvera la princesse.

Les soldats s'écartèrent, il entra dans la salle des gardes, le roi l'attendait, assis, le poing contre la joue.

Lilian se prosterna et posa sa cruche à terre.
- Que veux-tu, fit le roi ?
- Sire, je souhaiterais guérir la princesse.
- Avec cela ? demanda le roi, en montrant du menton la cruche pleine.
- Majesté, c'est un élixir extraordinaire qui donne vigueur et santé.

Deux chiens de chasse s'étaient approchés en remuant la queue. Ils se mirent à laper avidement, et soudain leur œil ternit et ils se tordirent sur le sol en jappant de douleur.
- Empoisonneur ! s'écria le roi, tu voulais tuer ma fille ! Tu mérites la mort !

Le berger pâlit :
- Non sire ! Je ne suis qu'un gardien de moutons. On m'a jeté un sort pour une faute que j'ai commise. Laissez-moi la vie. Je vais me racheter.

Le roi, qui était bon, lui permit de repartir

Lilian, tout tremblant, s'éloigna du palais.

Olivier, à la croisée des chemins, entendit gémir. Il s'arrêta et vit une vieille femme étendue au bord de la route, elle avait la jambe cassée.
- Pitié mon bon monsieur, donnez-moi un peu de votre onguent, je ne souffrirai plus et ma jambe sera réparée.
- Non mais tu n'y penses pas ! Crois-tu que l'onguent de ma cruche soit pour toi ?

Alors la vieille en colère le maudit dans une langue inconnue.

Il lui dit :
- Ce n'est pas de l'onguent, c'est du sable.

La vieille ricana :
- Sable soit donc, sable soit donc.

Il arriva au château.
- Ah ! s'écria le roi, voilà encore un porteur de cruche !

- Un savant, Majesté, a composé cet onguent qui enlève toute douleur. À la première friction, il doit guérir la princesse.
- J'ai justement ici un soldat qui se remet mal de ses blessures. Qu'on appelle Gerbert !

Un vieux grenadier entra. Le roi se leva et plongea la main dans la cruche et n'en retira qu'une poignée de sable.

- Ah ça, manant !
- Te moques-tu de moi ? dit-il, en lui jetant le sable au visage ?

Olivier leva la main pour se protéger :

- Non sire, c'est une vieille femme qui m'a ensorcelé. J'ai conscience d'avoir mal agi et je le regrette.

Sur un signe du roi, les gardes le laissèrent passer.

Sylvain arriva à la croisée des trois chemins.

- À boire mon bon monsieur, fit la vielle.
- Ne gémis pas tant, je vais bien t'en donner.

Il approcha de ses lèvres le vase décoré, elle but.

- Verse m'en un peu, je vais me laver.

Il fit couler un mince filet d'eau et la vieille se lava le visage et les mains.

- Donne m'en encore un peu.
- Prends tout si tu le veux, dit Sylvain.

Elle vida toute l'eau et lui rendit le vase chinois en lui disant :

- Sais-tu ce qui est écrit dessus ?
- Non, grand-mère, je ne sais ni lire ni écrire, et encore bien moins le chinois.
- Eh bien, va à la rivière, sous le pont tu trouveras quelqu'un qui pourra t'aider.

Il descendit dans l'eau froide et avança sous le pont comme sous un tunnel, et dans un renfoncement il aperçut un petit homme jaune tout souriant : ses paupières étaient plissées, ses cheveux nattés, il portait un habit de soie noire, c'était un Chinois.

- Peux-tu lire ce qui est écrit, demanda Sylvain ?

L'homme saisit le vase en le faisant tourner, lut le texte d'un bout à l'autre.

- Qu'est-ce que c'est, demanda le jeune berger ?
- Ce sont les points chinois. Tu connais ?
- Non !
- Alors il faut que je t'accompagne.

Ils marchèrent dans l'eau de la rivière, grimpèrent sur la berge et prirent le chemin du château.

Le bourdon continuait à tinter : bong…! bong…! La princesse vivait toujours, mais il fallait se hâter.

Toutes les portes étaient ouvertes, ils entrèrent sans difficulté et pénétrèrent dans la salle des gardes.
- Tiens, s'écria le roi, cette fois ce n'est plus une cruche, c'est un vase !
Tous deux s'agenouillèrent.
- Vous êtes deux à vouloir épouser la princesse ? Quelle est cette fantaisie ?
Le chinois mit la main sur son cœur et dit :
- Sylvain est mon maître. Je ne suis que le serviteur.
Le roi descendit de son estrade, regarda dans le vase, fouilla de la main : rien ! Il se redressa, pâle de colère :
- Si c'est une plaisanterie, elle vous coûtera cher !
Le chinois mit un doigt sur sa bouche et s'inclina :
- Nous pouvons partir, si tel est votre bon plaisir…
Le roi se calma :
- Non, restez, continuez !
- Qu'on amène ici la princesse.
Le roi donna des ordres, et sur une litière dorée, portée par quatre valets, arriva dans la salle la jeune fille mourante, les yeux fixes, le corps inerte. Chacun retenait son souffle. Le chinois prit le vase, le maintint au-dessus de sa tête un instant… et violemment le fracassa contre le sol où il vola en mille éclats. Tous sursautèrent d'indignation. Et voici que parmi les débris de porcelaine, brillaient à terre une quantité de petites aiguilles d'or et d'argent. Le chinois, aidé de Sylvain, les ramassa soigneusement. Les autres regardaient cela comme un tour de passe-passe, ou une astuce de fakir.
Le petit homme jaune s'approcha ensuite de la malade et se mit à piquer les aiguilles d'or et d'argent dans des endroits précis du corps, le long des bras, le long des jambes, dans le dos et même dans la tête… Il en planta une vingtaine…

Au château, dans la salle des gardes, le silence était absolu. Quarante-cinq minutes plus tard, le Chinois enleva délicatement les aiguilles d'or et d'argent. La princesse battit des paupières, soupira et dit :
- Oh !
Elle leva une main pour lisser ses cheveux. Et quand la dernière aiguille fut enlevée, elle s'assit lentement et, à tous, elle sourit. Elle était guérie !
Le roi cria :
- Qu'on sonne la trompette. Qu'on cesse le glas. Qu'on carillonne le mariage. Qu'on tire cent et un coups de canon. Je veux que tout le monde sache que Léopoldine est vivante !
Aussitôt, la fanfare éclata, on sonna les cloches à les fêler, les

canons fumaient à force de tirer.

On fit rôtir des dizaines de porcs, on vida des centaines de tonneaux, on mangea des milliers de gâteaux. Le roi fit porter trois barriques de cidre pour les sonneurs qui étaient complètement épuisés.

On maria la princesse le soir-même.

Quand elle sortit de la cathédrale, une clameur d'admiration monta dans la foule et couvrit le bruit des trompettes. Sur sa tête charmante, la jeune reine portait, comme un soleil, un diadème éblouissant qui rayonnait de ses vingt paillettes d'or et d'argent.

Élisabeth BRONCARD
CSAD Angers
Ligue Ouest
3e Prix

Le lion, l'aigle et le serpent

Maître Serpent, vil et malfaisant,
Voulut un jour conquérir
Les terres du Lion tout puissant.
Le vicieux l'enjoint de lui obéir,
Ce qui ne plut guère à notre Seigneur trop fier,
Qui offrit à son adversaire au cœur de pierre
L'occasion de l'affronter dans une joute.
Le persifleur, loin d'être stupide,
Voulut savoir qui effacerait les doutes :
Serait-ce lui ou ce Lion insipide ?
Le Sire démentit et l'instruisit :
« Un compère jugera qui de nous deux
Est le plus méritant et à son avis
Nous devrons promettre de nous « soumettre[1] ».
L'Aigle tapi dans l'ombre attendait
Le moment propice à son intervention
Et voulait à tout prix faire le Salomon.
Voici-là une jolie preuve de vanité.
Le volant s'imposa comme un Lambert[2] et dit :
« Vous me paraissez là bien embêtés
Je vous propose donc un marché :
Celui qui, de vous deux, me séduit
Se verra attribuer le fief tant guigné. »
L'Aigle pas peu fier de son effet
Se dit qu'il pouvait enfin se faire un nom
Et devenir un puissant de renom
Monseigneur Lion ayant une confiance
Aveugle en lui-même, accepta sans plus attendre
Mais Sire Serpent, moins épris d'impatience
Réfléchit mûrement, avant de « consentendre[3] ».
Le Majestueux, ravi, débuta le procès :
« Moi, le Lion, t'offre protection et accueil,
Mais tu seras un de mes sujets. »
L'Aigle prit ceci comme un coup à son orgueil
Le rusé en fin observateur le vit
« Moi, dit le Serpent, je t'offre la liberté,
Et celle-ci avec aucune contrepartie. »
Le maître des cieux, heureux à cette idée
Choisit sans hésiter le Maître siffleur
Le Lion, déchu, partit

La queue basse, l'ego détruit.
Le Serpent, maintenant Seigneur,
Tua sans aucune forme de procès
Sire l'Aigle, anciennement libéré.
Vaniteux, c'est pour vous que j'écris
Voici la leçon d'aujourd'hui :
En toutes choses il faut considérer la fin
Vous voilà prévenus, enfin.

Pour rédiger cette fable, je me suis appuyée sur un peu de mythologie grecque, le passage où la déesse Athéna et le dieu Poséidon se battent pour la protection de la ville d'Athènes où chacun fait un cadeau à la ville. Les habitants devaient choisir qui des deux remporterait le duel et donc obtiendrait la cité. Je me suis aussi inspirée d'une histoire que j'ai lue il y a quelques années dans un livre, *L'École du bien et du mal* de Somane Chainani et bien entendu des Fables de Jean de La Fontaine.

Dans cette histoire, j'ai choisi de dénoncer l'égocentrisme ainsi que la trahison, l'excès de confiance en soi et le mensonge. J'ai décidé de mettre en scène un serpent, car il est considéré comme l'animal vicieux, trompeur et menteur, d'où l'utilisation de périphrases « le vicieux », « le rusé ». J'ai aussi intégré à ce texte un lion car il représente la puissance mais aussi l'excès de confiance et l'aigle car il est majestueux mais aussi vaniteux.

J'ai choisi de beaucoup utiliser les périphrases car ce sont des figures de style simples qui permettent d'éviter les répétitions. J'ai essayé de varier le nombre de syllabes et de faire des enjambements pour donner du rythme à la fable. J'ai utilisé le champ lexical du ciel lorsque je parle de l'aigle et celui de la puissance lorsque que je décris le lion.

Les fables sont de courts récits allégoriques, qui mettent en scène des animaux personnifiés, à visée moraliste. Elles sont idéales pour transmettre des idées car elles sont souvent satiriques et ironiques, mais cela les rend appréciables aux yeux des lecteurs et ainsi elles permettent une remise en question de son comportement. De plus, les fables mettent en scène des animaux dont les défauts sont déjà

clairement identifiés par la société (par exemple, le fait que le serpent soit un animal vicieux), ce qui facilite la compréhension et la rend ainsi accessible au plus grand nombre. Sa longueur limitée permet de la lire vite et de se concentrer sur sa visée. Les fables dénoncent le plus souvent des défauts humains et les mœurs de la société.

[1] Soumettre : à prononcer soumettre pour insister sur le ton condescendant du juge.
[2] Juge Lambert : juge d'instruction très controversé, il traita notamment l'affaire Grégory. Il est réputé vaniteux.
[3] Consentendre : néologisme mettant en valeur le zèle du serpent.

Romane GUILBAULT - 15 ans
CSA EPA Saint-Ismier
Ligue ARA
Prix jeune auteur

Le zèbre et l'oiseau

Un zèbre demi-zébré se voit rejeté
Par son troupeau.
Trop étranger,
Il s'abandonne aux brocards réguliers
Et son cœur se retrouve donc à devoir les supporter.
Il essaya mille et une fois de faire une approche
Mais ce sont des absurdités qu'il eut en poche :
« Je vous vois perdu dans un rêve lointain !
Vos traces se sont-elles égarées en chemin ?
Mon cher, ne vous en faites guère,
Faites donc quelques prières !
Pour espérer qu'ils reviennent vers vous,
Je prierai moi-même pour vous. »
En ayant eu assez de tous ces beaux parleurs,
Il partit voir ailleurs,
Et pensa alors à son avenir :
« Pourquoi tout cela ? Je devrais sûrement mieux en finir. »

Un oiseau vint alors et lui dit :
« Pourquoi vous attristez-vous, mon ami ?
Est-ce si désolant d'être si différent ?
Je vois en vous un cœur si grand !
Même le ciel vous soutient
Pour que vous, vous avanciez avec les siens.
Ne vous lamentez plus sur votre sort
Et laissez ces affreux parler encore.
Relevez-vous, maintenant.
Et laissez faire le temps. »

À ces mots, l'équidé sourit, puis il le remercie.
Le zèbre et l'oiseau se lient ainsi d'amitié
Comme le jour et la nuit.
Mais son bienfaiteur, son sauveteur
Partit sans mot dire rejoindre seul le royaume des cieux.
Il avait laissé là le petit zébré
Sans lui avouer qu'il souffrait d'une maladie.

Le malheureux détruit par le mal d'autrui
Se demanda pourquoi toute la terre
Lui en voulait.
Ne ressentant plus que colère, tristesse et haine, il cacha sa peine.
Quelque part entre la douleur et la douceur,
Il tourna la page en acceptant peu à peu son malheur.

Humains, même si la terre vous en veut,
Vous seuls êtes les maîtres de vos vœux.
Même si vous sombrez ou plongez dans la solitude,
Battez-vous et avancez.

Poenaïki WILLIAMS - 15 ans
CSA EPA Saint-Ismier
Ligue ARA
Prix jeune auteur

Récits et nouvelles

Le grand oublié de la Grande Guerre

En cette année de commémoration du centenaire de la fin des combats de la Grande Guerre, il y a, me semble-t-il, un grand oublié. Pourtant, il a été, n'ayons pas peur des mots, un des artisans de la victoire de novembre 1918 :

J'ai nommé : le cheval !

Si la plus belle conquête de l'homme a toujours été une monture guerrière, dans nos campagnes, au début du XIXe siècle, il a supplanté le bœuf pour devenir l'acteur principal de l'évolution d'un monde agricole en pleine expansion. En 1913, à la veille de ce conflit mondial, la France est une grande puissance mondiale principalement rurale qui possède environ 3 200 000 chevaux.

Le 2 août 1914, premier jour de la mobilisation, les commissions de réquisition sélectionnèrent en quelques jours 700 000 chevaux nécessaires à l'accompagnement immédiat des armées. Pour satisfaire les impératifs de cette guerre sans précédent par le nombre d'unités mises sur pied. Sans autre considération que les doter, elles choisirent les meilleurs, les plus forts et les plus vigoureux spécimens, effort de guerre oblige.

Mais, dans les campagnes, le cheval est l'indispensable auxiliaire du paysan. Il partage avec lui ses joies, ses peines, les bonnes et les mauvaises récoltes. À tel point que partout il fait partie intégrante des familles. Elles vont jusqu'à lui donner un nom soulignant bien l'affection qu'elles ont pour lui, Galopin, Bijou ou Gamin retentit souvent aux champs. Ce cheval est l'objet de toutes les attentions, pansé, bichonné, nourri au foin, soigné dès la fin de la journée car rien ne peut se faire sans lui.

Mais, après la réquisition, à l'été 1914, c'est le vide. Il se fait d'autant plus sentir que les femmes restent seules à la ferme et il faut moissonner. Dans les semaines qui suivent l'ordre de mobilisation, les bêtes recensées quittent leurs fermes, il faut faire vite, la guerre s'annonce rapide. Si dans les villages tous les hommes valides sont à la guerre, il en est de même pour le cheptel équin. Dans quelques communes, quand la pénurie peut se gérer, les chevaux restants sont mis en commun. Dans d'autres villages privés de toute ressource animale, c'est une tragédie car la moisson ne peut se faire. Alors, les faux ressortent des granges, le travail est épuisant pour des femmes peu habituées à leur maniement. Même si le sentiment patriotique

l'emporte toujours sur les considérations personnelles, les chevaux manquent à l'économie rurale.

La plupart des doléances adressées au ministère de la Guerre par les maires ou conseillers généraux ne soulignent pas le départ des hommes mais celui des chevaux. Et on entend ce cri de détresse venant du fin fond des campagnes : « Gardez mon homme à la guerre le temps que vous voulez, mais laissez-moi sa jument ! »

Cette situation résume bien la place que tient le cheval dans nos fermes et donc le drame humain que son absence provoque.

Pendant ce temps, les bêtes sont arrachées à leurs maîtres et enrôlées dans les armées sans ménagement. Or, si elles sont habituées au dur labeur des champs dans un cadre familial et bucolique, beaucoup ne supportent ni ce changement catégorique ni leurs nouvelles conditions de travail. Sans leurs propriétaires habituels, les bêtes résistent à leur embarquement dans les wagons à bestiaux. Il se fera de force. Alors, elles hennissent, se braquent, se raidissent et ruent dans les brancards. Pourtant, il faut coûte que coûte les expédier vers le front car les besoins sont énormes et bien au-delà des Divisions de cavalerie ou d'artillerie. En effet, le cheval est indispensable à la lourde logistique d'une armée de plus de trois millions d'hommes qui entre en guerre.

Pour rejoindre le front, après un trajet de plusieurs centaines de kilomètres, sur des voies de chemin de fer bruyantes et remuantes, ces animaux sortent des wagons apeurés, affolés et complètement déboussolés. Nombre d'entre eux ont été blessés durant leur horrible voyage par les ruades dues à l'entassement et la durée du déplacement, mais surtout ils sont tous assoiffés. En fait, ce n'était que les prémices de l'horreur qui les attendait.

L'enfer allait les engloutir comme il l'avait fait pour des millions d'hommes tout aussi innocents qu'eux. Ces animaux de ferme, sans formation préalable, sont immédiatement pris en main par leurs nouveaux maîtres pour servir dans un escadron de cavalerie ou au sein d'une batterie d'artillerie. Ils se retrouvent alors brutalement attelés à six pour tracter, parfois dans la boue jusqu'au ventre, un canon de 75 et son caisson lancé à toute vitesse vers sa position de tir sur le champ de bataille. Une seule batterie de quatre pièces de 75 a besoin de 178 chevaux, un régiment d'artillerie lourde est doté de 1 000 chevaux.

Si à la ferme ils sont habitués à obéir et font le travail demandé au pas, accompagnés du chant du rossignol, là aux armées tout se fait au galop dans le bruit, les éclats d'obus et sous la mitraille. Ils sont épuisés après quelques semaines à ce régime, beaucoup ne résistent pas.

Sur la Marne, il n'est plus question de charge de cavalerie comme en août 1870 à Reichshoffen, car aujourd'hui, le fusil à répétition et la mitrailleuse allemande, crachant 500 coups/minute, brisent et fauche chevaux et cavaliers.

Pourtant des charges ont encore lieu, en 1914, dix-huit régiments de cavalerie foncent sur la Belgique, pour contrer l'avance allemande, 600 chevaux sont massacrés, le reste reflue en désordre vers la Marne.

Si l'on s'occupe tant bien que mal des hommes blessés, pour le cheval, rien n'a vraiment été prévu. Nos vétérinaires sont en nombre insuffisant et surtout très démunis. Jusqu'à la veille de l'armistice, ils opèreront à vif et cautériseront au fer rouge.

Des pertes supplémentaires sont dues au défaut d'approvisionnement en foin, remplacé par de l'avoine, mais aussi, aux mauvaises conditions d'hébergement, aux maladies telles que la grippe ou les angines. De plus, par manque de soins journaliers, des affections de toutes sortes apparaissent comme la gale, les inflammations nasales ou des plaies non soignées souvent dues à la morsure des harnachements. Les mises hors service suivies de mortalité sont importantes. Les vétérinaires sont désabusés. Leur mission devient inhumaine voire impossible. Pour preuve, à un jeune vétérinaire à bout de nerfs et de ressources, qui s'émeut auprès de sa hiérarchie du manque de moyens alloués, voici la réponse cinglante et glacée de son supérieur : [1]« *Avec un revolver, il a tout ce qu'il faut pour remplir sa mission.* »

En 1917, côté français, pour pallier les innombrables pertes, 50 000 chevaux supplémentaires seront réquisitionnés. On ira chercher jusqu'aux chevaux de couleur claire, qui seront peints au permanganate.

Ce nombre étant encore insuffisant, le ministère de la Guerre procédera à l'achat d'équidés non dressés, 500 000 venant des États-Unis et 70 000 d'Argentine. Ils seront acheminés par bateau, dans des conditions effroyables, car pour rentabiliser le transport, c'est sur trois ponts en bois rajoutés à la superstructure existante qu'ils seront entassés, au mépris de tout souci de la condition animale. Les excréments des bêtes du dessus se déversant durant tout le trajet sur les étages inférieurs. Pour les palefreniers, le dressage de ces chevaux venant de la Pampa ou des grands espaces américains, s'avèrera aussi dangereux que de servir au front.

À ce stade de la guerre, aux yeux de l'État-major, la vie d'un cheval a autant d'importance que celle d'un homme. En effet, le nombre de véhicules automobiles ne cesse de progresser, ces derniers servent

surtout pour des missions logistiques ou des transports de troupes sur de longs trajets, à l'arrière du front comme sur la Voie sacrée par exemple. Mais, en particulier pour l'artillerie, le cheval reste irremplaçable sur les terrains difficiles ou défoncés par les combats.

Il s'ensuit des pertes énormes. Si l'on en croit l'abondante correspondance aux familles des témoins de l'époque, dans une France en majorité rurale, les poilus ont du mal à supporter la vue de tant de cadavres de chevaux, qui proviennent peut-être de leurs propres fermes. Le spectacle affligeant de dizaines d'animaux morts, abandonnés sur les bords de route, que personne ne peut ensevelir les bouleverse.

D'autre part, le phénomène est connu des unités de cavalerie, les chevaux eux-mêmes ont du mal à supporter l'odeur de tant de cadavres équins.

Avant cette guerre, on enseignait aux officiers que les charges de cavalerie, sabre au clair, étaient nécessaires pour conquérir les grands espaces d'un champ de bataille. En avril 1917, lors de la grande offensive alliée, alors que les chars naissants se déplacent encore trop lentement, comme au Chemin des Dames par exemple, des régiments de cavalerie sont envoyés pour occuper les failles créées entre les lignes ennemies. Mais, fauchés par la mitraille, le massacre est total. Des dizaines de chevaux sans cavalier errent entre les lignes, et les animaux blessés sont abandonnés sur le terrain.

Les Anglais, eux, limitent les dégâts, ils ont 18 000 vétérinaires pour 400 000 animaux mais surtout, comme pour les hommes, ils ont des structures vétérinaires où l'on opère, soigne et suit les individus post-opérés. De plus, la Société protectrice des animaux, la RSPCA[2], veille et anime la Blue cross, l'équivalent de la Croix rouge pour les hommes. Chez nous, il faudra attendre les années 1916-1917 pour obtenir les mêmes moyens.

Le 11 novembre 1918, la France a perdu 1 400 000 hommes. La victoire a un goût amer dans nos campagnes où nos monuments aux morts témoignent du sacrifice consenti. Côté animal l'hécatombe est terrible et peu de bêtes retrouveront la chaleur de leurs écuries.

1 140 000 chevaux ont été tués, donc à peu près autant que d'hommes et, comme eux, un grand nombre a été blessé. Si tous sont réunis dans la même communauté de souffrance, tous n'auront pas droit au même traitement. Quelques bêtes retrouveront leurs villages mais, en guise de médailles accrochées sur leurs poitrines… ils n'auront à cet endroit que des plaies mal recousues.

Quant aux estropiés, mutilés ou gazés, donc inaptes à un retour aux champs, pas de maison de retraite pour ces combattants à part entière, la récompense sera cruelle et sans pitié, ce sera direction l'abattoir !

Sur les monuments aux morts de nos villes et villages, autour de nos héros, de nombreux animaux familiers, parties prenantes de la vie rurale ou symboliques de la victoire, sont représentés, tels que le coq, emblème national et d'autres encore mais pas le cheval.

Un seul monument a été élevé à la gloire de ces auxiliaires, néanmoins artisans de la victoire. Il a été érigé à Chipilly dans la Somme par… la 58e Division britannique. Il résume à lui seul le drame qu'ont vécu ces millions de combattants unis dans un même destin. C'est la représentation poignante d'un Tommy[3] embrassant son cheval mourant.

Et, côté adversaire, c'est à travers un communiqué aux armées allemandes que le Kaiser Guillaume II rendra un hommage désespéré à ces compagnons d'infortune : *« Il faudra défendre jusqu'au dernier souffle, nos hommes et leurs chevaux. »*

En cette année du centenaire des cérémonies commémoratives de la victoire de 1918, ont eu lieu partout. Pour l'avenir, elles rappellent aux générations présentes, les sacrifices de celles nous ayant précédé. Malheureusement, concernant ce fidèle frère d'armes, rien de particulier n'a été souligné.
Aujourd'hui, il est encore temps de rendre hommage à ce combattant oublié !

Jean-Charles ALLÉONARD
CSL 54° RA Hyères
Ligue PACA-Corse
1er Prix

[1] Histoires 14-18 : Le cheval de guerre - FR3/Hauts-de-France.
[2] RSPCA : Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals (Société royale pour la prévention de la cruauté envers les animaux)
[3] Soldat anglais

Les yeux du passé

Journal de bord du pirate Marcellin, dit *le Féroce*, commencé ce jour.

2 **9 juin 2006**
C'est les vacances...

J'ai neuf ans, je m'appelle Marcellin, j'habite une tour HLM dans la banlieue de Bordeaux.
J'habite très haut, au plus haut de la tour et c'est pour ça que mes potes, Bilal, Ilhan et Bastien, y m'ont proclamé capitaine de la goélette, parce-que je peux voir de loin les vaisseaux ennemis remonter la Garonne et ainsi donner l'alerte.
C'est les vacances, mais chuis pas content.
Mes parents bossent et du coup, je peux pas rester sur mon grand mât, je dois descendre de ma vigie et laisser mes copains sans protection pour passer quelques jours chez papy Guy à la cambrousse.
La tuile quoi !
Petite consolation quand même, Mosquito, mon chat roux aux yeux vairons sera du voyage.
Je vais prendre le train pour la première fois de ma vie, même que je balise un peu. Mais bon, pépé sera là, Mosquito aussi donc, ça devrait le faire.

Je vais faire mes valises, fissa, avant que maman revienne du boulot.

30 juin,
Ma valise est prête, faut dire qu'elle a été vite faite. Shorts, maillots de bain, tee-shirts — dont deux des Girondins (mes préférés) — quelques chaussettes dépareillées, des baskets, une paire de bottes, ma longue-vue de pirate que papa m'a ramenée d'une brocante et mon bicorne de capitaine, que j'ai dû un peu écrabouiller pour le faire rentrer dans mon sac de sport.
Mosquito voyagera dans une belle caisse à chat prêtée par Fatima, la voisine du dessous, avec buvette incorporée et grille à l'avant, pour voir ce qui se passe. J'ai un peu les fouettes pour Mosquito ! Il connaît l'appart' comme sa panière. Le dessus de la tour n'a plus de secrets pour ses pattes coussinées et ses moustaches sensibles ont détecté plus d'envahisseurs à poils ou à plumes que je n'ai englouti de *Tagada*

depuis que je peux en manger. Mais enfermé dans un logis étroit, ça va donner quoi ?

Demain, c'est le grand jour.

J'ai mis Mosquito sur la table de la cuisine et, le grattouillant derrière les oreilles — passe-qu'il adore ça et qu'il comprend tout quand on lui fait ces chatouillis — je lui ai expliqué ce qui nous attendait lui et moi (enfin, surtout lui). La cage à vasistas, l'ascenseur, la voiture, la gare, le train, la campagne et tout le bazar qui allait accompagner cette aventure.
Il me regardait et son œil gris pétillait alors que le vert, celui qui ressemble à mon calot fétiche, suivait le vol désordonné d'une abeille derrière le brise-bise.
Il est comme ça Mosquito, il comprend d'un œil et, de l'autre, il s'en fout.
Demain, on part.

1er juillet,
Levé à 7 heures, maman ne m'a pas lâché d'une semelle pendant que je me préparais. Elle a regardé mes oreilles, mes ongles, passant sans arrêt sa main dans mes cheveux comme si, à force, elle allait réussir à aplatir cet épi qui quille sur le haut de mon crâne depuis que j'ai des ch'veux.
Et puis elle murmurait des trucs que j'sais déjà !
- Ferme bien la bouche quand tu manges.
Laisse parler les adultes.
Lave tes dents tous les soirs.
Mouche-toi au lieu de renifler.
Fais attention à toi.
Écoute ton papy.
- Maman, mamanhhhheuuuu... Je sais tout ça mamounette...

Mais elle continuait, me prenant brusquement dans ses bras pour me serrer si fort que les larmes me venaient aux yeux.
Elle reniflait, je reniflais, et aucun de nous n'a eu l'idée de prendre un mouchoir.

Papa est revenu en avance de son boulot pour me dire au revoir.
Il m'a serré fort contre lui et, comme maman, a cherché à rabattre mon épi rebelle sans plus de succès qu'elle, bien sûr. Il n'a pas reniflé, mais j'ai vu son poignet glisser sur sa joue et... Il a toussé très fort, s'est

baissé vers Mosquito qui s'était laissé fourrer dans sa boîte sans rébellion et lui a dit :
- Mosquito, veille sur mon petit, s'il te plaît. C'est un terrible corsaire, tu le sais, mais bon... Il faut quand même une nounou pour prendre soin de lui. Tu seconderas pépé Guy, n'est-ce pas ?

Mon poilu, derrière ses barreaux, a cligné son œil gris.
Il avait compris.

Pépé est arrivé, presque en retard, pour pas changer, et nous avons tous embarqué dans la cabine de l'ascenseur : maman, papa, pépé Guy et le chat dans sa boîte, Bilal, Ilhan et Bastien, qui m'attendaient sur le pas de ma porte, moi et mon sac de sport et la grand-mère Mirette et son sac à roulettes.
Grand-mère Mirette ! On l'appelait comme ça passe-qu'elle lorgnait à son œilleton dès qu'elle entendait du bruit dans le couloir. Une fois, Bastien lui avait collé un chewing-gum sur le judas et on l'avait entendue hurler au scandale, baissés devant sa porte. On avait battu en retraite, en silence, comme de vrais pirates, en l'entendant débloquer les loquets de sa lourde et on s'était planqués dans cette cabine d'ascenseur toute remplie des parfums de ma tour, et qui nous descendait de la vergue à la cale, entassés sur le même rafiot.
Tous y reniflaient quand on est monté dans le taxi, grand-père et moi… Tous ! Et pas un n'avait de mouchoir.
Je me suis retourné, comme dans les films, et j'ai vu tous leurs visages, comme des étoiles qui s'éloignaient et j'ai mis mes paumes sur mes yeux, pour pas pleurer, pour rester un corsaire...
Ça pleure pas un corsaire !
Pépé a toussoté et s'est raclé la gorge. Il a posé sa main sur mon crâne et j'ai cru qu'il voulait, lui aussi, rabaisser son caquet à mon épi. Mais non, il m'a un peu secoué, ses doigts emprisonnant ma p'tite tête comme le casque de vélo que maman me force à mettre quand je vais faire de la bécane et qui me fait la tronche toute mal fichue.

On est dans le train. Pépé Guy a été très étonné de me voir, de suite, sortir mon crayon et mon calepin, mais sa moustache frémissait de contentement en regardant les passagers qui nous encadraient jeter parfois un regard admiratif sur ce marmot haut comme trois pommes qui écrivait dans un carnet.

Là, on est dans le train et je vais arrêter d'écrire passe-que j'ai envie de vomir...

2 juillet
On est arrivé chez pépé Guy.

Mais d'abord faut que je parle du voyage.
Le train, c'est le pied, même si j'ai failli dégobiller à force d'écrire. Me suis arrêté juste à temps !
J'ai fermé les yeux, même que ça tournait quand même comme quand on va aux manèges aux Quinconces et que je monte dans les Tasses infernales. À chaque fois ça me le fait, mais j'y re vais quand même passe-que, quand je serai corsaire pour de vrai, ben j'veux pas me ridiculiser en ayant le mal de mer.
Bref...
Mosquito, tranquille dans sa caisse posée sur le siège à côté de moi, n'avait pas bronché depuis notre départ du quartier général. C'était cool, passe-que quand y pique sa crise, il est pas fréquentable. Là, tranquille pépère, il appuyait des fois son museau entre les barreaux et je voyais son œil gris me détailler et son œil vert ribouler sur le paysage dehors.

J'avais jamais pris le train et j'ai grave kiffé.

C'était le TGV en plus et ça va vraiment vite, le TGV.
Quand j'ai plus eu la gerbe, j'ai demandé à papy
- C'est quand qu'on arrive ?
Comme y me répondait pas, je l'ai regardé et y dormait.
Alors, j'ai fermé ma boîte à camembert -— comme y dit Bilal quand y trouve que je la ramène de trop — et j'ai regardé par la fenêtre.

D'abord, ça allait pas trop vite et j'ai eu le temps de voir les tags sur les murs et sur des wagons tout rouillés. Et puis des rails avec des herbes et des fleurs au milieu. J'en ai déduit, avec mon flair de pirate habitué à « tirer les conclusions de petits riens », que certaines voies étaient désinfectées.
Le train couinait comme un troupeau de chats qu'on écrabouille et je me suis dit que ça allait être la galère si tout le voyage se passait dans cette ambiance.

Puis, finalement, on s'est mis à rouler sans à-coups et un peu plus vite.

Des barres d'immeubles comme chez moi, des voitures sagement arrêtées aux feux rouge (j'étais le roi du monde), des ponts par-dessus l'eau ou par-dessus des rues, des maisons tassées, terrains vagues et zones industrielles, tout ça.

Et puis on a roulé plus vite et le bruit s'est fait doux, comme quand maman me tient contre elle pour un câlin, que je m'en vante pas aux copains passe-qu'ils se foutraient trop de moi si ils savaient.
Et puis des champs, des prés, comme dans mon livre de géo. Des vaches en vrai qui me regardaient passer, et puis des chevaux, des moutons.
J'voyais tout, en direct live, comme dit Ilhan quand il se prend trop pour un commentateur de match des Girondins et qu'il dribble sur le parking d'en bas de chez nous.
Et puis j'ai appuyé ma tête sur le dossier du siège et j'ai regardé sans voir, finalement, comme quand je regarde la télé et que je pense aux corsaires sur leurs fiers navires.

3 juillet,
J'ai piqué un roupillon dans le TGV ! Tu parles d'un pirate, toi !
Je me suis réveillé à cause d'un boucan infernal. J'ai vraiment cru que Mosquito piquait sa crise. Il est comme ça Mosquito, par période. Des fois y pète un câble et devient intouchable.
Mais là, c'était juste qu'on était arrivés et que les freins du TGV n'avaient toujours pas été huilés.
Pépé Guy regardait dehors comme si de rien et mon poilu pionçait dans sa prison, tranquille pépère.
Après avoir enfourné mon calepin et mon stylo dans mon sac, j'ai demandé à mon pépé si on était arrivés. Il a fait oui de la tête. Il est pas causant mon grand-père. Je crois qu'y a eu des histoires dans la famille et que me récupérer pour les vacances, ça le faisait plus chier qu'autre chose.
On est montés dans sa voiture, moi derrière ligoté sur un rehausseur apparemment flambant neuf, et Mosquito toujours dans sa boîte posée sur le siège avant et harnachée elle aussi.

Il est beau mon pépé Guy. Tout ridé mais beau. Quand y dort pas, ses yeux sont bleus qui vous regardent et tout plissés autour. Sa moustache est grise, épaisse, et ça me fait penser aux racines des poireaux quand maman va en chercher au marché. Mon papy, après avoir bu son chabrot, il aspire sa moustache avec sa lèvre du dessous, des fois qu'un bout de vermicelle y serait resté coincé. Ça, ça me fait grave rigoler et comme il adore quand je ris, il le fait, des fois, comme ça, pour juste me faire marrer. On dirait le bruit de l'évier quand maman a fini la vaisselle et qu'elle enlève la bonde.

On roule.

C'est la première fois que je prends autre chose pour me déplacer que le bus, le tram, mon skate-board ou mon vélo. Avant, quand j'étais une crevette, mon papa me hissait sur ses épaules et, se transformant en canasson sauvage, il me brinquebalait comme un bronco essayant de désarçonner un cow-boy. Mais j'ai plus l'âge de ces gamineries.
La voiture de pépé sent l'huile que j'utilise pour graisser mes pignons de bécane et les roulettes de mon skate et le sapin parfumé, apparemment tout neuf, qui pendouille au rétroviseur.
Je regarde le truc qui recouvre les sièges. J'ai entendu papa en parler avec pépé Guy. Ça s'appelle du skaï. Sa voiture c'est une Simca 1000 de collection. C'est ce qu'ils disaient. Moi, j'arrive pas à comprendre l'importance que ça peut avoir, une Simca 1000 « de collection », ni pourquoi, à chaque fois qu'ils se voient tous les deux, ils déblatèrent des heures sur le sujet. Je préférerais faire mon beau au volant d'une Porsche ou d'une Ferrari rouge plus que derrière ce volant, aussi large que la roue de mon VTT et aussi mince que mon antivol.
Mais bon, je respecte.
En me penchant, j'aperçois, sous le rehausseur que j'inaugure, un journal glissé entre lui et le skaï. Le levier de vitesses ressemble au pied de la table en formica de chez nous, avec un embout caoutchouté couronné d'une capsule comme les bouchons de Champomy. Tu parles d'une classe toi ! Le tableau de bord est en bois blond et les compteurs ronds et chromés de différentes tailles qui le parsèment me font penser à des réveils empilés les uns sur les autres.
Je toussote.
- Pépé, elle a un klaxon ta voiture ?
En guise de réponse, le voilà qui appuie sur je-sais-pas-quoi et alors retentit le coassement tonitruant d'une grenouille que l'on presse trop fort et qui rend tripes et boyaux. Le cycliste tranquille que nous allions doubler manque en tomber de sa selle.
Je rigole mais me fais tout petit sur mon siège quand nous le dépassons, à 45 km/heure.
- T'as vu gamin ? Elle en a encore dans le ventre ma Simca, hein ? S’extasie pépé Guy en bombant le torse.
- Oui, c'est vrai, dis-je en évitant de croiser son regard pétillant de plaisir dans le rétro. Elle déboîte grave ta voiture.

Important : Ne pas employer le mot « bagnole » ou « tire » ou « caisse » pour parler du bijou de grand-père, question de survie.
Bon, peut-être pas de survie mais comme je vais passer trois semaines chez lui, il vaut mieux que je sois dans ses petits papiers plutôt que dans la case : « Apprendre à respecter les choses importantes à ce lardon de la ville. »

Mosquito, tiré de son sommeil par le beuglement intempestif de la bête ouvre des yeux courroucés et cherche l'intrus, prêt à la baston. Mais il faut croire que le ronron du moteur — que personnellement je trouve poussif — le rassure car il referme son œil vert, celui qui baguenaude, puis son œil gris, celui qui comprend tout. Enfin, il soupire et réattaque son somme là où il avait été interrompu.

Je regarde dehors. Ça défile.
Des rangs de piquets entrelacés de ceps de vigne attaquent la moindre colline, envahissent chaque affaissement de terrain, encerclent des villages endormis au soleil.
Des châteaux, que je croyais inventés par mon livre d'histoire, surgissent brusquement du cœur de cette armée alignée comme mes soldats de plomb quand je jouais avec et que j'étais petit.
Et je me tords le cou pour les regarder plus, regrettant pour le coup les 75 km/heure affichés à l'un des réveils rutilants du tableau de bord.
Pépé dit rien pendant un bon moment mais j'aperçois souvent son œil bleu me guignant dans le rétroviseur.
- Ça va petit ?
- Ça va pépé. Dis, tu peux m'ouvrir la fenêtre s'te plaît ? J'ai grave chaud.
- Tire la bobinette et la chevillette cherra, me répondit-il.
C'est quoi cette énigme ? J'comprends pas.
- Quoi ?
- On dit pas quoi, on dit comment !
Ça y est, c'est parti ! Le dressage commence.
Je dodeline du chef, tourne les yeux au plafond et demande avec le même air con que la Nabila qui va faire des courses.
- Comment ?
- Regarde à ta gauche. Tu sais où c'est ta gauche ?
- Ben évidement, j'ai neuf ans hein !
Qu'est-ce qu'il croit « l'ancêtre » ? Que je vis dans une caverne ?
- Eh bien y a une manivelle.
Effectivement, j'avais bien remarqué mais je savais pas à quoi ça servait ce bidule. Ça me faisait penser au bras d'un de mes robots *Transformer* dont la mort tragique, suite à une chute du toit de notre tour, nous avait affectés, mes copains et moi, au moins deux secondes.
Mais qu'aurait fait ce bras-là incarcéré dans la portière d'une Simca 1000, même de collection ?
- Eh bien tu moulines vers la droite pour la descendre et vers la gauche pour la remonter.
- Ah ! OK !

Donc, je chope la petite terminaison noirâtre façon boule de réglisse qui coiffe le bras du robot encastré dans la portière et je manœuvre vers la droite.
Ouaiii ! Super ! Ça marche ! La vitre se fend d'un sourire de plus en plus large et l'air du dehors ébouriffe mes tifs, puis me fait fermer les yeux, puis me coupe le souffle trois secondes.
Je regarde le compteur kilométrique. 90 ! Mais nous sommes en descente.

Je respire à fond.

Punaise, ça me change de l'air de chez moi.
Ici, c'est chaud de soleil, pas de bitume ni de gas-oil. L'air est brûlant mais si parfumé que je l'avale comme un soda fruité, sans les bulles qui font roter.
Ça sent les bonbons *Menthise* que papa adore et qui fondent sur ta langue comme un coulis glacé. Ça sent aussi le miel, le miel de sapin, celui que maman aime tartiner sur son pain avec, en dessous, une petite couche de beurre demi-sel. Je sais que c'est pépé Léon qui le fait cuilà de miel. Même si y vient jamais à la maison pour cause « d'histoires de famille », il s'arrange toujours pour envoyer un colis de ce délice à mamounette, et comme y a que elle qui aime le fruit du travail des abeilles, ben voilà.
Et puis y'a plein d'autres odeurs que je reconnais pas, un mélange de sucré-salé qui me fait saliver comme un chien de Pavlov qui entendrait le signal de la bouffe. J'ai trois semaines pour les identifier, ces parfums, trois semaines pour les enregistrer et les partager ensuite avec mes copains et les moyens du bord.
Savonnette, pain grillé, cacahuètes, chaussettes sales, pain rassis, je suis un fou moi. Je renifle tout. Maman elle dit que je suis un Nez. Papa il rigole, hausse les épaules et me fait un clin d'œil.
- Un Nez ! S'esclaffe-t-il ! Remarque ça peut lui servir, vu qu'il veut être pirate. Pour repérer la terre quand il sera au milieu de l'océan. Ou pour détecter dans le brouillard, la caravelle ennemie pleine à ras de corsaires pas lavés progressant sournoisement vers son beau galion.
Plaisanterie que je goûte avec toute la retenue et l'arrière-goût du large que cela m'évoque.

La voiture s'arrête à un carrefour et j'ai juste le temps d'apercevoir, empêtré à des piquets, tout un entrelacs de feuilles vernies parsemé de petits tas d'œufs de lumps, de ceux qu'on achète parfois et qu'on mange sur du pain grillé en se faisant croire que c'est du caviar des riches. Du coup, je salive ! J'aime bien ça le Béluga des pauvres avec

un filet de citron d'sus.
Je sursaute. La voiture fait un drôle de bruit tout à coup.
Pépé rit par le nez en secouant la tête de contentement.
- C'est le clignotant, gamin, rigole-t-il dans sa moustache en poils de poireaux.

Le clignotant de la Simca 1000 fait un bruit pas banal. On dirait le percuteur du fusil « pour de faux » que brandit Ilhan quand il attaque notre navire, posé dans l'espace jeux des « freluquets en couche qui font la sieste après manger ».
- Ah ! OK ! Que j'approuve en lorgnant, dans la demie vitre fermée, la moitié basse du « gamin » qui en a oublié de fermer sa boîte à camembert de surprise.

Un « En voiture Simone, c'est moi qui pilote » plus tard — comme dit le chauffeur du bus scolaire à chaque redémarrage de son engin transporteur de marmots — nous repartons, à trois éveillés.
Mosquito, que le cahot a éjecté de son rêve, pointe son museau rose soie à la grille de sa prison et, d'un miaou plaintif, signale son éveillement au jour, bonjour. Monsieur baille et je vois le velours de l'intérieur de sa bouche et ses petites ratiches qui savent être féroces en cas de crise de folie, l'espace d'un clignement d'œil, pas plus. Juste le temps de rajuster ses poils d'oreilles d'un coup de patte excédé et de se remettre en cagouille, la queue sur le pif.

Notre carrosse poursuit son cheminement sur le bitume surchauffé, traverse un ou deux bourgs écrasés de chaleur, emprunte un chemin improbable dont les bas-côtés ébouriffés perdent leur tignasse hirsute dans des sous-bois de jeunes chênes.
On dirait qu'un tank a tracé sa route dans la campagne, écrabouillant de ses chenilles barbares toutes les herbes foldingues qui auraient eu l'inconscience de pousser ici. La truffe à l'air, les yeux fermés, je respire. Je cherche mes repères mais n'en trouve qu'un seul. Le macadam chaud qui, en sous-main, distille son odeur écœurante au milieu de diffuses effluves dont la nouveauté me chavire.
- Pépé ? Ça sent quoi ?
- Alors, toi aussi, sourit le grand-père en me fixant intensément quelques secondes par-dessus son épaule. Ta mémé aussi reniflait tout. Elle était drôle ! Toujours le nez fourré dans les fleurs, au-dessus des gamelles, dans le clapier des lapins. Je l'ai même vue, une fois, débusquer, dans un épicéa, un nid de fauvettes. T'es pareil alors ?
- Pépé ? Ça sent quoi ?

Autant vous dire que je suis plus intéressé par les parfums du dehors que par l'origine de mon tarbouif de ouf.
- Ben chais pas moi. L'herbe écrasée ? La poussière ? Le raisin ?
Bon, OK, j'ai pigé. Je vais devoir me débrouiller tout seul.
Ça promet.

3 juillet
On est arrivés chez pépé.
Il sort de sa Simca 1000 « de collection » en gémissant un peu et se redresse brusquement, ce qui provoque un bruit de branche qui se casse. J'ai mal pour lui. Après quelques étirements, le voilà qui arrive à ma portière pour me déligoter, ce que j'ai fait dès l'arrêt de l'antiquité sur roues dans laquelle nous voyageons.
Je me précipite à l'avant et détache la prison de Mosquito puis la pose sur l'herbe.

Repérage des lieux.
Des vignes partout, s'arrêtant pile à une étendue de gazon sur laquelle s'élèvent les bâtiments bas d'une ancienne cabane de vigne aménagée en maison d'habitation.
La façade est presque entièrement dévorée par une treille grimpante. Les ceps écailleux sinuent entre les deux fenêtres comme des serpents marins, et laissent tout juste sa place à la porte dont ils encadrent le montant en son entier. Des jardinières peintes en bleu ciel débordent de fleurs qui me font penser aux pompons rouges des décorations de Noël. J'apprendrai, plus tard, que ce sont des géraniums et que leurs feuilles froissées sentent la citronnelle et font fuir les moustiques. Enfin, en principe.
Un hangar au toit de tôles ondulées (comme les vaches, dirait papa qui n'en loupe pas une !) construit de bric et de broc, abrite le monstre sans doute responsable des ornières qui serpentent dans les herbes. Je n'en aperçois que les roues arrière plus hautes que moi, larges comme trois fois mon torse et tout encrassées de terre grasse. Ça me fait penser au « un tracteur ça se prête pas, c'est comme une brosse à dents » du film *Quelques messieurs trop tranquilles,* et je rigole un peu.

Au milieu de la pelouse, un puits. Un de ces anciens puits tout en pierres bleutées, avec sa margelle large toute moussue. Trois poutres massives forment une chèvre, et une corde, grosse comme mon poignet, est enroulée autour de celle du dessus et achève son chemin sur l'herbe verte et grasse. Un seau rutilant est couché à l'ombre éphémère de ce cercle de pierres. Papa serait fou s'il voyait ça. Pas de

protections autour, pas de protections dessus. Un piège à marmots. Un traquenard à bambins. Un engloutisseur de corsaires.
Papy a suivi mon regard et mes sourcils froncés ont dû lui signifier le chemin de ma pensée.
Il toussote, passe sa main sur sa moustache comme pour lui rabattre le poil et bougonne un : « T'as pas intérêt à t'approcher de mon puits si tu veux pas prendre mon pied au cul ! »
Tout un programme.
Je hausse les épaules et continue mon inspection.

Il y a un jardinet bien ordonné planté à l'ombre d'une haie de thuyas échevelée sur le haut et taillée au cordeau sur le devant.
Un immense tilleul, immobile pour l'instant, offre ses feuilles vert guacamole au soleil ardent.
Papy toussote pour me tirer de ma contemplation et empoigne la caisse de mon Poilu pour se diriger vers la maison.
- Doit avoir soif ta bestiole, rentrons.

La porte d'entrée offre une résistance certaine à son propriétaire, qui doit s'arc-bouter, et lui fiche quelques coups d'épaule avant qu'elle daigne nous laisser passer.

La fraîcheur me coupe le souffle.

Nous sommes dans une cuisine aux murs crépis de blanc, et une petite cheminée, nichée dans un angle, nous fait un clin d'œil entendu. Sur son manteau, alignés comme à la parade, des bocaux de faïence marqués SEL, POIVRE, SUCRE… Et quelques bibelots sous des cloches luisantes.
Par les deux fenêtres de façade cascade une lumière dorée, qui découpe en carrés réguliers les ustensiles de cuisine tapis dans la semi-pénombre. Casseroles gigognes cuivrées, louches du même métal, couperets aiguisés, fourchettes à Gargantua, tout cela pendu au-dessus d'une antique cuisinière éteinte et d'une gazinière nickel chrome mais âgée. Sur la table aux pieds carrés, une nappe à damiers rouges et blancs et, au milieu, un bouquet odorant de roses et de pampres de vigne mêlés. Quatre chaises, une maie, une pendule à balancier, comme j'en vois des fois aux puces et que même je me demande ce qu'elle fiche ici vu que son balancier est arrêté et que le cadran marque fixement ses douze heures. Il y a une antiquité de poste sur le dessus d'un *Frigidaire* (c'est marqué dessus comme le Port Salut) et dans un coin, une télé comme je croyais que ça existait même pas. Un truc de ouf qui doit bien peser ses cent kilos et a une bosse

dans le dos comme Quasimodo del Paris.
Papy a posé la prison de Mosquito sur le sol carrelé de mosaïques dépareillées et ébréchées par endroit et se dirige vers un bahut tout noir dont il ouvre une porte et sort une tasse à café qui a dû connaître des jours meilleurs. Du moins je l'espère.
L'évier vers lequel il se dirige est en pierre, je pense, et les robinets eau chaude, eau froide, carrément de style opposé, me laissent à penser qu'il y a des brocanteurs dans les parages.
Quand il ouvre celui pastillé de bleu, ça gargouille comme mon estomac quand j'ai la dalle et un mince filet d'eau s'écoule, qu'il canalise dans la porcelaine fanée.
Je m'agenouille et, me prosternant vers mon idole, ouvre la porte de sa geôle en murmurant des douceurs pour qu'il déstresse. Une patte d'abord, puis son museau rose, ses vibrisses ensuite, puis la tête aux oreilles rabattues, Mosquito renifle et, d'un pas impérial, sort de sa cage.
Son œil qui comprend tout — le gris — prend ses marques dans la pièce, repère les angles susceptibles d'abriter des trous de musaraignes, les éventuelles cachettes pour les guetter et tout ce qu'un chat roux des villes, habitué à vivre en HLM, trouve d'incongru dans cette piaule.
L'autre, le vert, baguenaude sur le plafond, musarde sur les carreaux des fenêtres et, finalement, s'embrouille dans la fuite éperdue d'une abeille au corsage doré.
Quand le gris se pose sur la tasse, mon rouquin en renifle le contenu, puis un bout de langue carmin sort alors de sa bouche et, petite cuillère de chair, recueille une lampée d'eau dont il semble apprécier la fraîcheur, et qu'il avale d'un élan.
Papy Guy n'a rien perdu de notre entrée en matière et, quittant ses godillots cirés de frais avec un soupir d'aise, enfile une paire de tongs comme en ont les Allemands en vacances.
- Je te montre ta chambre, petit ? Tu veux boire d'abord ?
- Oui papy, je veux bien.
- T'aimes le sirop de menthe ?
- Oui, j'adore ça !
En se frottant les mains de contentement, il ouvre de nouveau une porte du bahut et voilà sa majesté *Teisseire* qui fait son arrivée sur la table.
Le pied quoi !
Il sort deux verres d'une autre niche du buffet et met de copieuses rasades de liqueur verte dans chacun. J'en déduis qu'il aime aussi ce sirop.
Nous buvons tous les deux la moitié du verre et poussons, en même

temps, le même haaaaa… de plaisir. Il me sourit, cligne d'un œil et nous vidons nos verres. Ensemble, nous nous torchons la bouche d'un revers de poignet. Papy et moi, ça y est, on est potes.
La chambre dans laquelle il me conduit est, elle aussi, crépie de blanc. Il y fait aussi frais que dans la cuisine et la pénombre y règne, presque.
Le lit est grand, bas. Une courtepointe avec un motif de *Lego* pirate est posée dessus.
Je vois que ma réputation m'a précédé.
Une armoire immense occupe un pan entier de mur. Papy l'ouvre et me montre deux étagères vides et quelques cintres pendouillant, squelettiques.
Sur les rayonnages supérieurs, des draps, des couvertures, des serviettes de toilette et de table. Des chemises alignées comme à la parade, des pantalons pendus par le bas de jambe, des tee-shirts, eux aussi mis en forme sur des porte-manteaux, emplissent un casier à côté des miens, vides.
Ça sent la lavande… comme dans la penderie de mamounette.
Mosquito arrive en catimini et bondit sur le lit dont il inspecte toute la surface de ses coussinets. Puis, satisfait sans doute, il passe, d'un bond à la penderie dont il commence l'inspection.
Papy s'apprête à dire quelque chose mais, finalement, reste muet, tout en guignant d'un air irrité mon poilu qui patoune sur ses piles de serviettes.
Pendant que je m'approche de la fenêtre, pour l'instant aveuglée par des volets coffrés, papy louvoie vers l'armoire où Mosquito a entrepris, installé sur une pile de vêtements pliés, de faire mollement sa toilette. Je guette, du coin de l'œil, son approche.
Je suis sûr qu'il va lui fiche une pichenette pour le faire dégager de son perchoir. L'homme et le chat sont face à face. Les yeux de l'un à hauteur des yeux de l'autre.
J'ouvre en grand les volets et le soleil afflue, inondant la pièce de son or immobile. J'entends comme un hoquet. Me retourne.
Pépé est accroché à la poignée de l'armoire, blême. Il regarde fixement Mosquito qui, le guignant d'un œil, passe mollement sa patte derrière son oreille.
- Pépé ? Ça va ?
Je m'approche en vitesse, le secoue un peu, tout pétrifié qu'il est.
Il passe sa main tremblante dans ses cheveux puis colle ses paumes sur ses yeux, comme pour les faire rentrer dans sa tête. Je vois ses épaules trembler.
- Pépé ? Pépé ?
Sans rien dire, il me prend le poignet et me tire jusqu'à la pièce voisine.
Une chambre, sa chambre.

Un lit, un chevet, une armoire et une cheminée. Sur son manteau des cadres d'argent qui luisent comme des phares. Et sur ces photos, un visage.
- C'est ta grand-mère, dit-il en s'asseyant lourdement sur le dessus de lit au crochet. C'était ta grand-mère.

Je m'approche.

Papy Guy au bras de mamy Jeanne.
Papy Guy assis à côté de mamy Jeanne.
Mamy Jeanne…
Un portrait m'attire comme une étoile.
Le lourd cadre abrite ma grand-mère. Visage ovale encadré de cheveux frisottés. La bouche est rouge, qui sourit.
Elle me regarde avec amusement de son œil gris qui me voit, tandis que son œil vert suit le vol affolé d'une abeille dorée prise dans un carré de ciel.

Clotilde HÉRAULT
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine
2e Prix

Dossier feu

Alors que j'essaie d'attraper du bout des doigts un vieux dossier d'archives, en carton jauni et plein de poussière, perché au plus haut de ma bibliothèque, celui-ci m'échappe, passe à deux doigts de ma tête et fini par s'écraser en contrebas, au pied de mon escabeau. Dans une tentative maladroite pour le rattraper je vacille un moment, prêt à le suivre dans sa chute. Ce n'est qu'au prix de quelques mouvements désespérés, que je réussis à me rétablir et enfin à me stabiliser. Mon cœur bat la chamade et l'adrénaline a soudain électrisé ma moelle épinière.

Après avoir rejoint le plancher, et m'être accordé quelques minutes de calme pour reprendre mes esprits, je ramasse le vieux dossier et le dépose sur mon bureau. Celui-ci semble avoir été oublié depuis des mois, voire des années, coincé entre d'autres classeurs dans un secteur inusité de la bibliothèque. Sur la tranche de celui-ci je lis *Dossier feu* rédigé au gros feutre bleu, et tout à coup ma mémoire s'éveille et mon cœur se remet à battre très fort.

- *Dossier feu* ? Oh là là ! Mais que de souvenirs !

En ce début d'été 1979, on entendait déjà partout sur les ondes les paroles d'une chanson populaire d'Éric Charden qui prédisait que l'été serait chaud. Quiconque fredonnait cet air, à ce moment-là, était loin de penser oh combien l'été allait devenir chaud. Les méridionaux commençaient leurs préparatifs de vacances et déjà des touristes arrivaient par petites vagues, reconnaissables à leurs chargements démesurés trônant sur leurs voitures.

—

Je me souviens, oui, je me souviens comment tout cela a commencé. Je suis dans ma voiture et j'écoute en roulant, d'une oreille distraite, les dernières informations à la radio. Le speaker annonce les premiers feux de forêt qui ont eu lieu cette nuit dans les banlieues nord de Marseille. Je réalise que je ne suis pas loin du lieu du sinistre et décide d'y faire un crochet. Lorsque j'arrive sur place, quelques filets de fumée montent encore par ci, par là. Au détour d'un virage, apparaît une maison, sauvée par miracle, seule tache de couleur dans un paysage gris et noir entièrement dévasté, à l'aspect lunaire. Un vieux monsieur est assis sur quelque chose d'informe, apparemment épuisé, les mains et le visage noircis. Sur ses joues coule, au milieu de la suie,

de la sueur, ou peut-être des larmes. Sur ce visage, je lis tout le drame de cette nuit. Le vieil homme, comme s'il avait deviné les questions qui se pressaient en moi, m'interpelle :

- Je suis tout de même content, vous savez, d'avoir pu sauver la maison. Vous comprenez monsieur, cela fait quarante ans que je la monte, pierre par pierre, cela aurait été terrible si elle avait brûlé. Les arbres eux, les pôvres, il faudra les remplacer, mais avec l'âge que j'ai, je serai mort bien avant de les avoir vu pousser.

Je reverrai toujours cette scène. Jeune journaliste reporter d'images indépendant (J.R.I.) depuis quelques mois seulement, je n'avais encore jamais été confronté à telle situation, et la violence des images de cet homme assis devant sa maison, au milieu de nulle part, car le décor avait tout à coup disparu comme un décor de théâtre qu'on escamote, m'avait soudain « pété » au visage. À ce moment-là s'est déclenchée en moi cette espèce de révolte qui m'a fait, durant des jours, couvrir les feux, mon appareil photographique à la main, afin d'immortaliser tous ces événements.

Lundi 9 juillet.

Plusieurs foyers se sont déclarés simultanément autour de Marseille : Éguilles, Gémenos, Gardanne, Gréasque. Évaluant la situation de loin avec des jumelles, j'opte pour le foyer qui me semble alors le plus important au vu du panache de fumée qui s'élève dans le ciel.

Vers 14 heures**,** je prends le parti de me diriger dans la région de Gardanne et de Gréasque. Sur place, un cordon policier important empêche tout accès aux foyers et, malgré ma connaissance des moindres pistes, j'en suis réduit à faire le badaud de loin, comme des centaines d'autres personnes d'ailleurs. Il va sans dire que le coin est très fréquenté car l'incendie traverse la N7 en cet endroit et que la circulation est interrompue par mesure de sécurité. J'observe à la jumelle la rotation des canadairs et surveille l'évolution de la situation. Une importante colonne de fumée, tourbillonnante par endroits, poussée par un vent violent, monte de la pinède en feu. Grâce au vent, qui, par moments, transporte jusqu'à nos oreilles des cris, des éclats de voix, des crépitements et des explosions, je devine, malgré mon éloignement, le drame qui se joue tout là-bas. Je peste de ne pas avoir pensé à demander les accréditations nécessaires afin de passer les cordons de police et me rapprocher de l'action.

18 heures**.** Je me dirige vers Gémenos où là aussi la situation n'est pas florissante. Le massif de la Sainte-Baume est en feu et les pompiers sur place doivent faire face à de nombreuses difficultés. Entre autres, l'éloignement des foyers par rapport aux bornes d'eau les oblige à faire des rotations permanentes pour pouvoir s'alimenter. Ici, la population s'est organisée et prête main-forte à la petite brigade de gendarmerie afin d'interdire l'accès à tout véhicule pouvant entraver la bonne marche des secours.

21 heures. La nuit est tombée, seule demeure par-delà les collines une importante lueur rouge qui embrase le ciel. Le feu, toujours poussé par un violent mistral, s'est maintenant scindé en plusieurs fronts, dont le principal se dirige vers la commune de Cuges-les-Pins.

22 heures**.** Cuges-les-Pins. Lorsque j'arrive sur les lieux, ma première réaction est de repartir aussitôt tant le spectacle qui s'offre à mes yeux est surréaliste et effrayant. Un front de flammes rougeoyantes, d'environ trois kilomètres, avance vers la ville dans un sens Nord-Ouest, Sud-Est. Dehors, les habitants paniqués essayent de s'organiser pour évacuer la ville. Partout une vision d'Apocalypse. Des enfants pleurent, terrorisés, dans les bras de leurs parents, d'ailleurs ceux-ci visiblement affolés courent dans tous les sens, de manière désordonnée et inefficace, ajoutant encore ainsi plus de confusion au désordre général. Des vieillards, qui ne peuvent marcher, sont littéralement portés jusqu'aux voitures. Ici, une femme a pris tous ses documents administratifs, qu'elle porte sous le bras protégés par un classeur, et attend avec angoisse le dernier moment pour quitter les lieux, espérant secrètement sans doute que le feu qu'elle scrute avec angoisse change de direction avant d'atteindre la ville. Là, c'est une vieille dame qui est prise de malaise et qui n'arrive plus à reprendre son souffle. Il est vrai qu'une importante fumée mêlée de cendres plane sur la ville et que l'air est devenu irrespirable.

Je suis tellement bouleversé par le spectacle qui s'offre à mes yeux que je n'ose photographier. J'ai peur de paraître indécent au milieu de tous ces gens sur qui le malheur s'abat. Gêné, j'en cache mon boîtier sous le bras, et me dirige vers une fontaine toute proche, de laquelle jaillit sans discontinuer une eau fraîche et rassurante. Je refais le plein de ma gourde et en profite pour m'asperger le visage, afin de rincer et soulager mes yeux agressés depuis de longues minutes par des tourbillons de cendres qui virevoltent sans cesse alentour. Dubitatif, je me dis que, pourtant, c'est cela qu'il faudrait

montrer.

Mardi 10 juillet. Massif de la Sainte-Baume. 15 heures.

La route qui part de Gémenos et qui monte au col de l'Espigoulier a été libérée par les forces de l'ordre. Au fur et à mesure que je roule, je regarde alentour. Quelques pompiers s'activent à noyer ce qu'il reste de braises. Je suis au niveau de la vallée de Saint-Pons et je constate que le feu ici n'a pas tellement dévasté le secteur, car le décor ne semble pas, a priori, avoir souffert du sinistre. Mais soudain, au détour d'un virage, comme si je venais de tourner la page d'un livre, surgit une image hallucinante. À cet endroit de la route, où j'ai une vision largement panoramique de la montagne, un décor fantasmagorique s'élève maintenant devant moi. Un décor fait de squelettes d'arbres noircis qui fument encore, plantés au milieu d'un paysage fait de mille nuances de gris où la couleur a entièrement disparu. Connaissant ces collines depuis de longues années pour y avoir fait, en famille, de nombreuses sorties dominicales, je ressens tout à coup comme une plaie béante qui s'ouvre en moi. Car tout a disparu, il n'y a plus de repères, rien que des souvenirs qui reviennent en foule d'un coin de pinède envolé où j'aimais pique-niquer, d'une jolie clairière où des enfants jouaient, d'un sentier disparu entouré de genêts odorants, thym, romarin, aneth, origan, immortelles, tous partis en fumée.

Après toutes ces années, mon cœur, à ce souvenir, s'est encore resserré. Presque quarante ans déjà que cela s'est passé, mais ma mémoire est intacte et même sublimée par ces quelques notes griffonnées et ces photos vieillies.

Mercredi 11 juillet. Peynier. 14h30

La forêt ici brûle toujours. Un foyer important avance lentement au milieu d'un paysage difficile d'accès. De nombreux pompiers, marins et sapeurs, sont couchés à même le sol, appuyés contre une butte de terre ou allongés dans un quelconque trou, littéralement épuisés. Pour certains, la lutte dure depuis près de trois jours, sans aucune relève, mangeant et dormant à même le terrain. Au bout d'un chemin vicinal je suis arrivé près d'un petit ranch, qui propose d'habitude des balades à cheval. Le propriétaire, aidé de quelques autres personnes, est en train d'en évacuer les chevaux, affolés par l'incendie tout proche. Sur le toit de la maison, un homme observe l'horizon avec des jumelles et annonce, en direct, l'évolution du feu. Aucun camion de pompier ne se trouve encore là malgré la proximité imminente du danger. Les habitants du ranch ont branché des tuyaux dérisoires, que le manque

de pression rend pratiquement inutiles. Un camion lourd suivi par un léger, arrivent enfin et prennent position. Dans tout ce branle-bas, je remarque un jeune en tenue de pompier. Après l'avoir interrogé j'apprends qu'il est seulement âgé de quinze ans et qu'il est pompier volontaire à la brigade de Marignane.

15h30. Le feu est arrivé au pied du ranch, des civils venus en renfort luttent avec les deux camions. Je participe moi-même à l'action générale car ma raison tout à coup m'a commandé d'agir avec tous ces gens. J'aide les pompiers à tirer des tuyaux pour qu'ils puissent s'avancer dans les broussailles à la rencontre du feu, afin de l'enrayer avant qu'il n'atteigne les habitations. La lutte est dure. Empêtré moi-même avec mes sacs de matériel photographique, mon action est quelque peu limitée, mais j'ai le sentiment et la satisfaction de me sentir utile.

17 heures**.** Grâce à la volonté de tous, le feu a été dévié. Il se dirige maintenant vers un vallon encaissé proche du ranch. Un hélicoptère de la Sécurité civile se rapproche lentement dans les airs et vient finalement se poser à proximité. Un officier en descend, c'est un commandant, certainement le directeur des secours. Après avoir jeté un regard circulaire il nous déclare:

- Je ne pensais pas que le feu viendrait si près des habitations....

…Puis il remarque que le feu, qui s'est réfugié dans le petit vallon, tente au gré de rafales de vent spasmodiques, de se développer et d'embraser la végétation alentour. Il saisit sa radio et je devine qu'il demande alors l'intervention des canadairs sur ce secteur. Quelques minutes plus tard c'est le DC 10 qui se présente et vient déverser ses dix tonnes de liquide retardant sur le site.

Jeudi 12 juillet : La Bouilladisse. 16h45

Un important foyer persiste au milieu d'une forêt centenaire. Ce secteur est durement éprouvé. Les camions roulent à travers champs pour pouvoir s'approcher du feu. D'importants moyens au sol, fortement appuyés par d'incessantes rotations de canadairs, s'activent à enrayer le sinistre qui, aidé par un mistral déchaîné, ne faiblit pas. Pendant un certains temps j'observe et photographie l'action des avions qui passent au-dessus de nos têtes. Ceux-ci, au nombre de sept, effectuent des largages réguliers et bien alignés sur le front de flammes. Après leur passage, le feu a considérablement faibli, laissant aux pompiers quelques minutes de répit. Les avions sont partis pour quelque temps

refaire le plein sur un quelconque point d'eau qui doit se trouver à proximité car, quelques minutes plus tard, ils se représentent pour un nouveau largage. Entre-temps, le feu qui s'est rallumé, relancé par le mistral qui souffle sans discontinuer et attise les braises rougies à blanc, fait le désespoir des hommes au sol qui luttent sans relâche.

20 heures**.** À la nuit tombée, tout le monde peut constater la soudaine chute du vent. Les pompiers, un instant découragés par une lutte vaine et épuisante, ont repris le dessus, encouragés de plus par l'arrivée d'équipes fraîches venant d'autres départements. Au petit matin, il ne reste plus que quelques braseros que chacun s'ingénie à noyer.

Samedi 28 juillet. Commune d'Allauch. 16 heures.

Le feu se déclare dans la commune d'Allauch. Le maire demande l'intervention des canadairs. Ses appels se renouvelleront jusqu'à 20h20, heure à laquelle le premier bombardier fait son apparition. Trois avions effectuent quelques rotations jusqu'à la tombée de la nuit. Ce jour-là, une catastrophe est évitée de justesse. Alors que nous nous trouvons à proximité d'une ligne à haute tension, qui aurait dû être débranchée, un canadair vient vider ses cuves juste au-dessus de celle-ci provoquant une énorme déflagration. L'avion, qui se dirige alors vers nous, tangue pendant de longues secondes suite à l'onde de choc qu'il vient de subir, à la limite du crash. Il passe à moins de dix mètres de nos têtes, nous obligeant par réflexe à nous recroqueviller. J'entends le moteur qui s'emballe tout à coup, le pilote vient certainement de remettre les gaz, mais cela n'empêche pas l'appareil de plonger derrière la colline, juste derrière nous, et de disparaître de notre vue. Pendant de longues secondes, qui paraissent interminables, je m'attends à ce qu'une puissante déflagration parvienne à nos oreilles. Je suis persuadé que l'avion en perdition va s'écraser. J'ai le cœur qui bat la chamade. Ma curiosité de reporter l'emportant sur toute précaution légitime, je suis le premier à courir vers le faîte de la colline pour voir ce qu'il s'est passé derrière celle-ci. Alors que je cours encore, l'avion réapparaît en se cabrant vers le ciel, et disparaît à l'horizon. Quelques pompiers m'ont rejoint. À travers leurs regards croisés, j'entrevois toute la gravité du moment que nous venons de vivre.

21 heures**.** Le maire voit, à son grand désespoir, le feu parcourir les collines en direction du Garlaban, la « montagnette » si chère à Marcel Pagnol. Malgré les efforts de centaines d'hommes qui combattent sur ce massif, le feu continue inexorablement sa course

vers les communes de Lascours et d'Aubagne. Au petit matin, le jeune provençal que je suis constate avec déchirement que le Garlaban a été dévasté, ainsi que les collines où le petit Marcel gambadait pendant ses vacances bucoliques. Aujourd'hui il dirait, désespéré :

- Ce n'est plus une colline, ce n'est plus une montagne, ce n'est plus Garlaban !

À Aubagne, on dénombre ce jour-là, plus d'une dizaine de maisons dévastées par les flammes.

Depuis quelque temps déjà je possède toutes les accréditations de la Préfecture des Bouches-du-Rhône pour évoluer dans les zones d'intervention interdites au public, et même souvent à la presse. Toutefois, avant de les obtenir j'ai dû passer par la rencontre avec certaines instances dirigeantes et plusieurs rendez-vous avec le sous-préfet, le directeur de la Sécurité civile et ses divers assistants. Au fil de ces rendez-vous, ils ont effectué mon évaluation.
Rassurés, je pense, sur ma motivation et persuadés du bien-fondé de ma démarche, ils m'ont rapidement ouvert les portes des différents services pouvant m'aider, et délivré les autorisations nécessaires. De plus, et ça je l'ai appris bien plus tard, une note interne a été éditée et diffusée dans tous les services d'incendie et de secours afin d'annoncer ma présence sur le terrain. C'est ainsi que les jours suivants je ressentis sur place, progressivement, la reconnaissance de certains pompiers qui n'hésitaient pas à venir me serrer la main ou me saluer de loin. Cette reconnaissance augmenta en moi, au fil des jours, la foi en la mission dont j'étais investi.

Vendredi 10 août. Ginasservis (Var). **14 heures.**

À plus de trente kilomètres à la ronde, chaque automobiliste peut voir la colonne de fumée qui s'élève de la région de Ginasservis. Sur place, le spectacle, une fois de plus, est terrifiant. Le service d'ordre a entièrement bouclé le secteur. Seuls circulent, toutes sirènes hurlantes, les véhicules prioritaires. Le mistral souffle sans discontinuer par rafales violentes et n'arrange pas les choses. Le feu ici atteint des proportions considérables, attisé par la sécheresse extrême de la végétation et des sites très broussailleux. Partout autour de moi ce ne sont que tourbillons de fumée, de braises rougeoyantes et de flammes qui s'élèvent telles des tornades vers le ciel qui les avale.

15 heures**.** À la sortie de la ville, un lotissement de villas est menacé par les flammes. Des véhicules moyens arrivent pour prendre

place. Le feu, alors à cinq cents mètres environ, n'a pas laissé le temps aux pompiers de prendre position. Du petit promontoire où je me trouve, sur le flanc droit du foyer, je vois les flammes avancer à grande vitesse, comme celle d'un cheval au petit trot, et surprendre les pompiers. Déconcertés par une telle violence, ils n'ont que la ressource d'évacuer d'urgence.

16 heures**.** Auberge du Bastier. Les occupants de l'auberge, entièrement entourée par les flammes, n'ont que la solution de fuir. Pendant que moi-même je me replie avec mon véhicule pour me mettre en sécurité, je rencontre deux employés de l'auberge chargés de sacs dans lesquels ils ont enfourné pêle-mêle leurs effets personnels avant de prendre la fuite. Je les prends en charge. Nous nous dirigeons maintenant, contraints et forcés, vers Cadarache. Impossible en effet de revenir vers Ginasservis, car le feu maintenant coupe la route derrière nous. Un peu plus loin, nous constatons que la route, devant, est également coupée. Des pompiers et des civils qui reviennent de là nous signalent le fait. Nous nous trouvons donc coincés dans une boucle de la route et il nous est impossible de fuir. Nous sommes environ une quinzaine de personnes, civiles ou militaires, réparties sur plusieurs véhicules. Dans un des camions, un officier étudie une carte d'état-major et dialogue avec ses hommes. La situation devenant de plus en plus dangereuse, il nous propose de le suivre à travers des pistes de terre sur un itinéraire qu'il vient de tracer. Après avoir roulé quelques centaines de mètres à même la garrigue, nous trouvons enfin les pistes repérées sur la carte. Nous roulons presque une heure sur cet axe chaotique avant de retrouver une route goudronnée.

18 heures**.** De nombreux hectares ont déjà été parcourus par les flammes. À Cadarache, à l'entrée même de la Centrale atomique, une impressionnante concentration de secours attend, prêts à intervenir. Des gendarmes ont intercepté une personne et dialoguent avec elle. Je me rapproche du petit groupe et saisis au vol quelques paroles de l'individu avant qu'il ne soit emmené dans un véhicule de gendarmerie.

- …Je suis sûr que c'est lui, il l'a fait pour se venger !…

Samedi 11 août. Plan de Meyreuil. 13 heures.

Lorsque j'arrive sur les lieux, de nombreux champs sont en flammes. Les premiers secours affluent de toutes parts. À ce moment-là, le feu est déjà scindé en plusieurs fronts qui se dirigent dans

plusieurs directions, compliquant grandement la tâche des secours. Le plus important de ces foyers se dirige vers la commune de Plan de Meyreuil. J'ai quitté mon véhicule à une très grande distance par sécurité, et j'ai continué à pied. Bardé de mes deux appareils photo, les poches de ma veste reporter bourrées de film vierges, piles et autres accessoires, je suis en courant les équipes de première ligne qui accèdent aux points chauds. De nombreux civils, certainement des habitants du coin, nous ont rejoint maintenant et aident les pompiers à tirer les tuyaux. Je suis devant une villa en bordure de forêt. Le foyer se rapproche rapidement avec un bruit de crépitement effrayant. Les flammes devant nous atteignent au moins trois fois la hauteur de la maison. Le propriétaire de celle-ci a branché deux petits tuyaux dérisoires et lutte de concert avec sa femme en arrosant les arbres alentours. De nombreuses personnes nous ont rejoint car le centre d'intérêt s'est porté par ici. Des camions ont également pris position et trois lances sont arrivées en renfort. Elles contiennent tant bien que mal les flammes gigantesques qui semblent s'être arrêtées enfin, dans leur progression, mais continuent à se consumer devant nous. Soudain un DC 6 surgit dans notre dos, passe au-dessus de nos têtes à moins de dix mètres de hauteur, et largue sa cargaison de liquide retardant, reconnaissable à sa couleur rouge, à un mètre du foyer, soufflant celui-ci d'un seul coup d'un seul.
J'ai tout juste eu le temps, par réflexe, de m'accroupir en faisant le dos rond pour protéger mes appareils de la gélatine qui a été pulvérisée et qui colle partout. Un pompier à côté de moi prend carrément une douche sous le jet de sa lance et rince ses habits. Il me conseille d'en faire autant, en souriant :

- Si vous laissez ce liquide sécher sur vous, dans quelque temps vous n'allez plus pouvoir bouger !

Après avoir mis mes appareils à l'abri dans la cabine de son camion, je m'exécute. Un de ses collègues d'ailleurs nous a rejoint et s'affaire à nettoyer son casque et sa veste de cuir complètement maculés.

18 heures**.** La maison a été sauvée grâce au largage précis de l'avion, qui a permis d'enrayer rapidement la progression des flammes. Le feu s'est arrêté à la lisière de la pinède. Les hommes au sol en profitent pour reprendre le dessus. L'armée est arrivée en renfort. Tout autour de nous, au fur et à mesure que les fumées s'estompent, ce ne sont que champs dévastés, poteaux électriques brûlés, lignes de téléphone au sol, villas endommagées…

Lundi 13 août. Le Luc en Provence. 18 heures.

Malgré mes autorisations j'ai toutes les peines du monde à convaincre les autorités locales de me laisser passer, pour pénétrer à l'intérieur de la zone sinistrée. Celle-ci est immense et couvre plusieurs communes, de ce fait un important système de protection a été mis en place et de nombreuses routes de la région sont interdites à la circulation. Au vu de mon insistance et de mes documents, un officier de gendarmerie se renseigne par radio auprès de je ne sais quelle autorité sur le bien-fondé de ma présence sur les lieux. Tout à coup il se retourne vers moi et me tend son micro.

- J'ai le commandant G.... du P.C. de Valabres, au bout du fil, qui veut vous parler.
- Heu ! À moi ?
- Oui… Oui !

Je saisis le micro.

- Allô !
- Oui, bonjour, commandant G.... du P.C. de Valabres, vous ne me connaissez pas, mais je suis au courant de vos accréditations, car nous avons reçu une note interne de la Direction de la Sécurité civile vous concernant. De ce fait, je me suis porté garant pour vous et demandé qu'on vous facilite la tâche. Cependant faites très attention car la situation sur place est très dangereuse, ne prenez pas de risques inutiles.
- Heu ! Oui, merci commandant, ne vous inquiétez pas je ferai très attention.
- Quand vous le pourrez, venez nous rendre visite à Valabres, cela me fera plaisir de vous rencontrer et de faire votre connaissance. Téléphonez-nous avant pour qu'on organise votre visite.
- D'accord ! Merci pour tout. À bientôt !
- Repassez-moi le brigadier s'il vous plaît.

Je tends le micro au gendarme. Ce dernier rentre en grande conversation avec le commandant et acquiesce régulièrement de la tête. Je comprends qu'il est en train de recevoir des instructions à mon sujet. Lorsqu'il a terminé sa conversation, il contacte son P.C. pour rendre compte des instructions qu'il vient de recevoir. Ensuite il fait un appel général sur les ondes pour signaler ma présence « autorisée » à qui peut l'entendre car, dans ce chaos dantesque, cette information me semble indicible. Puis, se retournant vers moi, il m'abreuve à son tour

de quelques conseils supplémentaires, et enfin donne des instructions à ses collègues en faction pour me laisser le passage.

Je m'engage lentement sur la route, au milieu du ballet incessant des véhicules de secours qui circulent en tous sens. Tout autour de moi ce n'est qu'un immense brasier dont on a peine à définir les limites. Quelquefois je m'arrête et sors du véhicule pour immortaliser quelques scènes, mais très vite je réintègre celui-ci pour me mettre à l'abri de la fumée âcre, qui m'empêche de respirer malgré mes protections, mais surtout pour me protéger des nuées de cendres infernales qui rentrent sans arrêt dans mes yeux. Je ne porte pas de lunettes de protection car celles-ci me gênent pour mes prises de vue, aussi je paye cash ce manque de protection. Une chaleur torride s'abat sur tout le monde, nous obligeant à nous réhydrater très souvent. Régulièrement même je rince mes yeux à grande eau, profitant pour cela de l'eau des tuyaux de quelque camion mis à ma disposition avec bienveillance, j'en profite alors pour refaire le plein de mes gourdes qui se vident trop vite. À la nuit tombée, le gros de la bataille est passé. Des hommes exténués essayent de récupérer quelques forces. Certains dorment tant bien que mal, installés comme ils peuvent dans des camions, contre un talus, dans une ornière et même assis. D'autres, pendant ce temps-là, continuent à monter la garde et s'évertuent à noyer les derniers braseros pour éviter toute reprise.

Samedi 18 août. Le Luc en Provence. 15 heures.

Un foyer vient de se déclarer dans le quartier de La Valbarelle (Marseille 11e). En cet emplacement, les marins-pompiers ont toutes les peines à accéder avec leur matériel auprès des flammes. En effet, dans ce secteur les pistes praticables n'existent pas, en raison d'une importante dénivellation du terrain rendant impossible toute évolution de véhicule, même tout terrain. Cela oblige donc les pompiers à tirer des centaines de mètres de tuyaux à partir de l'ultime point d'eau. Le feu, attisé par un vent violent, remonte rapidement la pente des collines et va se perdre dans des endroits inaccessibles. Seuls les avions, déjà au préalable fort occupés sur d'autres interventions, viennent de manière irrégulière arroser quelquefois.

16 heures**.** Les flammes n'ayant pas pu être arrêtées sur le massif de la Valbarelle ont allègrement franchi les collines et se dirigent maintenant vers Roquefort-la-Bédoule et Cassis.

18 heures**.** J'apprends par la radio qu'un second front parti du quartier des Baumettes se dirige aussi vers la ville de Cassis. Ce n'est

que le lendemain que je connaîtrai, comme la plupart des Marseillais, le drame et la véritable épopée des Calanques où deux jeunes marins-pompiers trouveront la mort et où les civils ne devront leur salut qu'à un important pont de bateaux qui les évacueront par la mer.

19 heures**.** Je suis maintenant quelques camions qui viennent par radio d'être redéployés vers la commune de Cassis. Alors qu'on se dirige vers Cassis on passe à proximité de Roquefort-la-Bédoule. Déjà apparaissent à l'horizon les premières langues de feu qui avancent vers la commune. Là aussi la lutte va être dure.

Les flammes n'ayant pas pu être arrêtées sur le massif de la Valbarelle ont allègrement franchi les collines et se dirigent maintenant vers Cassis.

20 heures**.** Je me retrouve dans une salle de la mairie où a été installé le P.C. opérationnel. Je me renseigne sur le déroulement des événements afin d'établir mon plan d'action. J'apprends que les pouvoirs publics ont déjà évacué la moitié de la ville, hôtels, campings et maisons individuelles et se tiennent prêts à évacuer le reste dans les meilleurs délais. Le front des calanques ainsi que celui parti du quartier de la Valbarelle sont en train de converger vers la route de la Gineste, l'axe routier important qui rejoint Marseille sud. Le front de flammes est évalué d'après la carte à sept kilomètres. C'est là que je décide de me rendre. Je récupère mon véhicule et essaye de me frayer un chemin dans tout ce brouhaha… Au passage, lorsque la situation me permet de m'arrêter sans gène, j'en profite pour shooter quelques clichés.

22 heures**.** Après avoir grimpé quelques kilomètres, je me retrouve enfin sur le plateau de la Gineste où je rejoins les équipes du premier rang. Je gare mon véhicule sur un parking en terre battue, hors de la route, prêt à dégager éventuellement en cas d'urgence, s'il le faut. Je rejoins à pied l'équipage d'un fourgon-pompe qui est en train d'essayer d'éradiquer, au coup par coup, tout départ de feu à proximité de la route. La topographie des lieux ne leur permet pas en effet de rouler en tout terrain au milieu des dizaines de petits brasiers qui démarrent, par ci par là. Nous sommes sous le vent, et à chaque rafale un peu trop puissante je me fais bombarder par des centaines de braises. Elles volent dans les airs et viennent mitrailler les parties de mon corps qui ne sont pas protégées, provoquant de douloureuses brûlures. Certaines fois, le bombardement est si intense que je suis obligé de me réfugier derrière le camion. Deux motards de la gendarmerie viennent d'arriver et se dirigent vers moi. L'un d'entre eux m'interpelle:

- Cette zone est réservée aux secours, qu'est-ce que vous faites là monsieur ?
- Eh bien, j'effectue un reportage !
- La presse aussi est interdite, il ne faut pas rester ici.

Je lui fais un signe de la main.

- Attendez, ne bougez pas.

Je sors mon accréditation d'une poche de mon blouson et la lui présente. Il lit attentivement le document puis me le rend. Il essaye de justifier son intervention.

- ...C'est parce qu'on nous a signalé un véhicule civil, sur zone, non identifié.

Il me fait un salut militaire et invite son collègue à quitter les lieux. Je reprends le cours de mes prises de vue. Quelques minutes plus tard un véhicule civil arrive et se gare sur le terre-plein, juste à côté du mien. Une femme en sort. Je me dis que cela doit être une VIP du genre adjointe au maire ou autre. Elle passe devant moi, sans me voir, et regarde fascinée le mur de flammes qui embrase l'horizon. Je l'observe avec curiosité trouvant son comportement bizarre. Elle a les yeux grands ouverts et regarde fixement droit devant elle, comme hypnotisée.

- Oh là là ! Comme c'est beau, comme c'est beau…! Pensant quelle s'adresse à moi, je lui réponds.

- Heu, si l'on veut, mais, c'est surtout dramatique, une saleté de drame, oui !
- Non c'est beau, c'est vraiment beau !

Me rappelant les propos du gendarme je la questionne.

- Qu'est-ce que vous faites là ?
- Je ne sais pas.

Elle regarde autour d'elle.

- Où est-ce qu'on est ?
- Eh bien, sur la route de la Gineste !

Elle a l'air ahuri.

- ???

- Vous connaissez au moins ? Vous habitez où ?
- À Cassis.
- Alors vous connaissez la Gineste ?
- Non.

Je m'approche d'elle pour humer discrètement son haleine. Je veux savoir si elle est alcoolisée ou sous l'emprise d'une quelconque drogue. Voyant que je m'approche trop, elle me saisit par le cou et m'attire vers elle.

- Embrasse-moi, j'ai envie que tu m'embrasses.

Surpris par ce comportement je recule précipitamment. Elle n'est pas normale, elle n'est vraiment pas normale… me dis-je.

- Bon, écoutez-moi. Il ne faut pas rester ici, c'est très dangereux. Vous allez remonter dans votre voiture et vous aller me suivre, OK ? On va descendre vers Cassis et là on sera en sécurité. Vous êtes d'accord pour me suivre ?
- D'accord.

Nous récupérons nos véhicules respectifs puis nous nous dirigeons vers le centre-ville à quelques kilomètres de là. Arrivés au P.C. elle me suit docilement à l'intérieur de la mairie. Je l'invite à s'asseoir et à m'attendre. Je demande la présence d'un médecin à un sous-officier en lui expliquant sommairement la situation. Quelques minutes plus tard il revient avec le praticien qu'il a déjà mis au courant. Je lui présente la femme qu'il doit examiner. Le docteur écarquille les yeux et s'écrie :

- Mais je la connais, c'est une infirmière qui travaille dans mon service à l'hôpital. Ça alors ! OK je m'en occupe... Ça alors !… Ça alors !

- Eh bien, apparemment, elle a bien disjoncté votre infirmière. Je ne sais pas à quoi elle carbure mais c'est du lourd !

Le médecin est visiblement gêné, je me dis qu'il doit connaître quelques secrets à son sujet, que son serment lui interdit de divulguer :

- Écoutez, je vais la faire prendre en charge par une ambulance et je m'en occupe.

- Oh ! Vous savez, moi, ça ne me regarde pas, c'est vous le médecin,

c'est à vous de prendre le relais maintenant.

Je lui serre la main et prends congé.

Je ne saurai jamais si cette femme était finalement la personne recherchée par les gendarmes. Quoi qu'il en soit, je me suis toujours demandé comment elle avait pu conduire dans cet état et franchir des cordons de sécurité si denses.

Le lendemain de ce jour, j'apprends dans le détail l'épopée des calanques où deux jeunes marins-pompiers ont trouvé la mort. Juste à quelques kilomètres de là. Il n'est pas d'équilibre entre la vie d'un homme et la bêtise humaine et pourtant c'est à cause de la bêtise de certains, que d'autres se sont trouvés immolés. Que ceux qui ont vécu ces heures pénibles se souviennent du cauchemar qu'ont dû endurer ces soldats entourés par les flammes et qu'un destin malheureux a frappé en pleine jeunesse. Un matin, ils ont quitté leur foyer pour ne plus y revenir. Et le soir, une femme a ouvert sa porte ou décroché son téléphone et a appris brusquement que son mari était rentré dans l'immortalité des héros. Pourtant, elle s'était un peu préparée à cette éventualité, sans trop y croire, en principe cela n'arrive qu'aux autres. Et pourtant, maintenant, elle devra dire aux gosses que leur père est monté au ciel, dans le Paradis, après être passé sur terre par l'Enfer.

Si dans quelques années, il vous arrive aussi de vous attarder, chemin faisant, pour admirer les couleurs d'un beau coucher de soleil au-dessus de quelques pins rescapés, vous penserez, peut-être, que leur sacrifice n'aura pas été vain.

Gérard ALEXANDRE
ASAL Lorient
Ligue Ouest
3e Prix

Un taxi pour Saint-Pétersbourg

Au début je ne savais pas les reconnaître, et puis j'ai appris. Ceux qui parlent vite et fort, ceux qui se taisent, celles qui m'ignorent, celles et ceux qui abandonnent dans mon taxi une partie de leur histoire, un moment de vie, un parfum, une écharpe. La trace de leur passage dans mon regard.

Je ne l'ai pas vue s'approcher mais le bruit de la poignée arrière m'a averti. Une femme, dont la voix tremblait, me demanda doucement de l'emporter loin d'elle-même.

Rien n'indiquait qu'elle était prête à s'offrir au monde après des années de cachot.

Me tournant légèrement vers la droite afin de bien comprendre l'adresse qu'elle me donnait, j'entrevis ses jambes. Longues et brunes. Sa jupe les couvrait à peine et j'aperçus une marbrure rougeâtre au-dessus du genou.

Ses mains tremblaient. Sa bouche, que je devinais belle, se tordit légèrement après avoir prononcé le nom de la banque où elle souhaitait se rendre.

Nous ne parlions pas. Je l'entendais respirer et ce souffle court me faisait souffrir. Je n'aurais pu dire pourquoi. Tout en elle me ramenait à l'enfance. La mienne.

Nos yeux se croisèrent et j'eus envie de lui dire, sans doute pour la faire sourire, qu'elle était belle. Grave, profonde et belle. C'est ce que ce visage donnait à voir lorsque dans mon rétroviseur je vérifiais le flux des autos.

Devant l'immeuble où je devais la déposer je cherchais à garer mon taxi.

J'hésitais encore lorsqu'elle me supplia presque de l'attendre. Nous n'avions pas échangé trois mots et je savais déjà que nos histoires se rencontraient.

J'ouvris ma porte, elle sortit la première et nos corps debout mesurèrent leurs différences.

D’abord elle se retint, puis lâchant prise elle glissa, comme on glisse lorsqu’une vague vous entraîne et que l’on veut mourir. Son bras s’accrocha au mien pour faire les quelques pas qui la séparaient d’un guichet central.

Je reculais, soucieux de ne pas entendre ce qu’elle murmurait au jeune homme gris qui se tenait trop droit derrière un bandeau de bois clair. Quelqu’un la précéda vers un escalier qui, à l’évidence, débouchait sur la salle des coffres.

J’étais inquiet, fébrile, n’ayant rien à faire en ce lieu. J’attendais une femme inconnue que déjà je possédais.

J’avais appris, depuis si longtemps, à taire mes désirs, à nier ces émotions violentes qui s’agrippaient à la toile de mon vêtement.

Prince déchu, même si je n’en portais pas le titre, mais prince en mon pays, la Russie.

Celle-ci avait repris ses droits dans notre appartement, celui que je partageais avec ma sœur et ses filles. La Russie, notre terre, qui de blanche était devenue rouge et avait fait de moi cette âme errante.

Elle me vit la première et marcha vers moi. « Emmenez-moi ! » dit-elle. « Roulez jusqu’à la nuit. »

Je percevais son extrême fragilité, son absolu désarroi. Doucement je fis taire mon cœur et décidai de lui obéir.

- Je m’appelle Piotr et vous ?
- Mathilde.

Je roulais lentement, immensément triste.

Les coups, ceux que je devinais, entraperçus sur sa peau mate, ceux que j’avais reçus, violents, haineux, me laissant agonisant, qui nous avaient tous deux brisés, nous rassemblaient aujourd’hui.

La nuit vînt. Nous passions d’une rive à l’autre, zigzagant, enjambant la Seine, nous engouffrant dans de petites rues sombres, qui débouchaient souvent sur des places éclairées. Mathilde avait fermé les yeux et je l’emportais vers ma vie.

Je garais ma Traction devant le numéro huit de ma rue et doucement me tournais vers elle.

- Nous sommes chez moi. Ma sœur m’attend pour dîner. Voulez-vous partager notre repas ?

Mathilde sembla surprise. Je m’apprêtais à reformuler ma demande, lorsqu’elle me demanda très doucement de lui trouver un hôtel.

Une douleur vive se ficha dans ma poitrine. Je m’apprêtais à repartir, ne sachant trop où aller. Vers quel genre d’hôtel devais-je la conduire ?

Fallait-il que je sois sot pour avoir cru un seul instant que cette femme avait deviné ma tendresse.

Une main légère se posa sur mon épaule. Son haleine réchauffa mon cou.

- J’ai si peur, Piotr, si peur…

J’ouvris ma porte et vins m’asseoir à côté d’elle. Je découvrais l’inconfort de la banquette arrière de mon taxi, le cuir abîmé, les traces de doigts sur les vitres.

Mes mots se posèrent naturellement dans l’espace, émettant un son rassurant, une douceur, un ronronnement.

Je racontais mon histoire, percevant intuitivement qu’elle faisait écho à la sienne.

Le massacre de mes parents, la confiscation de nos biens, l’humiliation quotidienne infligée par des soldats aveuglés de vengeance, la décision de rejoindre le pays dont nous parlions tous la langue, élevés par des précepteurs français.

Mathilde plongeait son regard dans mon passé. J’étais comme elle, vulnérable, tentant d’apaiser mes blessures encore ouvertes.

Elle dut avoir moins peur, car elle me demanda tout à coup comment s’appelait ma sœur.

Nous sortîmes de la voiture.

Poussant le battant droit de la porte cochère, je vis le rideau pâle de la loge se soulever.

La concierge aux aguets, lorgnait les invités du soir.

Je montais souvent à pied nos deux étages. Par égard pour sa fatigue j'appelais l'ascenseur. La cabine, étroite, m'obligeait à me tenir près d'elle. J'appuyais sur le bouton de porcelaine rond gravé d'un six noir, nous emportant vers les chambres de service.

La petite chambre du sixième plutôt qu'un hôtel, ce soir, si elle voulait… Elle me sourit.

Sur le palier, un robinet gouttait, un broc en zinc posé sur une grille indiquait à tous l'accès au lieu d'aisance.

La chambre de service, allouée à l'appartement du second, n'était plus habitée depuis que ma jeune nièce avait croisé un soir le regard fou du fils de la gardienne.

La clé, à peine poussée sous le paillasson, ouvrit une porte en bois plein, laissant deviner un espace ridiculement étroit.

J'eus honte.

Nous nous assîmes ensemble sur le rebord du lit. Mathilde prit ma main et doucement y posa ses lèvres.

Elle dégagea ses cheveux retenus par un peigne, posa sa tête sur le coussin que je lui tendais, et me demanda si je savais ce que contenait le sac en peau qu'elle désignait du regard.

Je n'osais lui répondre car j'avais deviné le sens de notre court passage à la banque d'Indochine.

- Des lingots, Piotr, ce sac ne contient que des lingots. Mais je n'ai volé personne, rajouta-t-elle en souriant.

Nous n'avions pas allumé l'ampoule, je devinais l'expression de son visage, qui soudain se détendait.

- J'ai un peu faim. Et vous ?

Son histoire m'appelait, m'interdisant de descendre par l'escalier de service dans notre cuisine afin de remonter les restes froids d'un dîner manqué.

- Racontez-moi, Mathilde, je vous en prie, maintenant.

- Mon mari n'a jamais rien su de cette histoire, car c'est une histoire honteuse. Ce qui m'attendait depuis si longtemps dans cette banque brûle les doigts et assombrit le cœur.

Mon père a collaboré pendant la guerre. Je ne pourrais dire ce qu'était la monnaie d'échange pour les nombreux services qu'il rendait aux Allemands.

Peu avant son arrestation il a ouvert un coffre, me demandant de l'accompagner afin de me nommer seule dépositaire.

Je ne savais rien de ses activités, j'étais encore très jeune, toutefois je percevais son inquiétude et son désir intense de me raconter ce qu'il faisait.

Le restaurant où nous déjeunâmes en sortant de cette banque n'existe plus aujourd'hui.

Pourtant rien de notre conversation ne s'est effacé.

- La chambre d'ambre, cela te dit quelque chose ? Questionna mon père
- Non, rien du tout.
- Tu as déjà lu l'histoire de la Russie et de ses tsars ?
- Bien sûr, mais juste comme ça.
- Tu sais, une tsarine, Élisabeth, impératrice de Russie, au XVIIIe siècle a eu envie d'avoir en son palais, à Saint-Pétersbourg, une chambre d'ambre.

L'ambre est précieux, très précieux. Les panneaux de cette chambre ont été fabriqués en Allemagne. Il était donc bien normal que l'armée allemande s'en saisisse, n'est-ce pas ?

À ce point du récit, je ne comprenais toujours pas ce que mon père avait à voir avec les panneaux d'ambre de la chambre d'une impératrice russe.

- Dans mon métier, on fait des affaires, et j'ai eu l'opportunité de travailler avec mes amis au palais Catherine. Tous ces trésors, nous les avons protégés des vandales et cachés en lieu sûr. Tu vois, j'ai participé à conserver ces pièces hors du commun.
On ne m'a pas payé, pour cela, à la guerre les choses se font autrement. J'ai vendu un panneau et c'est ici, dans cette banque, s'il m'arrive quelque chose, que tu trouveras ce que j'ai transformé en or.

Mathilde se tut, tout était dit. J'étais soufflé. Un des plus grands mystères des trésors disparus, ce conte merveilleux que nous nous racontions enfants dans notre datcha resurgissait ici, déposé comme une relique entre nous.

Retrouver une chambre d'ambre, étincelante, magnifiée, devenait le sens de nos vies. Seul l'amour en était capable.

Relevant les manches du corsage qu'elle portait, dégageant ses cuisses des plis de sa jupe, elle découvrit l'histoire d'un corps entaché de blessures, de plaies, de cicatrices bleuies, un corps de femme humiliée, frappée, asservie.

Le trésor n'était pas cet or, posé au pied du lit, mais cette absolue confiance qui nous liait l'un à l'autre. Nous nous prîmes presque ensemble par le cou, ses mains posées sur ma nuque m'obligeaient à baisser légèrement la tête. Les mots n'avaient plus de sens. Nous nous étions retrouvés.

Nous en étions certains, nous allions reconstruire un palais.

Patricia PINCÉ de SOLIÈRES
CDBA Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France
3e Prix

Ce que je voulais te dire

Quel était ce hurlement ?

Tremblant, je reste éveillé quelques minutes dans mon lit, avant de repousser lentement mes couvertures et de m'aventurer dans la pénombre de la chambre, à l'affût du moindre bruit. Malgré moi, je sens ma respiration s'accélérer tandis que, telle une ombre, je descends délicatement les escaliers. Tout autour, le silence est de plomb et seul le claquement de la pluie sur les vitres me parvient. Une faible lueur au bout du couloir attire mon attention. La chambre de mon père est allumée. *Papa a forcément une explication*… J'avance précautionneusement sur le parquet grinçant. Mais, une fois devant la porte, je m'aperçois très vite qu'aucun bruit ne provient de la pièce. Intrigué, je pousse doucement la porte. L'endroit est désert. Où a-t-il bien pu aller ? À peine ai-je formulé cette pensée qu'une main se pose sur mon épaule. Un cri m'échappe tandis que je fais volte-face.

- Ayden ! Je t'en prie, n'aie pas peur c'est moi ! Me rassure mon père en me prenant par les épaules.

Sa voix sonne bizarrement à mes oreilles, je ne perçois pas son visage dans le noir mais je devine à ses intonations qu'il est tendu.

- Papa, il y a un problème ? J'ai entendu des hurlements.

J'essaie tant bien que mal de distinguer ses traits dans le noir. Pourquoi n'allume-t-il pas la lumière, bon sang ?

- Non, ne t'en fais pas, je me suis cogné contre un meuble. Retourne te coucher fiston, m'ordonne-il en me poussant vers les escaliers.

N'osant le contrarier, je rebrousse chemin. Cependant, lorsque je me retourne pour lui souhaiter une bonne soirée, je remarque qu'il s'est déjà enfermé dans sa chambre. Troublé, je m'apprête néanmoins à poursuivre ma nuit quand mon regard se pose sur la porte du sous-sol, grande ouverte telle une bouche béante. Comme envoûté, je redescends et me dirige lentement vers la cave, irrésistiblement attiré par ce mystère. À mon grand désarroi, la lumière semble avoir rendu l'âme. Je suis obligé de progresser dans l'obscurité. Le contact glacial du béton brut sous mes pieds me fait frissonner. Je décide d'accélérer le pas. En bas, une odeur lourde et inconnue me prend à la gorge. D'où vient-elle ? Ma pantoufle heurte soudain un objet moite. Curieux, je me baisse et, à tâtons, cherche à identifier cette étrange chose. C'est à cet instant que ma main rencontre la sienne, froide et atrocement rigide.

***

La voiture effectue un brusque écart et s'arrête dans un puissant crissement de freins. Le choc me propulse en avant comme un pantin et je sens la morsure acérée de la ceinture sur ma gorge. Perdu dans mes pensées, je n'ai même pas vu la biche traverser. Choqué, je réalise qu'il s'en est fallu de peu pour éviter l'accident. L'arrêt est violent. Dans ma tête, un flash. Toujours ce souvenir qui hante ma mémoire. Dérouté, je me redresse. *Mais pourquoi tu ne me fous pas la paix !* Je fourre un paquet de cigarettes dans la poche usée de mon jean et sors du véhicule.

L'air frais de la nuit a un effet relaxant immédiat et je me félicite intérieurement d'avoir pris les routes de campagne pour me rendre au boulot. Tout en tirant une bouffée de cigarette, je consulte ma montre. Six heures du mat. je dois impérativement me dépêcher si je ne veux pas arriver en retard à ma première journée. En soupirant, j'achève de fumer puis retourne dans la voiture. Le contact de la ceinture sur ma brûlure me fait grimacer. Il y a des jours comme cela.

Environ une heure et demie plus tard, l'imposant bâtiment se dresse devant moi tel un géant d'ombre et de béton émergeant lentement avec l'aube. Nous sommes en plein mois de novembre et la température tourne aux alentours de cinq degrés, ce qui me force malgré moi à me précipiter vers le poste de garde.

À peine suis-je arrivé qu'un colosse sort de l'enceinte et me toise de haut en bas. Sa face ronde et ses lourdes paupières lui donnent un air complètement apathique. Nous échangeons quelques phrases, mais je réalise rapidement que parler avec cet homme ne rime à rien car il ne tarde pas à mépriser le jeune homme que je suis. Brusquement, il lâche d'une voix tonitruante :

- Héléna va te conduire... Magne-toi, l'patron déteste le retard.

À peine a-t-il fini sa phrase qu'une femme sort du poste. Son regard est la première chose qui me frappe. Je n'ai jamais vu d'aussi grands yeux noirs. Ils semblent disproportionnés dans son fin visage pâle. Elle a un air totalement irréel. D'un petit signe du menton, elle m'entraîne vers le bâtiment principal situé à l'autre bout de la cour.

Pendant le trajet, je me surprends à observer le moindre élément extérieur. Tout est tellement grand. De très hauts murs d'enceinte nous encerclent. Leurs sommets sont hérissés de fils barbelés et, à ma stupéfaction, de lignes électriques. Chaque élément du décor ne fait que rappeler l'absence absolue de liberté. Avant d'entrer par l'imposante porte, la jeune femme présente une carte à un gardien, qui lui répond d'un hochement de tête. Quand c'est à mon tour de passer devant lui, je m'applique à garder un visage impassible.

- Attends-moi ici, je reviens tout de suite, me glisse Héléna avant de me laisser au beau milieu du grand hall.

Quelques instants plus tard, des cris sourds retentissent. Surpris, je regarde autour de moi ; à part le gardien devant la porte extérieure, il n'y a strictement personne. Lentement, je me dirige vers le couloir droit et, en proie à une soudaine panique, je me mets à trembler. Les hurlements, le couloir et cette terreur… Je connais cela. Je sens la sueur perler sur mon front tandis que ma respiration se bloque. *Non, pas maintenant… Tout va bien, respire.* Je plisse subitement les yeux. Dans le long alignement des cellules derrière la vitre, je crois distinguer une silhouette. Le néon, qui ne cesse de clignoter, me rend la vue plus difficile encore. Méfiant, je m'approche le plus possible de la paroi vitrée. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. La personne a disparu ! Stupéfait, j'ai un brusque mouvement de recul. Une main se pose sur mon épaule et le cri retenu jusque-là, au plus profond de mon être, sort enfin.

- Eh bien monsieur Lawson, il va falloir davantage de bravoure si vous voulez travailler ici. Vous aurez à approcher ces types de plus près encore, ricane un homme en costume sombre, en ôtant sa main de mon épaule.

Une puissante aura se dégage de lui et je devine immédiatement qu'il s'agit de mon patron. Il ne peut pas comprendre ce que je viens de vivre ! Embarrassé, j'explique que j'ai cru apercevoir un homme. Il hausse un sourcil et regarde à son tour. Personne. Le couloir est désert. Je sens le rouge me monter aux joues. Il m'ordonne de le suivre sans accorder plus d'importance à ma réaction.

Après d'interminables consignes de sécurité : ne rien donner aux prisonniers, déclencher l'alarme en cas de problème et surtout, ne jamais perdre son sang-froid, on me remet mon uniforme. Tom Watson, mon nouveau supérieur, m'entraîne ensuite dans le fameux « couloir de la mort », là où sont enfermés pendant un an les prisonniers condamnés à la peine capitale. C'est un lieu extrêmement lugubre, rendu presque grotesque par la clarté des peintures murales. Ces teintes pâles semblent avoir pour unique but de contrer la noirceur de l'âme des prisonniers.

Ici, le captif est forcément coupable tandis que l'homme libre, l'étranger à la prison, est innocent. Pourquoi devrait-il toujours en être ainsi ? Recroquevillé dans sa cellule, cet homme au regard désespéré est-il vraiment le semblable de son voisin bestial, animé par une haine viscérale ? Ces meurtriers, ces pervers, regrettent-ils leurs actes à l'approche de la mort ? Toutes ces questions, telle une litanie entêtante, ne cessent de m'obséder lorsque j'effectue ma tâche quotidienne. Tout autour de moi, je sens cette atmosphère si particulière de résignation, de culpabilité et de haine. Épais brouillard, elle m'enveloppe, me colle à la peau. J'ai l'étrange impression d'être sale, contaminé par une rage

tenace qu’aucune douche ne parvient à effacer.

Jour après jour, je fais mon boulot, guère emballé par la nature de la corvée, mais je dois persévérer. Mal à l'aise dans cette étrange ambiance, je frôle les barreaux d’une cellule, lorsqu’un homme balance violemment son plateau dans ma direction en vociférant des injures. Bravant ma peur, je le dévisage. Jamais auparavant je n'avais vu un être humain autant ressembler à un animal sauvage. Qu'est-il arrivé à cet homme pour que la bestialité l’habite à ce point ? Seul son regard trahit une incommensurable détresse.

Je dois poursuivre ma ronde, vérifier et revérifier l’état des détenus. Arrivé à la dernière cellule, un homme à demi masqué par la pénombre joue distraitement avec son plateau. Je l'interpelle :

- Hé ! Si tu as fini, tu dois le rendre.

Après quelques secondes de silence, il avance et se penche vers moi. Mon sang se glace. Je sens la panique affluer dans mes veines. *Non... Pas ça*. L'homme a un rictus qui accentue les pattes d'oie aux coins de ses yeux. La sensation que j'éprouve devant ce prisonnier est très différente de celle ressentie précédemment. Cette fois-ci, la peur ne me pousse pas à fuir, elle me pénètre au plus profond de mon être et me paralyse. Pendant quelques secondes qui durent des heures, je reste là, suffocant, incapable de bouger. Il ne semble pas m’avoir reconnu. Je me tourne, vacille ; un pas, deux pas, il faut que je m’éloigne. C’est lui, pas de doute. Parmi ces criminels, je l’ai retrouvé. Dans la fange de cette prison, il croupit et je suis son geôlier. Mon père expie sa faute, là, sous mes yeux.

Durant les jours qui suivent, hébété, je fais mon travail comme un robot. Dans le couloir de la mort, je passe et repasse sans détourner le regard. Parfois il m’examine longuement, m'adresse la parole, notamment lors du déjeuner. Il me parle de la prison, de l'ambiance lourde qui y règne, mais surtout de son désir brûlant de liberté. Ces conversations me bouleversent car, malgré l’atrocité de son crime, comment oublier que cet homme, qui se confie avec tellement de confiance, est mon propre père, celui à qui je dois la vie. Peu à peu, je me surprends même à espérer ces moments d’intimité durant lesquels je retrouve enfin l’être que j'ai connu. Je peux presque croire à la sincérité de sa rédemption.

Un matin, ivre de solitude, il m’appelle lorsque je fais ma ronde.

- Hé ! Petit, amène-toi par là !

Si mon cœur me dit d’avancer, mon corps refuse toute proximité physique avec lui. Face à ma réaction, il soupire puis tire un papier froissé caché sous son matelas.

- Je ne vais pas te tuer, je veux juste te montrer quelque chose. Viens, je t’en supplie.

Comme aimanté, je m'avance jusqu'à toucher les barreaux. Après m'avoir contemplé de longues secondes, il me tend enfin le papier. D'un geste hésitant, je m'en empare. C'est une photo où pose joyeusement un jeune garçon d'environ dix ans, aussi rayonnant qu'un ange. Je sens des larmes d'amertume brouiller mon regard, cet enfant, c'est moi. M'a-t-il finalement reconnu ? Se joue-t-il de mes sentiments ?

Dans un long gémissement, il laisse échapper :

- C'est mon gosse. Je ne l'ai pas vu depuis maintenant dix ans.

Immobile, je le dévisage et le teste.

- Pourquoi ? Avez-vous quelque chose à vous reprocher ?

Comme si mes mots avaient déclenché en lui une émotion incontrôlable, il se rue contre les barreaux et attrape mon poignet. Horrifié, je tente de me dégager. En vain.

- Lâchez-moi ou je sonne l'alarme !

Je ne comprends plus rien, seule la douleur de mon poignet meurtri m'importe. Ses yeux fous accrochent subitement les miens.

- Il faut que tu comprennes, je suis tellement désolé ! Je t'en prie... Contacte-le, retrouve-le avant que je... Il faut qu'il me pardonne, il le faut ! Gémit-il avec cette tristesse infinie dans la voix.

Je ne suis pas en mesure de l'entendre, je ne sens que sa main glaciale. Dans l'obscurité de ma mémoire je ne vois que du sang, du sang partout... Je retire brusquement mon bras. Des mots brûlants se bousculent dans ma tête mais ne parviennent pas à franchir mes lèvres. Un sanglot étouffé souille le papier. Le visage de mon père se décompose. Il vient de comprendre.

- Ayden ? demande-t-il d'une voix tremblante. Ayden, c'est toi ?

Son regard larmoyant m'est insupportable. À cet instant, je ne sais pas vraiment qui je veux fuir. Mon père et son crime odieux ou moi et ma lâcheté ? Je me mets à courir. Je sors du bâtiment. Les appels désespérés de mon père saccagent mes méninges.

***

Des jours et des semaines passent sans que je le revois.

Un soir, affalé dans le canapé miteux de mon appartement, en proie à un dilemme silencieux, je sursaute lorsque la sonnerie stridente du téléphone envahit la pièce.

Au bout du fil, une voix nasillarde attire toute mon attention.

- Ayden Lawson ? Ici la prison Saint-Jean. Nous vous annonçons que la captivité de votre parent James Lawson touche à sa fin, son exécution est prévue après-demain à 11 heures. Les dernières visites s'effectueront de 9 heures à 10 heures. Si vous souhaitez le joindre, je vous prie de noter le numéro suivant.

La voix se met à épeler impassiblement le numéro. Au bord du malaise, je note les chiffres sur une vieille enveloppe. Devant

l’inenvisageable, je crois d’abord qu’il s’agit d’une erreur. Je ne ressens plus rien à part cette horrible douleur dans la poitrine, ce désespoir mêlé de tristesse lorsqu'il se répand dans les veines. L'idée de ne plus jamais revoir mon père m'apparaît ensuite dans toute son horreur. Je l’ai abandonné dans sa cellule, l’ai laissé perdre la notion du temps et glisser dans une autre dimension. Je connais plus que quiconque la douleur que provoque ce sentiment de solitude lorsqu’on doit vivre sans personne pour nous guider. Cette fois, les rôles sont inversés. Mon père va affronter la plus terrible des épreuves. Peu importe ce qu'il a pu faire par le passé, il a désormais besoin de son fils.

Le jour fatidique est arrivé. Je prends ma voiture en direction de la prison. Pendant que la route défile sous mes yeux embués de larmes, je cherche les mots que je pourrai dire une dernière fois à mon père. Toutes ces paroles jamais échangées, ces confidences égarées, ces secrets inavoués, ils doivent s’échapper pour nous sauver tous les deux.

Perdu dans mes pensées, je ne vois pas le danger arriver. Il y a d'abord un choc d'une brutalité sans nom, puis une cuisante douleur dans l'abdomen, et le monde bascule. Je ne sais pas à quel moment je reprends conscience, peut-être des secondes ou bien des heures après l'accident. La voiture qui m'a heurté a disparu. Sonné, j'ouvre lentement les yeux et me rends vaguement compte que mon véhicule est retourné sur le toit. Je me laisse tomber en détachant ma ceinture puis m'extirpe difficilement de la carcasse par la fenêtre brisée. Le moindre geste me demande une concentration extrême et à chaque mouvement, je sens le vertige m’envahir. Cette douleur au ventre est insupportable. Un liquide chaud trempe le bas de ma chemise mais je n'y prête pas attention, trop pressé de m'éloigner de cette odeur tenace d'essence. Étendu dans l’herbe, j’essaie de ralentir ma transpiration. J’ai froid. Un froid étrange venu de l’intérieur. Instinctivement, je touche mes jambes. Dans la poche de mon jean, il est là, mon téléphone. Miraculeusement, il fonctionne. En tâtonnant, je compose le numéro de la prison.

Une attente infinie. Entre deux plaintes, je cherche à me faire comprendre. Il faut absolument que je parle à mon père.

Je ne peux me résoudre à mourir sans entendre sa voix, sans confession, sans pardon. Et enfin, je perçois un son venu de très loin.

Des larmes de soulagement se mettent à ruisseler le long de mes joues. Le passé n’est plus que fumée. Je veux lui avouer ma tendresse.

- Fiston... Si tu savais à quel point je suis désolé... Je t'en prie, viens me voir quand ce sera mon heure. Je... Je ne peux pas affronter

ça tout seul. J'ai besoin de toi Ayden, supplie-t-il d'une voix brisée.

Mon cœur se déchire. Je suis terrifié à l'idée de périr seul sur cette route déserte, perdu dans le froid hivernal. J'ai besoin qu'il me serre dans ses bras, que dans une étreinte réciproque nous effrayions la mort qui rôde au-dessus de nos têtes.

- Papa, je ne peux pas être près de toi mais je te pardonne. Je ne t'en veux plus papa.

Des sanglots étouffent la fin de ma phrase. Sans pouvoir me maîtriser, je me mets à trembler tandis que la douleur laisse progressivement place à un profond engourdissement.

- C'est tout ce que je voulais entendre avant de partir, murmure-t-il. Tu me pardonnes, c'est tout ce qui m'importe mon enfant.

J'avale difficilement ma salive, la gorge nouée. Un désagréable goût de fer envahit ma bouche.

- Papa, tu peux faire une chose pour moi ?

Je peux presque sentir sa présence lorsqu'il me répond si doucement, enfin en paix.

- Tout ce que tu veux fiston.

Luttant contre l'inconscience qui obscurcit mon champ de vision, j'articule :

- Dis-moi que tout va bien se passer, que je ne dois pas avoir peur papa.

- Ne sois pas inquiet, Ayden. Je t'aime. Nous nous reverrons un jour dans un monde feutré où tout sera oublié.

Mes oreilles se bouchent, mes paupières se ferment et un éblouissement m'emporte.

Le temps s'effiloche, les heures partent en lambeaux. Alors que mon corps défaille, renonce à la chaleur de la vie, j'aperçois dans un halo la silhouette d'un homme.

Amandine DESOUBRIE – 17 ans
CSE Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest
Prix jeune auteur

Les cendres d'un talent

Lorsque j'ai franchi la porte du studio de danse ce matin, la réalité m'a frappé de plein fouet. Le poids des regards, le venin des murmures semblaient grouiller sous ma peau. Les cours de tango restent ma seule et unique échappatoire, l'évasion qui me procure encore un peu de plaisir dans un monde devenu si morne. Mais là encore, le panneau SIDA semblait coller à mon dos, obligeant les autres à me dévisager gravement, consciemment ou non. Je sais très bien que le charmant danseur d'autrefois, au corps mince et musclé, n'existe plus. Il a laissé la place à un homme au physique décharné et tuméfié. Alors que mon état s'est un peu amélioré, j'ai décidé de reprendre les cours.

Sur le parquet ciré mes pieds se posent. Impatient de me perdre dans la danse et d'oublier un peu la maladie, mon corps s'envole. Sébastien, notre professeur, me regarde, un sourire dégoulinant de compassion aux lèvres :

- Ravi de te revoir parmi nous Stéphane ! Tu es sûr de tenir le coup ? Dans ton état, fais attention !

Je serre mon lacet avec brusquerie, agacé de cette pitié mal placée.

- Je reste jusqu'à ce que tu me forces à partir.

Je me relève fièrement. Patricia, ma partenaire, se précipite vers moi. Aussi talentueuse que belle, elle est avant tout mon amie et mon réel soutien dans cette épreuve. Alors que ma compagne m'a quitté dès l'annonce du diagnostic, Patricia m'a réconforté et aidé à traverser une période de profonde dépression. Plus de foyer, plus de tendresse, un frémissement, un frisson de sensualité dans le tango, il ne me reste que cela. Dès les premiers pas, je réalise à quel point mon corps s'est affaibli en peu de temps ; si la perte de poids a déjà alarmé mes proches, Patricia est terrifiée de voir mes bras trembler dès les premières minutes :

- Tu veux que l'on fasse une pause ? Me souffle-t-elle.

J'essuie rapidement la sueur de mon front, un sourire forcé aux lèvres :

- Avec les sélections dans une semaine ? Sébastien ne me choisira jamais s'il me voit faiblir aussi vite.

Six couples de danseurs pour trois places, voilà ma motivation. Je saisis la taille de guêpe de ma partenaire, prêt à effectuer le premier porté de notre chorégraphie. Alors qu'elle se courbe gracieusement, mes mains fermes sur le satin de son bustier, je suis brusquement saisi d'un violent vertige. Sans comprendre ce qui vient de se passer, je regarde les danseurs accourir vers nous, se pencher sur Patricia avec inquiétude. L'un d'entre eux la relève fermement tandis que je balbutie des excuses.

- Mais qu'est-ce qui vous a pris, bon sang ? S'écrie Sébastien, furieux. Si tu es trop malade pour danser tu n'as pas ta place ici ! Imagine, si tu avais blessé Patricia ?

Sa remarque me touche en plein cœur. Ils ne voient plus le danseur en moi mais uniquement le malade. Encore une fois, Patricia vole à mon secours.

- C'est de ma faute, je me suis trompée de position et je me suis trop penchée en arrière...

- OK. Temps mort ! Venez tous par ici.

Les couples se rassemblent autour de lui.

- Le mois prochain, je choisirai parmi vous les trois meilleurs couples sur une chorégraphie libre. Voilà ma seule consigne : donnez-vous entièrement dans cette danse ! Je veux que pendant les quelques minutes de votre performance vous viviez votre tango, ajoute-t-il avant de se tourner vers moi, je veux de la virilité chez l'homme et de la passion chez la femme. Je veux que vous mettiez le feu au parquet d'ici trente jours.

Tous les danseurs approuvent bruyamment tandis que l'angoisse me serre le ventre. Comment rattraper mon retard et surtout, récupérer ma vigueur d'avant ? Sébastien hoche la tête :

- OK, on reprend ! Et je veux de la sen-su-a-li-té ! Bien Patricia ! Super !

****

Je fixe le fond de mon verre où s'agglutine la pulpe du jus de fruit.

- Regarde-moi... Avec ces fichus médicaments, je ne peux même plus me saouler comme il se doit.

Patricia repousse d'un geste élégant les boucles échappées de

son chignon :

- Dommage pour toi, rétorque-t-elle avec un petit rire, en buvant une gorgée de sa bière.

Ça me fait tellement de bien d'être là, assis à ce bar, invisible parmi la foule déchaînée :

- Pourquoi m'as-tu défendu tout à l'heure ?

Elle pousse un long soupir :

- Ta maladie ne change rien pour moi mais eux, tu sais qu'au fond, ils te jugent constamment. Ils ne voient que leur propre peur à travers toi. Sébastien fera tout pour ne pas te choisir parce qu'il sait pertinemment que le jury ne sera pas dupe, et que certains symptômes seront trop évidents, ou bien que tu seras trop faible pour danser au niveau exigé. Tu sais comme moi ce que tu risques.

Étrangement, je suis résigné et serein. Après tout, on ne vit pas avec le VIH, on survit. Dans mes périodes les plus sombres et solitaires, j'ai souvent envisagé la mort. Pourquoi souffrir si je peux en finir rapidement ? Mais je me rends compte que malgré tout je peux vivre et découvrir tant de choses. Réussir ces sélections à tout prix serait en quelque sorte une victoire sur cette maladie qui m'a tant volé jusque-là...

- Il faut que l'on répète, dis-je après un moment de silence. J'ai besoin de rattraper mon retard et je veux éviter de rester seul dans mon appartement...

Elle me sourit tendrement :

- Alors on ferait mieux de rentrer parce que je serai là demain à 7 heures pour te sortir du lit !

J’éclate de rire. C'est la première fois depuis des mois que ça arrive et Patricia jubile. Elle se penche vers moi, et me susurre à l’oreille :

- Tout ira bien, je te le promets.

Après ces mots, elle me serre tellement fort contre elle que je sens la moiteur de sa peau à travers ma chemise, et les larmes me brûlent les yeux. Les gens limitent tous les contacts avec moi, alors cette chaleur humaine me réchauffe le cœur mieux que tous les verres d'alcool que je pourrais engloutir :

- Merci, merci de ne pas me laisser seul.

À cet instant, j’en oublierais presque la maladie.

****

Je ne suis donc pas surpris d'être tiré de mon lit par une voix bien familière :

- Allez ! Debout champion !

Je pousse un grognement ensommeillé. D'horribles douleurs abdominales m'ont tenu éveillé une bonne partie de la nuit. Résigné, je me dirige vers la salle de bain, sous le regard rieur de Patricia. Je toise mon reflet avec dégoût dans le miroir : les taches brunes sur mon torse décharné ressortent davantage encore. Après une douche rapide, je me dirige à grands pas vers ma penderie, pressé de dissimuler ce corps abîmé.

Depuis le départ de ma compagne, la grande pièce de l'appartement est uniquement dédiée à la danse. Patricia m'enlace :

- On reste sur la même chorégraphie ou tu veux changer quelques figures ?

- Non, je ne veux pas que tu... Son doigt se plaque sur mes lèvres, faisant taire ma protestation. Elle me fixe dans les yeux, fait descendre sa main sur mon torse jusqu'à caresser les boursouflures brunâtres laissées apparentes sous ma chemise entrouverte. Ses doigts se montrent d'une douceur incroyable, effleurant à peine l'épiderme.

- Tu n'as pas changé. Tu resteras le meilleur partenaire dont une danseuse pourrait rêver, et cela malgré la maladie.

Je détourne les yeux, ému de cette empathie qui ne cesse de m'impressionner :

- Nous allons gagner, ai-je dit d'un ton ferme, on va leur montrer ce que c'est de danser.

- Alors, en piste ! Je sais ce que tu as dans le ventre, hurle-t-elle.

À cet instant, sur le parquet ciré, je me laisse emporter par la musique, son rythme insistant qui guide nos corps si proches l'un de l'autre dans une parfaite harmonie. Mes bras semblent de fer mais caressent le corps de Patricia avec une grande douceur, tandis qu'elle étire son long cou gracieux et lève son visage vers le ciel. Le monde autour de moi s'efface peu à peu au fil des notes, et je ne vois plus qu'elle, le rythme de nos pas et de nos souffles mêlés. Là, dans cette pièce, je laisse ma rage de vivre et ma peur de l'avenir couler

passionnément dans mes membres. Mes mouvements se font plus durs et les battements de mon cœur s'accordent au rythme de la musique ; nous ne formons qu'un seul être. La musique cesse et dans une synchronisation parfaite, nous achevons la dernière figure, moi penché sur elle, ma main dans le creux de son dos courbé. Je sens son souffle frais sur mon visage. De fines perles de sueur ornent son front lisse :

- Refais ça le mois prochain et nous gagnerons, a-t-elle murmuré, le souffle court.

Nous allons y arriver, il ne peut pas en être autrement.

****

Des répétitions quotidiennes se succèdent durant les semaines suivantes. Nous passons beaucoup de temps ensemble, dansant langoureusement ou bien blottis dans des fauteuils moelleux, à rêver d'avenir glorieux. Sa présence me fait un bien fou ; elle sublime tout ce qu'elle approche. Oh bien sûr j'ai parfaitement conscience des regards désapprobateurs lorsque nous sortons dîner. Les repoussantes lésions apparues sur mon front dégoûtent les personnes attablées autour de nous. Sa présence à elle seule me suffit. Elle me soigne mieux que tous les médicaments du monde.

Seulement voilà, la virulence de ce mal est terrible.

La veille des sélections, de violentes quintes de toux, aussi douloureuses qu'incontrôlables, me terrassent. Patricia ne veut pas montrer son inquiétude mais tous ses gestes la trahissent.

Comment continuer sans nuire à la carrière de Patricia ? Comment ne pas freiner son immense talent ? Elle, une si merveilleuse danseuse avec un cœur gigantesque.

La toux me secoue tout entier jusqu'à perdre le souffle. Patricia ne me lâche pas.

- Nous allons gagner et ce sera ensemble, rien d'autre.

Sa main caresse ma joue tandis qu'elle s'avance pour m'embrasser tendrement. J'ai d'abord eu un mouvement de recul, toujours cette appréhension. Combien d'ignorants pensent que je pourrais les contaminer par simple contact ! Mais elle, non, elle me serre simplement dans ses bras. Notre étreinte est rapidement interrompue par une quinte de toux semblable à un râle. Patricia

effleure mes lèvres comme pour me rassurer.

Combien de temps me reste-t-il à vivre ?

Comme si elle lisait dans mes pensées, Patricia me serre encore plus fort contre elle, jusqu'à ce que mes larmes inondent ses épaules.

****

Le temps, insensible à l'adversité, passe inexorablement et le jour des sélections arrive enfin. Patricia, toujours aussi forte, est là comme un roc, ce roc auquel je m'accroche jusqu'à l'épuisement. Puis nous commençons à danser. Une chorégraphie parfaite, mais le feu que j'ai connu ne brûle plus aussi ardemment. Et la musique cesse. Il y a moins de paillettes dans les yeux de ma partenaire. Sa vigueur, sa chaleur, je les ressens comme dans un brouillard.

Fébrile, elle attend les résultats, moi pas ! Sébastien égrène le nom des candidats retenus.

Improbable dénouement, notre couple incertain vient de passer la sélection. Des bravos, des embrassades, c'est complètement irréel. Patricia est aux anges, son souhait, les championnats nationaux, va bientôt se réaliser.

Alors qu'une foule joyeuse s'éloigne, Sébastien me prend à part et, sans ménagement, me tient des propos insupportables.

- Tu sais que je l'ai fait pour elle. Jadis, tu étais un bon danseur Stéphane, mais le club n'est pas responsable de ce qu'il t'est arrivé. On sait très bien tous les deux qu'elle a encore une brillante carrière devant elle. Pour être honnête, je n'avais pas vu d'aussi bonne élève depuis des lustres. Je crois en elle tout comme j'ai cru en toi. Mais si je peux te donner un conseil, laisse tomber. Retire-toi dignement du monde de la danse avant de t'humilier devant la France entière. Les personnes comme toi doivent se fixer d'autres objectifs, plus réalisables et à moins long terme. Et je te le dis en tant qu'ami.

Stupéfait, abasourdi, ne prenant même pas la peine de lui répondre, je m'enfonce dans la pénombre d'une nuit implacable.

****

Des jours passent, des semaines s'écoulent. Une mauvaise pneumonie me cloue au lit. Patricia inonde mon répondeur de

messages inquiets. Je ne veux pas répondre. Entre santé chancelante et isolement au quotidien, je jongle à l'aveugle alors qu'elle semble s'envoler vers un glorieux avenir. Consumé par la fièvre, les yeux larmoyants et le corps secoué de frissons, j'attrape rageusement les dizaines de boîtes de médicaments dans le placard de ma salle de bain.

La voix de Patricia résonne dans ma tête. Je tousse à m'en arracher les poumons. Dans un verre de whisky, j'émiette une à une les pilules multicolores. Mes mains tremblent, je lève dans la lumière ce breuvage du désespoir, trinquant aux cendres d'un talent. *Je t'emmerde foutu sida...* Le verre vide s'échappe de ma main moite pour aller se fracasser à mes pieds. Je ressens une intense impression de brûlure dans l'œsophage. Tout semble cotonneux. Je réussis à atteindre péniblement le fauteuil où Patricia et moi nous blottissions si souvent pour perfectionner nos futures carrières. Les paupières de plus en plus lourdes et le ventre douloureux, je me laisse partir. Alors que je pensais être emporté par une lumière réconfortante, une apparition divine, rien, sinon un froid horrible qui fait trembler mes membres, une nausée croissante et surtout, cette peur qui monte en moi. Cette peur... Le dernier cri de protestation d'un corps qui se meurt.

Un bruit sec me tire de cette ouate anesthésiante. *C'est les médocs qui me font délirer... Non, on dirait que quelqu'un frappe à la porte.*

- Stéphane ? Ouvre s'il te plaît... c'est moi, Patricia.

Si au moins je pouvais répondre. Mais mon corps affaibli semble déjà avoir perdu son combat. Ma respiration devient râle, mes mains ne sont plus que tremblements.

Derrière la porte définitivement close Patricia hurle, supplie, sanglote. Elle veut que je sois le premier à l'apprendre, son rêve se réalise. On l'a repérée. Elle sera l'étoile talentueuse d'un spectacle exceptionnel.

Mes paupières se ferment doucement, je m'évade vers un monde meilleur d'où je veillerai sur mon amie.

Camille DESOUBRIE – 17 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire
Ligue Ouest
Prix jeune auteur

Réflexions

La guerre de l'amour

Ayant rapidement pris conscience d'être considéré comme un simple pion sur l'échiquier de l'humanité, cette condition ne me convenait guère.
Je me suis alors mué en cavalier.
Enjambant sereinement les obstacles et restant sans cesse à l'affût, j'attendais paisiblement que mon parcours soit reconnu.
Puis, comme rien de flamboyant ne se dessinait à l'horizon, je me suis glissé dans la peau d'un fou.
Choisissant la diagonale pour raccourcir les chemins, j'éprouvais un plaisir certain à y jauger mes contemporains.
Mais, le caractère intrépide de ce passage revêtant d'intrinsèques limites, je me suis résolu à me transformer en tour.
Ma garde rapprochée prit alors conscience qu'un profond changement se cachait derrière la droiture de mes lignes.
Une dame venait en effet de pénétrer dans mon univers.
Elle désirait de moi une ultime métamorphose… en roi.
En acceptant, un intense combat vit le jour.
Des pions adverses m'ont lancé quelques escarmouches ; il m'a suffi de leur envoyer un fou allié pour les repousser.
Des cavaliers se sont mis à pourchasser ma dame ; elle ne s'en est point laissé compter et lorsqu'elle m'en a fait part, mes deux tours de confiance n'en ont fait qu'une bouchée.
Une tour ennemie s'est alors passablement énervée ; j'ai été contraint de sacrifier quelques pièces pour m'en débarrasser.
Une dame affriolante est venue me courtiser ; je me suis retrouvé dans l'obligation de la mettre en échec.
Devant son insistance, l'ami fou, resté à mes côtés depuis le début de l'aventure, s'est chargé de la mater de manière définitive.
Au final, en passant de pion à roi, je me suis accompli au travers d'un parcours émaillé de rebondissements, de fulgurances et de patience, restant tout de même conscient que la destinée nous renverra tous au statut de vulnérable pion et qu'elle fera émerger de nouveaux rois.

Thomas BUCCAFURRI
CSA Bonaparte Draguignan
Ligue PACA-Corse
1er Prix

C'était mieux… avant

Il ne se passe guère de jour sans que, après quelque discussion sur l'actualité, quelqu'un nous assène, en conclusion : « C'était mieux avant ! »…

Tout se passe comme si, devant la complexité grandissante du monde, certains « oiseaux de mauvais augure », par crainte ou par intérêt, entretenaient et même amplifiaient les inquiétudes de chacun de nous… D'où la désagréable impression que tous les élus nous ignorent ou nous mentent en permanence, tout en se ménageant une existence de « sybarites », eux et leurs amis…

Tout cela contribue à l'effacement complet dans nos mémoires de toutes les horreurs, toutes les avanies subies par nos ancêtres durant des siècles, ainsi que des conditions d'existence, pour l'immense majorité, infiniment plus dures que les nôtres !

Comment oublier que, durant si longtemps, sévirent : l'esclavage, les famines, de terribles épidémies, et où l'espérance de vie était infiniment plus réduite qu'à notre époque !

Mais comment peut-on oublier ce terrible vingtième siècle, avec ses horribles gâchis : deux guerres mondiales... tout un cortège d'affreux génocides... des millions de morts perpétrés par les terribles doctrines qui ont dominé et sévi parmi beaucoup de peuples (stalinisme, nazisme, maoïsme, etc.) !…

On a aussi oublié que jadis, dans nos pays dits « évolués » (il n'y a même pas cent ans) les conditions de vie de la plupart de nos aïeux étaient infiniment plus dures que les nôtres : des enfants envoyés très jeunes dans les mines, les ouvriers effectuant infiniment plus d'heures de travail, dans des conditions beaucoup plus dangereuses, et très peu payés… Une grande majorité de la population vivait très chichement dans les campagnes, dans de toutes petites fermes, sans aucun confort, en quasi complète autarcie…

J'ai toujours en mémoire mon enfance, à la ferme, où, comme beaucoup, nous n'avions pas d'électricité, pas de chauffage (à part la grande cheminée qui servait à cuire la plupart des repas), pas d'eau courante dans la maison (j'ai été souvent remplir mes petits seaux au puits au fond du jardin, et je les hissais ensuite sur la « pierre d'évier »). Pas de poste de radio non plus, la plupart des nouvelles s'échangeaient le dimanche matin, entre les fidèles, à la sortie de la messe…

Durant la première moitié du siècle dernier encore, a-t-on aussi oublié que la grande majorité du peuple n'avait pas les moyens de se soigner correctement (pas de Sécurité sociale), pas de vacances (sauf les deux semaines de congés payés obtenus en 1936), pas de retraite

pour la plupart, après de longues années de labeur…

Il a fallu attendre après la Seconde guerre mondiale pour que les femmes en France puissent voter ! Enfin, dans les années soixante, elles ont pu avoir leur compte en banque, le droit à la contraception. Il y a quarante ans ce fut la « loi Veil » pour le droit à l'avortement…

Et enfin, au début des années quatre-vingts, l'abolition de la peine de mort.

Aussi, depuis la création de l'Union européenne, nous vivons tous dans un environnement dénué de risques de guerre entre nos pays.

Mais, si nous n'y prenons garde, cet équilibre européen devient de plus en plus fragile, au vu des populismes et replis sur soi grandissants sur notre continent !

Parce que l'humanité est de plus en plus mondialisée, les nouvelles, vraies ou fausses, se répandent comme traînée de poudre... Avec tous ces « réseaux sociaux », qui permettent à des gens malintentionnés de propager impunément les pires insanités… Les théories « complotistes », entre autres, entretiennent un climat très malsain de suspicion sur nos élus et sur le bon fonctionnement de nos institutions, d'où un terrible danger pour nos démocraties !

Parce que le monde change très vite, et que des moyens, de plus en plus sophistiqués, sont mis à satisfaire à tout prix l'individu, nous poussant vers l'égocentrisme… Aussi, çà et là en Europe, certains, pour se faire élire, inoculent tant de peurs dans nos esprits (invasion des migrants, d'autres religions, d'autres cultures, etc.), pour ainsi mieux nous imposer leurs théories « extrémistes »...

Alors que partout des chercheurs progressent très vite dans de nombreux domaines (la santé, les sciences, techniques de toutes sortes), il faut que tout cela soit orienté vers le bien de l'humanité et de notre planète devenue si petite…

Toutes les conditions pourraient être réunies d'un avenir meilleur pour tous les êtres, à condition de ne pas nous laisser enfermer dans une civilisation du « toujours plus », et de ne pas céder à nos envies du « tout, tout de suite » !

Aussi, ne restons pas cloîtrés dans notre bulle, baignés d'idées reçues et de vieux partis pris ! Ouvrons notre fenêtre ! Chassons ces airs viciés... Aidons notre humanité à quitter cette « obsolescence programmée »!...

René BESSET
CSA Mérignac Beauséjour
Ligue Nouvelle Aquitaine
2e Prix

Extrait de « thibosophie »

Réflexions sur la vie et sur soi

Le point de départ

Il y a deux ans de cela, lors d'une discussion avec des amis, je découvris l'un des ressorts des identités de substitution : lorsque l'un d'entre eux parla de sa voiture typée « sport » avec vantardise, je me surpris expérimentant l'envie et l'orgueil. Une partie de moi me chuchotait que n'importe qui pouvait bien avoir la même voiture. Que moi-même je pouvais tout aussi bien avoir la même, voire le modèle au-dessus. Il « suffirait » de prendre un prêt et que je pourrais les épater.

D'un naturel minimaliste et venant tout juste de terminer de payer ma voiture actuelle, quelque chose m'interpella, et je ne savais trop quelle était cette partie de moi qui s'exprimait alors. Au fil de mes réflexions sur le sujet, j'y mis plus de lumière : il s'agissait de ma *peur de ne pas exister*.

Cette peur existentielle, ce jour-là, se réfugiait dans le matérialisme : se nourrir de sa nourriture préférée, l'attention, en ayant une voiture plus belle et rutilante que le voisin. La métaphore qui me vient pour décrire ce sentiment, et que l'on retrouve chez Hegel, est celle d'un enfant qui aurait besoin de jeter des cailloux dans un lac pour voir les rides que cela produit à la surface de l'eau ; et ainsi, se sentir rassuré grâce à des éléments extérieurs, grâce au fait que le lac fasse « accusé réception » de l'existence de l'enfant.

Ainsi, l'attention est parmi les éléments extérieurs les plus rassurants pour cette partie de soi apeurée, le *soi-qui-doute-d'exister*. Il me vient généralement en tête sous la forme d'un enfant prostré quelque part en moi, dans le froid et l'obscurité, et c'est le fait de localiser ce froid en moi qui permettra par la suite de contacter et rassurer cette peur.

À la recherche d'ancrage

Le *soi-qui-doute* est en recherche perpétuelle de repères pérennes et absolus. Les repères intérieurs présentent ces qualités, mais nécessitent concentration et attention pour être efficaces. À ce titre, les éléments extérieurs sont donc supposés plus fiables : « À la recherche de quiétude, le reflet que me renvoie le monde est ce que j'ai de plus tangible », se dit-il. Ces subterfuges agissent comme des lestes pour se sentir exister, pour s'ancrer durablement dans la réalité, et lui

permettent de s'affranchir des repères intérieurs.

La pierre angulaire du fonctionnement du *soi-qui-doute* est « tant que les autres me montrent que j'existe, tant que mon existence a une influence sur mon environnement, alors je peux être rassuré ». Dans le cas contraire, et si les repères intérieurs sont en dehors de son champ de perception, c'est l'angoisse et la concrétisation de la *peur-de-ne-pas-exister*.

Ainsi notre reflet et notre influence sur le monde nous rassurent, mais ils sont subjectifs et impermanents et ne satisfont donc pas le *soi-qui-doute* de façon authentique. Lorsque je dépends complètement des éléments extérieurs pour exister et que je m'en rends compte, je constate systématiquement que ma vision de moi-même est floue ou brouillée, comme un hologramme de mauvaise qualité, tandis que lorsque je trouve mes ancrages en moi-même, à l'intérieur, mon image de moi devient nette, consistante et stable.

Les identités de substitution

Les preuves d'existence extérieures qu'utilise le *soi-qui-doute* dans la durée sont les identités de substitution. Elles sont construites par toutes les phrases qui commencent par « je suis » et diffèrent de « je suis moi-même » (*sic…!*). Elles peuvent par exemple puiser dans le matérialisme ou dans le « relationnisme » : « Je suis propriétaire du dernier téléphone, d'une voiture de sport... », « Je suis conjoint(e) de X ou Y », « Je suis chimiste, militaire, artiste, écrivain…».

Il s'agit de masques ou d'étiquettes que l'on porte, auxquels on s'identifie et au travers desquels le *soi-qui-doute* se sent exister en compensant son manque de repères. Pour lui, les identités de substitution ont l'avantage de perdurer et d'offrir une source d'assentiment et d'approbation supposée durable.
Elles sont reconnues de façon sociale et sociétale, mais font aussi naître la peur d'être rejeté, puisque le *soi-qui-doute* s'en remet alors à l'appréciation des autres. Il est alors intéressant de noter que le rejet qui est opéré n'est pas tant celui de notre personne que celui de l'identité que nous revêtons et à laquelle nous nous identifions.

Ainsi, les identités de substitution empêchent de s'épanouir à titre personnel, et ce pour deux raisons :

- Premièrement, elles sont très dépendantes de l'avis de l'environnement extérieur sur ce masque ou cette étiquette, et ne donnent jamais la garantie d'un assentiment pérenne de la part des

autres. Ainsi, une même identité de substitution (être militaire, par exemple) peut être bien vue par certaines personnes et mal vue par d'autres. Les gens qui ont une mauvaise estime de cette étiquette provoqueront alors le sentiment de rejet du *soi-qui-doute*.

- Deuxièmement, ces identités étant des rôles que nous jouons, elles nous empêchent d'être authentiques, d'être pleinement qui nous sommes et qui nous voulons être.

En somme, elles empêchent d'être soi-même et de s'accomplir car elles nous font nous perdre dans le regard des autres ou dans une étiquette qui ne nous représente que partiellement et n'est pas nous.

Les ACK

Les identités de substitution ne suffisent donc pas à constituer des repères persistants, puisqu'elles nécessitent que le contexte se prête à jouer ce rôle et qu'elles sont soumises à l'approbation de ce rôle. Vient alors l'importance de disposer de « preuves d'existence » à effet immédiat pour combler les périodes de creux.

En informatique, il est parfois d'usage de mettre en place un système d'accusé réception des messages entre ordinateurs, qui se dit « acknowledgment » en anglais, ou « ACK ». Ce concept décrit tout à fait l'attente qu'il y a derrière la phrase : « Tant que les autres me montrent que j'existe ». On attend alors des autres et de notre environnement qu'ils émettent des ACK de notre existence et qu'à chaque instant nous ayons le reflet de notre existence dans le monde extérieur.

Dans l'exemple cité précédemment avec un enfant qui jette des cailloux dans l'eau, on retrouve un ACK matériel : les rides à la surface de l'eau sont des conséquences directes et immédiates de l'action de l'enfant ; elles sont une partie du reflet de son existence. De façon sociétale, la politesse et le civisme sont d'excellents exemples d'ACK qui invitent chacun à manifester de façon ostentatoire que l'autre existe à nos yeux, afin de consolider son reflet dans l'environnement qu'il perçoit.

La force d'un ACK variera selon nos attentes envers son émetteur, pondérée par le coefficient d'affect, c'est-à-dire l'impact qu'a cela sur notre sentiment d'exister. On identifie alors une hiérarchie dans les « moyens d'exister », selon qu'il s'agisse d'une chose inanimée, ou d'une chose que l'on considère comme consciente et dont le *soi-qui-doute* attend qu'elle reconnaisse notre existence.

L'angoisse, support de conflit
Comme indiqué précédemment, les repères intérieurs nécessitent attention et concentration pour servir pleinement à stabiliser son image de soi. L'inattention crée alors une dépendance aux preuves d'existence extérieures.

En plus des identités de substitution et de par cette dépendance, le *soi-qui-doute* s'identifie aux idées et aux pensées. Cela constitue alors le terreau des conflits et de la violence : être en désaccord avec les idées auxquelles il s'identifie devient une négation de lui. En situation de contradiction, le *soi-qui-doute* perd une partie de l'assentiment que lui conférait son environnement. Il doit alors rétablir ses repères car son image de lui devient trouble et vacillante : il lui faut retrouver des ACK, des preuves qu'il existe.

Par exemple, lors d'un conflit, cette réaffirmation peut se faire soit en sur-affirmation, soit en soumission ; selon que l'on s'identifie prioritairement à notre reflet dans les yeux des autres, ou que l'on existe plutôt au travers de la relation.

De plus, pour reprendre l'idée du coefficient d'affect personnel, il sera moins violent, moins « niant » qu'un passant dans la rue nous ignore — même si l'on considère qu'il l'a fait sciemment —, plutôt que de perdre un objet précieux au travers duquel on se sentait beaucoup exister.

L'image qui m'apparaît parfois pour décrire l'attachement et l'identification aux éléments extérieurs est celle d'un poulpe qui s'attacherait à des objets et des personnes ; au point que la blessure dans son identité, si ceux-ci s'éloignent, sera celle d'être physiquement amputé de ses tentacules.
A contrario, la meilleure posture pour lui est de se rendre compte qu'il existe par lui-même, y compris sans preuves extérieures. Et si les objets s'éloignent ou les personnes disparaissent, il n'est pas amputé d'une partie de son identité.

Être, simplement
En réalité, la recherche d'ACK et d'identités de substitution est entretenue uniquement par notre propension à oublier qu'on est, qu'on existe, tout simplement. Il suffit finalement de s'en souvenir et de le ressentir à l'intérieur de soi pour (re)trouver la quiétude : « J'ai conscience, donc je suis », sans avoir besoin d'aucune preuve, ni approbation, ni assentiment.

Ainsi, lorsqu'on est hors de soi, perdu par la perte des repères extérieurs, relatifs, il suffit simplement de revenir en soi pour retrouver intérieurement sa conscience de soi, qui est le seul repère véritablement absolu.

Par exemple par la respiration, en sentant l'air circuler à l'intérieur de soi, ou en sentant les battements de son cœur, ou en faisant un scan corporel pour activer sa sensation proprioceptive. L'important est simplement de focaliser son attention et sa concentration sur soi-même pour retrouver sa propre unité.

Contacter son *soi-qui-doute*

J'ai pu constater de par mon expérience personnelle et mes observations que notre bien-être dépend généralement grandement de l'état d'inquiétude de notre *soi-qui-doute*, et que l'un des moyens très efficaces de reprendre mes esprits lorsque je suis hors de moi, par peur ou par colère, consiste à contacter cet enfant prostré en moi pour l'écouter. Alors, me reconnecter à moi-même restaure l'image que j'ai de moi en une vision stable et nette.

Ainsi, si vous souhaitez vous aussi pouvoir contacter et rassurer cette partie de vous, j'ai plusieurs exemples qui devraient vous permettre de la localiser.

Il est dans la culture populaire que les vampires n'ont pas de reflet dans le miroir. Imaginez-vous un jour passer devant un miroir et n'avoir aucun reflet, contrairement aux autres personnes et aux autres jours. Que ressentiriez-vous sur le coup ?

Avez-vous déjà fait ces rêves où vous vous sentez bien présent mais lorsque vous parlez aux gens autour de vous, nul ne vous entend ou ne vous voit ?

Imaginez un jour jeter un caillou dans l'eau et ne voir aucune ride se produire à la surface. Ne serait-ce pas une situation des plus angoissantes ?

Si quelque chose à l'intérieur de vous se crispe, s'assombrit, se refroidit à la perspective de ces scénarios, il s'agit très probablement du *soi-qui-doute*. En l'ayant identifié, vous saurez dorénavant mieux où le trouver pour le réconforter en cas de besoin ou en cas de doute… d'exister.

Thibault VIRAVAU
Club Défense Le Bouchet
Ligue Île-de-France
3e Prix

Paroles…Paroles…

Je me souviens de cette chanson interprétée par Dalida en 1973 : *« …Encore des mots, toujours des mots, les mêmes mots. Je n'sais plus comment te dire… »*[1]. Je trouve cette mélodie empreinte de répétitions plutôt douce à mon oreille, constatant l'importance du volume des paroles dont nous usons au cours de notre existence et du pouvoir qu'elles ont lors de nos relations. Aujourd'hui, je me plais à imaginer que le mot « parole » n'a pas de petit frère, pas de synonyme qui permette de faciliter l'écriture d'un texte fluide, dont le sujet principal relèverait de l'échange verbal. Un texte court ressemblerait à peu près à ça :

« Enfant, j'appréciais beaucoup la parole apaisante de maman, qui me permettait de rejoindre facilement les bras de Morphée. Une fois réveillé, j'étais un vrai moulin à paroles et mes parents avaient bien du mal à me freiner. Réunis à dix autour de la table au cours du repas quotidien, seul papa avait le droit de parole, notre silence religieux nous permettait d'écouter ce que nous prenions pour parole d'Évangile. Entre deux coups de fourchette, il nous arrivait malgré tout de demander à avoir la parole et, si celle-ci nous était accordée, nous devions faire attention à notre parole d'enfant encore balbutiante. En effet, aucun écart de langage n'était toléré et il va sans dire que les gros mots étaient proscrits ».

« …Des mots faciles, des mots fragiles. C'était trop beau… »[1]

Cette frénésie des mots m'a toujours accompagné et reste une source intarissable dans laquelle j'aime m'abandonner, secondée par une inspiration fidèle et bienveillante. Cette évasion épisodique dans un océan de mots et d'expressions françaises dont il est parfois difficile de connaître l'origine revêt un caractère exaltant.

« …Toujours des mots… les mêmes mots… rien que des mots… »[1]

La parole des vérités et des mensonges, les paroles d'amour et de haine, les paroles douces ou agressives, paroles de l'espoir et des promesses pas toujours tenues, la ressource semble inépuisable dans l'usage de la parole où aucune limite n'est imposée.

« …Encore des mots toujours des mots… les mêmes mots… »[1]

Tous ces silences entendus au travers d'un regard qui en disent beaucoup plus que l'on ne voudrait restent des paroles particulièrement délicieuses et dont la portée est inestimable. Ne dit-on pas la parole est d'argent, le silence est d'or ? Mon petit chien l'a bien compris… il ne lui manque que la parole !

En vérité, la parole ne se vend pas, elle se donne. Moi-même, il m'est

souvent arrivé de donner ma parole à un ami de garder le silence, ce qu'on appelle garder un secret. Cette parole d'honneur vaut de l'or et pourtant elle n'a pas de prix, l'enrichissement de la relation est ailleurs.
J'aime particulièrement cette opposition philosophique où l'on valorise le silence par rapport à la parole comme Louis Lavelle a pu l'écrire en son temps : *« Le silence est un hommage que la parole rend à l'esprit »*[2].

«… Paroles, paroles, paroles… Écoute-moi… »[1]
Avec son humour légendaire et sa volonté de diriger les débats, le général de Gaulle n'était pas en reste lui non plus lorsqu'il prononça cette phrase à l'occasion d'une conférence de presse : « Je vais répondre à une question qui, au fond de la salle, ne m'a pas été posée ». Démonstration impeccable de l'art, de la maîtrise de la parole pour imposer en douceur sa pensée.
« …Caramels, bonbons et chocolats, par moments, je ne te comprends pas… »[1]
Le beau parleur, quant à lui, arrivera sans difficulté à bercer quelqu'un de belles paroles pour le tromper perfidement. Par ailleurs, des paroles mesurées devraient permettre d'éviter à certains de prononcer d'autres paroles qui, dit-on, dépassent trop souvent la pensée. Mais dans tous les cas, il sera toujours temps de faire ravaler ses paroles à un rustre.
« …Les mots tendres, enrobés de douceur, se posent sur ma bouche mais jamais sur mon cœur… Une parole encore… »[1]
Mais d'où vient cette éternelle inspiration capable d'échafauder autant d'expressions avec ce mot « parole » ? Récemment, un célèbre jeu télévisuel a lui aussi surfé sur la vague avec ce titre *N'oubliez pas les paroles*. Ca ne s'arrêtera donc jamais. Force est de reconnaître que notre histoire regorge de grands auteurs-compositeurs qui ont su nous offrir des textes magnifiques, sublimés ensuite par des interprètes de talent qui ont su donner aux paroles une teneur d'une qualité souvent remarquable.
«…Paroles, paroles, paroles, je t'en prie… »[1]
Je terminerai ma réflexion en évoquant Sénèque[3] dans une de ses célèbres citations *« La parole reflète l'âme »*. Le philosophe pense que la parole est l'image de l'âme de celui qui s'exprime, mettant en valeur l'expression et l'image de l'intériorité. Cela suppose toutefois une sincérité absolue de l'orateur… pour donner crédit à sa pensée.
« …Comme j'aimerais que tu me comprennes, rien que des mots… »[1]
« …Paroles, paroles, paroles, paroles, paroles et encore des paroles, que tu sèmes au vent... »[1]
J'adore définitivement cette chanson… C'est un hymne à la volupté des mots et d'une telle sensibilité… Mais peut-être auriez-vous préféré une

histoire sans paroles ?
Personnellement, je mettais un point d'honneur à mettre sur papier ma petite analyse car… les paroles s'envolent mais les écrits restent…

Philippe MUSE
CSAG Suippes
Ligue Nord-Est
Mention

[1] *Paroles, paroles* est une chanson italienne de Mina et Alberto Lupo composée par Gianni Ferrio et écrite par Leo Chiosso et Giancarlo del Re en 1972.

[2] Louis Lavelle est un philosophe français, et l'un des métaphysiciens français majeurs du XXe siècle. Représentant de la philosophie de l'esprit, sa philosophie est un spiritualisme existentiel. Il fut élu à l'Académie des sciences morales et politiques en 1947. *L'erreur de Narcisse* (1939)

[3] Sénèque : Philosophe latin né en l'an 4 av. J-C. Il est un philosophe de l'école stoïcienne, un dramaturge et un homme d'État romain du Ier siècle ; Il est un défenseur acharné de la liberté politique et de la justice sociale, et envisage la sagesse comme le but ultime de tout homme.

Apnée

Inspire... Expire...

Calme-toi. Je sais que c'est dur. Tu as l'impression d'être seule. Un sentiment de solitude intense, un vide de plus en plus important, comme un trou noir qui grandit dans ta poitrine lorsque tu inspires profondément.

Inspire... Expire...

Ça fait mal ? Je sais. Mais ce mal te fait te sentir vivante. Tu te rends compte de la chance que tu as d'être encore là, encore en vie.

Inspire... Expire...

D'un côté, tu détestes cette sensation. De l'autre, tu l'adores.

Inspire... Expire...

Tu pleures ? Ça te fait si mal ? Ou bien, il y a autre chose et tu envisages d'en finir ?

Inspire... Expire...

Finalement, cette sensation te ramène à la réalité et te rassure. Ai-je raison ?

Inspire... Expire...

Arrête de réfléchir et respire. Tu n'as pas le temps de réfléchir ; tu dois vivre.

Inspire... Expire...

Pourquoi est-il là, ce vide ? Qu'est-ce qui l'a causé ? Je ne sais pas vraiment. Probablement une accumulation de plusieurs choses douloureuses qui ont fait qu'il s'est installé progressivement sans que tu t'en rendes vraiment compte.

Inspire... Expire...

Est-ce qu'il est encore présent ? Sûrement. Il ne peut disparaître aussi facilement.

Inspire... Expire...

Est-ce qu'il va disparaître un jour ? Honnêtement, je ne sais pas. Je l'ai encore, ce vide. Il ne disparaîtra peut-être jamais.

Inspire... Expire...

C'est presque une fatalité. Nous l'aurons tous ce vide, un jour ou l'autre. Certains ne le sentiront peut-être jamais.

Inspire... Expire...

Alors, pourquoi toi ? Je ne sais pas non plus. Je suis loin d'avoir les réponses à toutes les questions. Je n'ai que dix-sept ans.

Inspire... Expire...

Mais j'ai une hypothèse. C'est grâce à ta sensibilité. Oui, grâce et non à cause. Dans un sens, c'est une chance, même si ça ressemble à un fardeau. Au moins, tu sais et ressens que tu es en vie ; et tu ne feras rien de regrettable.

Inspire... Expire...

Enfin, tu feras des erreurs. Tu ne peux pas éviter les regrets car tu feras et tu as déjà fait de mauvais, ou peut-être de bons, choix que tu regrettes.

Inspire... Expire...

Je ne peux pas mentir et dire que tu ne feras pas d'erreur et que tu n'auras aucun regret.

Inspire... Expire...

Je m'en voudrais de mentir ; et toi aussi, tu m'en voudrais.

Inspire... Expire...

C'est cette sensibilité dont je parlais, cette empathie. Elle est grande, énorme. Elle m'oblige à cette sincérité et cette franchise. Je n'aime pas mentir et ce n'est pas une exception cette fois-ci.

Inspire... Expire...

Nous pouvons croire que c'est l'adolescence qui fait ça. Je ne pense pas. Nous ressentons tous ce vide, à n'importe quel âge, pour différentes raisons.

Inspire... Expire...

Alors, il n'y a qu'une seule façon d'avancer.

Inspire... Expire...

Vivre et respirer sans se poser trop de questions, juste pour apprécier la présence et apprécier d'être encore là.

Inspire... Expire...

Parce que c'est ça la vie : avoir des doutes, des peines, souffrir, mais aussi rire, aimer, et respirer.

Inspire... Expire...

N'abandonne pas juste parce que ça semble impossible, même l'impossible est réalisable.

Camille MORISSEAU – 17 ans
CSE Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest
Prix jeune auteur

Une nouvelle naissance

En hommage à M.C.

De sa main tremblante, couverte de fleurs de cimetière, elle mélange son thé dans sa tasse ébréchée. La cuillère tinte sur la porcelaine. Adossée au canapé de velours anis passé par le temps, elle se perd dans les mouvements du balancier d'une comtoise de bois verni :

- À tout le monde elles sont comptées.
- Pardon, vous avez compris le but de votre interview, vous pouvez encore vous désister.
- Veux-tu un verre d'eau ? Prends, sur le buffet il y a une carafe.
- Non merci, pouvez-vous vous présenter ?

Elle quitte la pendule des yeux, et se retourne douloureusement vers moi :

- Que veux-tu que je te raconte sur moi ?
- Votre nom, votre âge, la ou les raisons de votre choix…
- Et tu vas être là jusqu'à la dernière ? Bientôt, tu en sauras plus sur moi, alors que tu resteras une personne complètement inconnue pour moi.

Elle détourne un instant le regard, contemplant sur les meubles du salon les portraits de famille :

- Ysgrid... Ysgrid Desliur, j'ai soixante-dix-huit ans. Et au bout de cette soixante-dix-huitième année, j'ai décidé de mourir. Ce n'est pas une décision vaine, elle est réfléchie, et ma maladie en est en grande partie la cause. Quand tu me regardes comme ça, je semble âgée mais bien portante mis à part les tremblements et la respiration forte.

Contemplant le bouton nacré de la manche droite de sa chemise blanche, son visage doux mais pensif est traversé par un éclair de gravité.

- L'ostéoporose m'a rendue fragile. Depuis mes cinquante-neuf ans je suis toujours dans la crainte d'une nouvelle fracture. Je marche peu, bouge peu car je me fatigue vite. Je ne peux plus pratiquer certaines activités banales du quotidien comme faire les courses, écrire… Ma vie, je la passe allongée. Je ne veux pas que l'existence me devienne amère, je veux qu'elle garde une forme convenable, car j'aime la vie même si cela peut sembler contradictoire.
- Vous êtes réellement déterminée à aller jusqu'au bout.
- Bien sûr, certains y trouveront du courage, et toi qu'en penses-tu ?
- Oui, ce n'est pas un acte anodin.
- Mais pourquoi, voyons, il n'y a rien de difficile dans l'acte de passer

de la vie à la mort. Je m'explique. Tiens, veux-tu m'apporter le verre d'eau qui est près de la carafe ?

Je me lève de ma chaise en osier, pose mon microphone sur la table et saisis le verre sur le buffet. Je retourne à ma place, m'assois et tends le breuvage à cette main tremblotante. Elle porte le verre à ses lèvres ridées :
- Regarde-moi, je suis dans cet institut en Belgique, j'avale cette solution... C'est facile, simple comme bonjour. La vie est plus difficile que la mort. La vie est difficile à chaque instant entre l'insécurité, les remords... C'est pour cela que je ne trouve rien de brave à mon acte.
- Malgré le fait de faire ses adieux à sa famille ?
- Certes, ma seule culpabilité, à présent, c'est d'attrister les gens que j'aime, c'est de loin ma plus grande peine, mais en rien je ne changerai ma volonté, plus de doute. Je ne trouve plus de sens à la vie, je ne suis plus animée par la lueur de l'envie ou bien du désir.
- Mais vous n'êtes pas stressée à cette idée sachant qu'il ne vous reste plus que deux jours à vivre ?
- Au contraire, je vis les plus beaux jours de ma vie, sans soucis, sans angoisse, sans les tracas du lendemain. Je ne me suis jamais sentie aussi sereine qu'aujourd'hui. Rien de ce que je dis n'est censé encourager les gens au suicide, ni enlever quelque chose à la valeur de la vie. J'ai eu de très longs moments pour méditer. Les gens sont terriblement attachés à la vie. Ils lui ont même attribué un sens sacré, c'est pour cela qu'il n'y aura jamais de foule à se donner la mort. Ils seront toujours rares et auront de bonnes raisons. Vous comme moi nous mordons dans la vie, enfonçant profondément nos dents dans ce fruit défendu auquel on ne peut résister. Je vois dans cet acte ultime rien de plus que la manifestation d'une volonté de vivre véritablement et dignement.

*****

Vêtue d'une robe blanche, elle est allongée calme et souriante, dans un lit de contreplaqué clair. À son chevet, ses proches viennent cueillir ses dernières paroles dans cette chambre embaumant le lilas. La porte s'ouvre, une femme en jupe bleue entre, tenant à la main un verre empli d'un liquide transparent. Qui pourrait penser qu'une substance si semblable à l'eau, matrice de la vie, va servir à des fins létales ? La femme s'agenouille près du lit, caresse de façon maternelle l'épaule d'Ysgrid :
- Vous allez mettre en place le protocole ?
- Oui, ne vous inquiétez pas. Êtes-vous bien Ysgrid Desliur ?
- Je suis bien Ysgrid Desliur.
- Vous voulez mourir aujourd'hui ?

- Oui je le veux.
- Vous savez que si vous buvez cela vous allez mourir en vous endormant tout doucement ?
- Oui, absolument.
- Alors êtes-vous persuadée de le vouloir ?
- Oui, c'est ma volonté.
- Personne n'a le droit de vous juger car vous êtes la seule à connaître la qualité de votre vie. Au revoir Ysgrid.
- Adieu.

Elle prend le verre, boit rapidement le contenu.
- Ma foi, c'est fort amer, puis-je avoir quelque chose de sucré pour contrer le goût ?
- Oui, tenez, prenez du chocolat.
- À quel moment après l'ingestion suis-je censée mourir ?
- Dans deux à trois minutes.
- Parfait, venez tous près de moi et ne pleurez pas, je veux garder un souvenir sacré de la vie. Je commence à m'endormir, je me sens si apaisée.
- Respirez profondément... Fermez les yeux, doucement, fermez les yeux...

Un grand silence règne. Elle dort calmement, enfin libérée.

Jade THUAULT – 17 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire
Ligue Ouest
Mention jeune auteur

Poésies

Émigrer

Attente. Allongé. Trempé. Dissimulé. Tout ça pour quoi ? Tout ça pour qui ?

Famine, guerre, épidémie. Devoir de s'échapper. À tout prix ! Il espère.
Paradis tant rêvé. Asile refusé ! Il faut continuer. Il espère.
Souvenirs d'enfant. Famille, rires, amis, amour. Il espère.
Tirs mitraillettes, hurlements, cruauté, sang. Il espère.
Décision... Abandon... Courage... Il espère.
Fuite désert, peur passeurs. Il espère.
Canot, mer, noyade. Il espère.
Europe enfin. Il espère.
Trompé. Il espère.
Seul. Il espère.
Il espère.

Espérer. Refuser. Pleurer. Attendre. Entendre. Comprendre.
S'échapper.

Il s'échappe.
Si ! Il s'échappe.
Longtemps. Il s'échappe.
Encore, toujours. Il s'échappe.
Pluie, froid, angoisse. Il s'échappe.
Éclair bleu, sirènes, ordres. Il s'échappe.
Vent froid qui fouette le visage. Il s'échappe.
Humidité, chute, griffure, blessure. Il s'échappe.
Piège, saut, arbustes, évitement, roulade. Il s'échappe.
Grillage, macadam, glissières, marques blanches, phares. Il s'échappe.
Klaxon, crissements, éblouissement. Choc. Vol. Incompréhension. Il s'échappe.

Souffrance, sa vie, une seconde, dernier soupir. Fin de l’attente.

Julien ALTENBURGER
CSAG Strasbourg
Ligue Nord-Est
1er prix

Tableau de nuit

À l'heure du presque noir, quand il fait encore soir, les piaillements végétaux gorgés d'été et d'eau, donnent une toute autre allure à la rue qui se meure habituellement d'une chaleur asphyxiante. Mais ce soir, il a plu. Un quotidien rompu. L'espace est devenu un asphalte mouillé couleur jaune lampadaire. Ça sent la terre. Et la poussière. Odeur chaude de quartier, sableuse, qui envahit le nez. Typique comme nulle autre. La poussière du tapis mêlée au jus de pluie. Et soudain, on remarque : il n'y a plus de cris. Les volatiles au lit, ne restent que les moteurs de quelques véhicules qui font crisser les flaques. La nuit s'est avancée, discrète. Les bruits sont déguisés. Les pare-brise presque secs dessinent l'humidité sous forme de reflets. Ils s'égouttent. Un chien passe, précédant une dame. Il la sort pour l'oxygéner. Elle est bien élevée et remue son collier. Le noir s'emmêle les pinceaux, l'eau dilue le vrai et le faux, le soir est dessin estival. Un insecte se déchausse, plonge dans une goutte de nuit, entame quelques longueurs. Mes paupières se tassent, je suis lasse, avachie, étendue dans ma rue. Suspendue au balcon. Il est presque minuit. Je suis chauve-sourire et l'été m'ensorcelle... Ce doit être la pluie... elle tombait en poussière ! À l'heure du presque nuit, quand il fait encore vie, rêver est essentiel.

Élodie BRUTINEL LARDIER
CSLG Gap
Ligue Paca-Corse
2e Prix

Vanités

Les allées de la mort sont toujours rectilignes...
Pour qui fut généreux, ou même tyranneau,
Nos actes fussent vils, et même parfois dignes,
L'espace entre les stèles, est tiré au cordeau…

On voit là s'étaler, la vanité posthume !…
Tout rang social s'enfuit, devant l'homme mourant…
Pour ce nom gravé d'or, dans la pierre « costume » !…
Maintenant qu'il gît, là… Est-ce si important ?…

Lui, jadis triomphant, entrait dans la carrière…
Mais les cris du gravier, sous les pas des vivants
Qui suivent tristement l'allée du cimetière,
Ressembleraient plutôt… à ceux de revenants !

Si l'on croit l'oraison, il était un héros…
Fût-il si courageux ?… Ou pleutre misérable ?…
Dès qu'il s'est arrêté, dans l'aire de repos,
On ne dit surtout pas, s'il fut suppôt du diable !…

Quels que soient les parcours, leur issue est mortelle,
Ceux qui, par le pouvoir, les honneurs, le galon,
Pensent naïvement leur action éternelle,
Feront tous en partant… l'ultime « concession »…

René BESSET
CSA Mérignac Beauséjour
Ligue Nouvelle Aquitaine
3e Prix

Un si joli village

La poésie pour moi Monsieur,
Ce sont les coquelicots au beau milieu des blés,
la couleur des lavandes qui bleuissent l'été,
herbes aromatisées que l'on peut ramasser,
pourvu qu'on fasse l'effort, bien sûr, de se baisser,
et que l'on met sans cesse dans tout plat cuisiné.

La poésie pour moi Monsieur,
Ce sont ces cabanons dans les vignes, cachés.
Oratoires qu'on découvre, au détour d'un sentier,
bénissant transhumance, moutons, chiens et mulets.
Ces chapelles entourées de rangées d'oliviers,
ponts romains millénaires et leurs arches voûtées

La poésie pour moi Monsieur,
C'est cette partition de musique jouée,
par toutes ces cigales qui chantent tout l'été.
et qu'un vent facétieux s'évertue à porter
à travers les collines, par-dessus les vallées,
pour que le monde entier, puisse en profiter.

La poésie pour moi Monsieur,
C'est ce petit village, que l'on peut distinguer,
coincé à l'horizon, au milieu des rochers,
accroché aux falaises, mais sans jamais tomber,
Ces ruelles emmêlées, toutes enchevêtrées,
au milieu des maisons aux façades écorchées.

La poésie pour moi Monsieur,
Ce sont ces vieilles tuiles aux couleurs délavées,
aux couleurs du soleil qui brille sans arrêt,
Portes et volets teintés aux couleurs du passé.
La fontaine qui coule sans jamais s’arrêter,
dans laquelle on a mis le vin rosé au frais.

La poésie pour moi Monsieur,
C'est un vieux chat couché tout en haut d'un muret
d'où tombe en cascade tout un flot d'ipomées,
Des courettes cachées, des boutiques d'été
vendant lavande, miel et faïences signées
peintes à la main sur place, joliment décorées.

La poésie pour moi Monsieur,
Ce sont ces vieux assis sur un vieux parapet,
qui passent leur journée à se la raconter,
si courageux qu'eux seuls un jour ils ont osé
attraper une étoile, et ensuite l'enchaîner,
entre les deux collines, pour mieux la regarder.

La poésie pour moi Monsieur,
C'est ces histoires qu'on narre, le soir à la veillée,
de bartavelles royales qu'on aurait décimées,
de sardine si grosse, qu'un port elle a bouché,
d'une partie de cartes qui aurait mal tourné,
et même de pétanque arrêtant un tramway

La poésie pour moi Monsieur,
C'est cet accent qui chante à travers les sentiers,
que l'on entend partout quand on fait le marché,
qu'on attrape en naissant, qu'on ne peut plus quitter,
qui fait en quelque sorte votre identité,
je dirai même plus, qui fait votre fierté.

La poésie pour moi Monsieur,
C'est cette petite église où je fus baptisé,
Cette école communale où petit je courais,
Le facteur en vélo qui faisait sa tournée,
La petite mairie où personne ne venait,
L'autocar sur la place, qui faisait son arrêt.

La poésie pour moi Monsieur,
C'est ce petit village, comme vous le voyez,
Le bal des hirondelles qui criaient tout l'été,
Les veillées tous les soirs assis sous les mûriers,
Les grillons qui chantaient et les vers qui luisaient
Les hommes qui buvaient, les femmes qui prisaient.

La poésie pour moi Monsieur,
C'est mon cœur qui battait lorsque Manon passait
Mon corps qui défaillait quand Marie m'embrassait,
Mon âme qui souffrait quand Mireille pleurait
Ma vie désintégrée quand Fanny m'a quitté.
C'est toutes ces amours à jamais envolées.

La poésie pour moi Monsieur,
C'était ces choses-là avant qu'elles n'aient brûlé
Englouties dans les cendres, par le feu ravagées.
De la terre à la lune en un instant passées,
Les décors supprimés, les scènes non jouées
Et mon âme écorchée, à tout jamais blessée.

Gérard ALEXANDRE
ASAL Lorient
Ligue Ouest
Mention

Les mots

J'ai toujours aimé les mots,
ces mots qui se suivent.
Il y a ceux qui sont beaux,
et ceux qui nous emmènent à la dérive.

Savourez le mot « enfance »,
il va si bien avec « insouciance »,
et aussi avec « confiance »,
mais... parfois, il y a défaillance.

Combien d'enfants abandonnés ?
Combien d'enfants maltraités ?
Cela ne devrait pas exister
mais il y a dans ce monde tant de cruauté !

Pensez au mot « animal »,
et au comportement anormal
de bien des hommes
qui détruisent leur royaume.

Ces hommes qui les martyrisent
et même les abandonnent,
rendant leur vies si grises,
quand ils n'ont plus personne.

Chérissez le mot « amour »,
certains le cherchent toute la vie...
Il n'est pas là, toujours,
il n'y a pas de garantie.

L'amour est beau,
mais il peut faire des ravages,
et déclencher des naufrages
si quelqu'un quitte le bateau…

Combattez le mot « mort »,
avec son cortège de douleurs.
Il faut essayer d'être plus forts
pour sauver nos cœurs.

Et puis, il y a le mot « amitié »,
si important pour la santé.
Mais, là aussi, il faut faire attention,
parfois, il rime avec « trahison ».

Murmurer aussi le mot « vie »
et puis le mot « bonheur »,
qui, bien souvent oublient
de s'associer dans nos cœurs…

Mylène JACQUET
Corsica Sports Loisirs Gendarmerie Ajaccio
Ligue PACA-Corse
Mention

Nuit magique

Au rond d'une clairière, dans un rayon de lune,
Devant une assemblée de capucins assis,
Une harpiste ailée aux longs cheveux de dune,
Donne un concert magique aux êtres de la nuit.

Posée sur le coussin d'un cèpe roux des bois,
Vêtue de ses cheveux qui l'habillent de miel,
Elle frôle les cordes du souffle de ses doigts,
Les paupières mi-closes, sous le satin du ciel.

Ses ongles de nacre rose grattent les cordes fines,
Et les notes s'envolent en milliers de baisers.
Les rondes sont un nid où reposent, câlines,
Des plumes échevelées, asile où se lover.

Les croches enchevêtrées unies en flocons pâles
Ornent les fils de vierge planant sur les marais,
Et s'échappent vers l'eau où dorment les étoiles,
Frôlant sur leur passage les nymphéas moirés.

Au rond d'une clairière, dans un rayon de lune,
Devant une assemblée de capucins assis,
Une harpiste ailée aux longs cheveux de dune,
Tapisse de musique le velours de la nuit.

Clotilde HÉRAULT
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine
Mention

Cruelle petite goutte salée

Et, soudain, tout est flou.
La vie a porté le premier coup.
Les oreilles sifflent et bourdonnent.
Dans ta tête, l'alarme sonne.
Et puis vient la vague de douleur,
Elle se déchaîne et te serre le cœur.
Tu suffoques, tu cherches l'air,
L'impression d'être largué en pleine mer.
C'est comme un rouleau qui t'enterre,
C'est comme si tu ne touchais plus terre.
Tu trembles de tout ton corps,
Victime d'un chagrin trop fort.
Ta carcasse est secouée par les pleurs,
Sous les regards curieux des spectateurs.
Tu sais, ceux qui croient comprendre,
Mais qui feraient mieux d'aller se pendre !
Et tu ressens toute ta peine et ta douleur,
Si bien logées au fond de ton petit cœur.
Et tu as juste envie de hurler, de piétiner,
D'éjecter ce poids si meurtrier.
Mais tout ce que tu fais, c'est pleurer,
Ces si cruelles petites gouttes salées.

Claire SCION – 15 ans
CSL Lycée Militaire d'Autun
Ligue Bourgogne Franche Comté
Prix jeune auteur

Le souffle du givre

La plaine glacée était balayée par les vents, le manteau de neige qui la recouvrait était lacéré par les puissantes rafales qui la maltraitaient sans cesse. Ici, en ce lieu de désolation, le soleil s'était éteint. Mars était là depuis trop longtemps dans cette étendue de glace et dans le cœur des hommes. Mais l'hiver ne partait plus, comme des rats dans des égouts, comme le Diable dans un lieu impie, il était désormais le maître des lieux et qui osait s'y aventurer devenait foyer de peste et réceptacle des nécromants. Ici, en ce lieu de désolation, les hurlements d'Éole se confondaient avec le bruit assourdissant des âmes prises au piège dans ce Styx polaire. Ou n'étaient-ils qu'un ? Je ne pouvais y penser. Les pauvres hères qui croyaient voir arriver un hiver précoce et éphémère se désolaient face à ce qui leur semblait être une nouvelle ère glaciaire. Les cultures et les sylves, autrefois vertes et fertiles, n'étaient désormais plus que crevasses et tranchées. Même les pins élancés se terraient devant la fureur de Borée. La cendre blanche s'abattant perpétuellement sur la terre éraflée effaçait toute trace de passage, recouvrait les coquilles humaines vides de l'âme de leurs porteurs, censurant leur existence. Au loin, de pâles lueurs dansaient dans la nébulosité de la nuit. Elles étaient les seules traces de vie qui persistaient, malgré le frimas, comme un phare guidant les bateaux, l'espoir du voyageur. Mais peu y parvenaient, peu trouvaient la chaleur et la paix. Car malheur arrivait à celui qui parcourait ce désert arctique, ici gisaient ceux qu'Hela refusait. Et bientôt en Niflheim je sombrerai. Je repensais à ma mère, je la savais auprès de Dieu, elle qui n'avait de cesse de me répéter que mes croyances excentriques étaient byzantines. Elle me manquait terriblement, mais en cristal de désespoir mes larmes se changeaient. J'éprouvai le froid jusqu'à la profondeur de mes os. Mes hardes autrefois cyan étaient au ciel azuré le morne éther de l'automne. Mon amulette, de ma main débile s'échappait, de mes améthystes appendices je grattai la neige pour y trouver l'éclat de topaze, mais paralysé, la précieuse lueur je ne pus admirer. Sur mes flancs déjà je sentais l'étreinte d'Anubis se resserrer. Avec un soupir je portai le regard sur la croix qui me dominait. Alors qu'Adrian tombait à mes côtés, je remerciai Saint-Maurice de m'avoir exaucé. Ma vision se troubla, le froid disparut et avec un sourire, je m'éteignis.

Vincent TONNELIER – 16 ans
CSA EETAA 722 Saintes
Ligue Nouvelle Aquitaine
Mention jeune auteur

Lettre à…

Lettre à un oncle oublié

René, je n'aime pas ton prénom. J'ai du mal à écrire ces quatre lettres, définissant ainsi l'officier que tu es. Je pense à Chateaubriand, figure poétique portant le mal du siècle, son siècle et le tien, où l'ennui et la désespérance accompagnaient les pas de tous les jeunes hommes.

Est-ce une des raisons qui m'amène à imaginer ton histoire baignée de tristesse.

Tu es le demi-frère de mon père et vous vous partagez votre mère, Jeanne, dont tu es le fils aîné.

Je te pensais né à Morlaix, terre bretonne où ta famille paternelle est ancrée. Tes papiers militaires m'apprennent que tu es né à Paris. C'est pourtant en Bretagne que tu vas passer ton enfance.

La propriété où tes grands-parents, oncles et tantes, se sont installés est un lieu terrifiant le soir venu pour le petit garçon que tu es.

On doit baisser le ton lorsque l'on passe devant la porte close où ton grand-père Ernest s'est éteint il y a peu.

Dans tous les hameaux alentours on connaît ses contes. On se les transmet ou on les lit à la veillée. Chez toi, au manoir, on ne parle pas de lui comme d'un conteur mais comme d'un écrivain. Ta tante, celle à qui ta mère te confiera, a aussi un fils.

Henri, de trois ans ton cadet, sera ton compagnon de jeu. Engagé volontaire, il mourra au combat en 1918, trois ans après toi, à Thiescourt.

Vous êtes encore de très jeunes enfants, toi et ta sœur Madeleine, lorsque la douleur vous saisit. On t'annonce un soir que ton papa vient de monter au ciel. Tu as cinq ans, il en avait vingt-neuf.

Félix, ton père, c'est ce jeune avocat que ta mère a tant aimé. Lui aussi est éperdument amoureux. Elle rêve de retrouver Paris et de quitter les murs humides de l'amirauté du port de Brest. Il lui a promis.

Le mariage est grandiose. La cathédrale Saint Louis bénit la fille unique de l'amiral de la rade, ministre de la Guerre, avec le fils d'une des

familles respectées de la noblesse bretonne.

Paris sans doute, de temps à autre, mais l'histoire se joue à Commana. Ce domaine de Coat ar Ro'ch attise le besoin puissant des uns et des autres de se nourrir des lieux. Tous s'y retrouvent. C'est ici que se jouent leurs destins.

René, Henri, Madeleine ta grande sœur, les frères de vos pères, écrasés par la figure immense d'Ernest, tentent de trouver leur propre chemin.

En ce mois de mai 1901, tous se serrent autour de leur douleur sur le chemin qui mène la famille, les connaissances et amis, les fermiers et métayers, à la croix du Bois de la Roche où sera inhumé Felix.

Son épouse, Jeanne, ta maman, est si jeune. La vie qu'elle a cru définitivement ternie derrière ses voiles de veuve, l'appelle à nouveau. L'hiver vient et l'humidité envahit les longs corridors du château. Son lit est un mouroir. La mère de Félix lui adresse à peine quelques mots au cours de la journée, la rendant responsable de la pneumonie qui a emporté son fils.

Cette grand-mère t'étouffe, René, et tente de te retenir au manoir plutôt que de te laisser courir les bois avec ton cousin. Cette peur de te voir tomber malade à ton tour, cette anxiété diffuse, chaque jour ressentie, te fera choisir la faculté de médecine plutôt qu'une faculté de droit.

Ta mère est partie. Elle retrouve Paris et redevient une jeune femme lumineuse. Les bals, les dîners, l'opéra, la vie enfin. Ses enfants, toi cher René et ta sœur Madeleine, grandissez le cœur lourd, dévorés par une peine que la beauté du lieu et la tendresse de votre nourrice, Hélène, ne peut apaiser.

On ne s'amuse pas au manoir du Bois de la Roche. Le domaine emploie de nombreux ouvriers agricoles, semainiers, charrons, femmes et hommes de main. Les étables et les granges, la métairie au nord du logis, les pigeonniers, le grand lac et surtout la forêt demandent une gestion et un entretien constants.

Vos vies se dessinent et la tienne se prépare à comprendre le corps humain.

Tu as longtemps observé les animaux qui t'entourent. Tu sais poser une attelle, préparer des onguents, bander une blessure mais tu leur

préfères les hommes. Ton cousin, Henri, attiré par la poésie, deviendra avocat. Quant à Madeleine, la profonde, on ne lui demande rien. La sœur de votre grand-mère, abbesse de l'abbaye de Solesmes, l'accueillera au sein de la communauté des Bénédictines.

Chacun va quitter les monts d'Arrée.

La guerre va bientôt appeler tous les jeunes hommes à combattre.

Tu vas rejoindre le 130e Régiment d'Infanterie. Tu es médecin militaire. Ta carrière se dessine. Les premières photos de toi, sanglé dans ton uniforme, renvoient l'image d'un homme jeune, plus tout à fait un jeune homme car tu auras bientôt trente ans.

Très droit, la tête légèrement en arrière, comme si ce regard si bleu, atteint d'une légère myopie, t'obligeait à une certaine posture.

1915, la guerre de tranchées va commencer.

Les hommes qui vivent près de toi renâclent à passer leurs journées aux travaux de terrassement. Les abris sont construits.

C'est l'automne et de longs boyaux creusent la terre, devant vous protéger de projectiles de plus en plus pénétrants.

Je devine que ce 25 septembre il fait beau.

Ton régiment va prendre sa place pour l'offensive de Champagne. Il passe à Saint-Hilaire-le-Grand, qui a été violemment bombardé. Les collines ressemblent étrangement à celles que ton regard retrouve lorsque tu ouvres les yeux dans ta chambre à Commana.

Le temps de se mettre en place, il est cinq heures du soir. Ton bataillon s'installe sur la première ligne conquise en début de journée.

L'état-major prend position sur la ligne française. Dans la nuit, ton bataillon a pour mission d'attaquer l'épine de Védegrange.

Curieusement ce mot te transperce le cœur. Épines, et l'agonie couronnée du Christ en croix.

Tu chasses ces pensées, qui t'éloignent des gestes précis que tu dois avoir.

La bataille doit être remportée à tout prix. La préparation d'artillerie est

très intense sur toute la ligne à enlever. L'ennemi répond surtout avec des pièces de gros calibre tirant à l'arrière.

Les tranchées de départ sont à demi nivelées et les hommes que tu accompagnes et soignes s'y pressent et ont hâte de monter à l'assaut.

Le temps semble si long.

Il en reste pourtant si peu pour nombre d'entre vous. Si peu de temps à regarder le ciel, à sentir ses membres frissonner, à se racler la gorge, à cracher une salive jaunie de tabac brun, à entendre son cœur battre.

Lorsque enfin le commandant, un fusil à la main, suivi d'un clairon, monte sur le parapet et donne le signal de l'attaque, les hommes se portent résolument dans la direction de l'ennemi.

Environ huit cent mètres vous séparent de la ligne allemande, de nouvelles fractions poussent encore plus loin. Un groupe d'hommes est fait prisonnier.

Les obus pleuvent.

Pourquoi s'être avancé un peu trop près de ces deux soldats hurlants, les entrailles déchirées, pourquoi ne pas avoir attendu, lors d'une accalmie, que le va et vient des brancardiers reprenne, pourquoi avoir répondu à l'appel de l'aumônier qui, dans les prochaines secondes, va mourir avec toi ?

Tu viens de perdre cette vie, que tu as mis tant de temps à installer en toi. Cette vie que tu voulais quitter, petit, pour rejoindre ton père, cette vie qui t'échappait lorsque enfant tu t'évanouissais à la moindre blessure, cette vie que tu sauvais en soignant les autres.

Les combats cessent.

Les pertes sont innombrables sur cette épine de Védegrange. Tu es un mort parmi tant d'autres. Ton histoire va s'inscrire comme celle d'un soldat tué au champ de bataille et puis il y aura ces vilains plis portés aux familles, ces mères en deuil, ces veuves inconsolables.

Tu n'avais pas d'épouse, mais une sœur qui t'aimait tendrement, une mère qui t'espérait, un cousin que tu épaulais et un jeune frère, mon père, de dix ans ton cadet, aviateur bravache, qui prit des risques insensés pour alléger sa peine.

Près de cent ans nous séparent. Les photos de famille ne racontent rien. Il faut creuser profond pour retrouver trace des vies passées. Au bout de ce chemin de mémoire, je t'entends me dire que ce prénom que je n'aime pas à un sens : re-naît. C'est aussi la Bretagne, la dureté de cette terre, la beauté de ces histoires qui, à travers ce que j'ai retrouvé de toi, reprennent vie. Nos chemins se lient, René, et c'est avec une infinie gratitude pour cette re-naissance que je te quitte, mon cher oncle.

À la mémoire de René du Laurens de la Barre

Médecin aide-major de 1ère classe

130e RI

Mort pour la France le 25 septembre 1915

Patricia PINCÉ de SOLIÈRES
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France
1er prix

Lettre anonyme

« Ô rage ! Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? »

Ce n'est pas vrai. Je n'ai pas tant vécu. Et cette infamie, je l'ai déjà vue. Trop vue. Trop entendue. Chère A., je prends la plume maintenant pour te dire tout ce que je n'ai pu te dire, tout ce que je n'ai pas le droit de dire, tout ce que j'ai envie de crier. Je suis dans une fureur aussi sauvage que celle d'Achille perdant Patrocle. Ces filles sont des nuisibles, elles n'existent que dans la souffrance des autres. Des succubes malfaisants. Leurs mots, leurs regards en coin mais insistants, leurs indignations feintes quand tu leur réponds, sont autant d'acide cherchant à ronger ce qui fait de toi ce que tu es. Je les vomis, je les exècre. Qu'elles pourrissent dans leur propre fange.

« La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe » dit-on. Quelle foutaise hypocrite et destructrice ! Comme si c'était si simple de rester toujours planant dans le ciel. Être atteint signifie-t-il qu'il fallait être plus blanc ? Non. La vérité c'est que les crapauds existent et les blanches colombes ne sont que chimères. Tu es un albatros. Je suis un albatros. Nous sommes des albatros face à des marins ignares et méprisants. Créons ensemble une communauté céleste ! Un endroit où chacun peut être soi.

Un jour ces filles grandiront et elles ne seront rien. Un jour viendra où, toi, tu seras ce que tu dois être, ce que tu es déjà mais ne vois pas : belle, intelligente, forte. Tu auras ce qu'elles n'ont jamais envisagé d'avoir. Leurs esprits sont trop étriqués pour rêver vraiment. La vie te donnera ta revanche. Elles le savent. Elles te jalousent pour ça. Elles n'ont ni ne sont rien. Elles veulent détruire pour exister.

Il te manque de la force pour combattre ? Prends la mienne. Je n'en ai plus besoin. Tu te sens seule ? Je suis là comme un soutien inattendu et incongru. Tu penses qu'elles ont gagné aujourd'hui ? Non. Ta parole est leur perte. Tes mots sont plus forts que les leurs. Les tiens relient. Les leurs isolent. Les tiens sont sincères et honnêtes. Les leurs hypocrites et menteurs. Tes larmes sont plus fortes que leurs rires. Elles disent ton humanité. Ils disent leur ignominie. Aujourd'hui, tu as gagné. Au moins une alliée de l'ombre.

Chère A., je ne peux te nommer ici, je ne peux te montrer mon soutien, je ne te donnerai pas cette lettre. Je n'en ai pas le droit. Je ne

suis qu'une adulte impuissante qui constate et transmet. Chère A., j'aimerais tant faire plus. Je le ferai. Mais, de biais. Si je te vois tomber, je te rattraperai. Si je les surprends, je sanctionnerai. Ce n'est pas suffisant. Je le sais. Je l'ai vécu. J'ai aussi été cette colombe qui n'était pas assez blanche pour éviter la bave des crapauds. Je m'en suis voulu pour cela. Chère A., tu ne le sauras sans doute jamais, mais je vais veiller sur toi.

Veiller à ce que les mots ne deviennent plus des maux, à ce qu'ils gardent leur pouvoir pour éclairer le monde. Mots pour maux. Mots pour faire entendre sa voix et non pour imposer une voie. Les mots doivent rester des mots pour grandir, rire, pleurer parfois, ressentir, faire réfléchir, oublier, se remémorer. Mais, jamais plus ils ne doivent être ce qu'ils ont été aujourd'hui : des armes de destruction.

J'aimerais te promettre que cela n'arrivera plus. C'est impossible. J'aimerais te promettre que tu le surmonteras vite. Ce ne sera pas le cas. J'aimerais te promettre que tu réussiras à ne pas te laisser atteindre. J'aimerais… Mais je ne le peux.

Alors, je t'écris. Lettre morte. Lettre ouverte. Lettres et cris avec l'espoir qu'un jour ces horribles maux disparaissent du dictionnaire et de nos vies : « harcèlement scolaire ».

Mme L.

Fanny LAVAL
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France
2e prix

Maman je t'aime...

J'ai dix ans et ne suis qu'un enfant
Qui a vécu des choses, comme dans la tête d'un grand !
Quelques mois après ma naissance, mon père a quitté le foyer
Qu'ai-je fait pour être abandonné !
Effrayé peut-être par sa nouvelle paternité
Encore un jeune homme au visage duveté !

Avec maman, nous nous sommes débrouillés

De la nounou à la maternelle, j'ai été balloté
De village en village... J'ai beaucoup voyagé !
Je me suis enfermé dans le rôle du père déserté
Maman, un peu perdue dans ses vilaines pensées !
« Tu n'es qu'un enfant »... Les psys me l'ont souvent répété
« Ta place est du côté de l'enfance envolée »...
Oh combien maman, je t'ai aimée, malgré tes difficultés
Oh combien maman, je t'ai détestée pour le mal que tu m'as fait !

La vie ne nous a pas épargné

Injurier, blesser, menacer, manipuler, ces vilains verbes en « er »
Aimer me semble le plus approprié !
Tu as fait de ton mieux pour m'aider
Enfant blessé, j'ai refusé !

Tu as fini par craquer

Oh petite maman, quel courage il te faut pour décider
De confier ton fils, à des personnes dévouées,
La vie est faite de règles, que je dois respecter
M'en détourner, c'est me perdre, m'isoler !

Quelqu'un pourra-t-il nous sauver ?

J'ai peur de la nuit, cauchemars entremêlés
Dès que le jour arrive, me voilà libéré !
Futur proche... On saura me donner
La clef, pour retrouver mon enfance inachevée...

Claude ANTOINE
CSLG Bourgogne
Ligue Bourgogne-Franche-Comté
3e prix

Mère de sable

Je te cherche, mais où es-tu ? Les yeux fixés sur cette porte j'attends que tu sortes de ta cachette. Il se fait tard maman, l'eau tombe, les feuilles aussi d'ailleurs, puis la grêle, la neige. Les oiseaux chantent, l'herbe est verte, mais il se fait tard maman. Sur mes mains se pose un rocher, il me fait mal maman. Le sang rouge coule dans ses coupures et celui bleu de mes yeux le rend humide.

Viens m'aider maman, relève ce poids qui m'enfonce plus bas que l'enfer. Pose à la place un gâteau, un bonbon ou bien ta main. Cette main froide sur mon corps brûlant, fais-la glisser dans mes cheveux, sur ma bouche, dans mon cou, dans mon cœur bétonné de mille mots et de remords que même le plus grand mosaïste ne pourrait faire briller de ses émaux.

Il est flou le temps de ta présence, le vent a dû l'emporter et le brouillard le dissimuler. Des souvenirs perdus comme les diamants de la fleur qui s'envole quand on lui souffle dessus, comme les cerceaux de l'eau qui dansent autour du caillou que je jette quand je suis énervée. Comme toi quand tu te caches.

Sors de ta cachette, maman. Ne me laisse pas succomber aux coupures qui peignent mon buste, qui décorent mes jambes et disloquent mon être. Ne me laisse pas perdre l'espoir qui sombre quand il rentre le soir. Lorsque de ses mains noircies par le travail, il enlève sa ceinture et la plaque contre moi. Quand il me laisse dans ce noir, ce vide, ce cloaque, où ta voix à mon oreille n'est plus qu'une note qui n'existe plus.

Je te cherche, mais où es-tu ? Les anges ont des ailes, alors emmène-moi plus haut que les étoiles, là où les gens méchants jamais ne parviennent, là d'où les êtres aimés jamais ne reviennent.

Isabelle LEPORI – 16 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire
Ligue Ouest
Prix jeune auteur

Nouvelles du front

Verdun, le 3 mars 1916

Chère Roseline,

Confier ce qui va suivre pourrait-être, pour certains, qualifié d'égoïste et de cruel ! Je sais que partager mes souffrances avec toi alourdira ton petit cœur d'ange mais je ne peux plus garder tout cela pour moi seul. Tu es ma sœur, ma petite sœur, et je devrais t'épargner tous les détails du front mais il faut vraiment que je te parle.

Les campagnes se sont transformées en champ de bataille couvert d'un enchevêtrement de corps, d'armes et de fossés. Le sang est omniprésent. Les allemands laissent les cadavres des défunts sur le front. Les charognards viennent manger et déchiqueter les restes. Des morceaux de doigts, de peau et de chair jonchent le sol. La mort nous enveloppe et nous guette telle une lionne en chasse. Elle laisse sur son passage une odeur nauséabonde qui reste et qui me comprime la cage thoracique. À chacun de mes déplacements je vois des corps aux ventres ouverts, aux yeux exorbités et horrifiés et aux membres mutilés. Les coups de feu sont tirés du matin au soir et du soir au matin. Au début, ces rafales me faisaient sursauter, maintenant, elles font partie du quotidien et bercent nos nuits. C'est triste à dire mais l'horizon n'est plus qu'un éternel orage sombre et éclatant. Nous marchons dans des tranchées visqueuses et boueuses. Nos pieds font un bruit de succion à chaque pas. Malgré mes manteaux, le froid me glace jusqu'aux os. Les lainages et les couvertures sont crasseux et sentent mauvais. Ils collent tellement à la peau qu'ils se déchirent si l'on décide de les enlever ! Mes cheveux blonds, que tu aimes tant, ont pris une teinte brunâtre et me démangent à cause des poux et de la vermine. Tu dois sûrement te demander comment je fais pour résister dans de telles conditions de vie... Eh bien ! La solidarité et la fraternité entre chaque soldat me permettent d'outrepasser l'horreur même de la guerre. Je ne pense pas être le seul à y être sensible et à m'y accorder pour garder la tête haute. Par ailleurs, les lettres et les colis remplis de nourriture et de couvertures qu'apporte, chaque semaine, le vaguemestre sont également une source de réconfort. Tes lettres remplies de bienveillance et d'amour me font regretter nos beaux après-midi aux champs. Elles me donnent l'espoir qu'un jour cette guerre se termine et qu'on puisse se retrouver. Et tes colis toujours pleins m'aident grandement contre le froid et la faim.

Lorsque le commandant Reynald arrive et nous ordonne d'aller nous préparer, je pense que c'est l'un des moments les plus difficiles. Chacun se prépare dans son coin et reste silencieux jusqu'à l'assaut. Le plus souvent, ce silence pesant et lourd de tension est rompu par notre supérieur, qui nous fait passer une fiole d'alcool. L'alcool est un des meilleurs remèdes contre l'angoisse avant un combat. Malheureusement je sais que je vais devoir tuer, enlever des vies ! Les hommes en face devaient être des pères de famille, des frères aimés ou des maris chéris, qui sait ? Mais je fais comme les autres : j'en blesse plein par erreur et en tue quelques-uns parfois. C'est soit eux, soit moi ! Le combat commence et des obus éclatent autour de nous. La fumée nous enveloppe et nous brouille la vue. On s'emmêle les pieds, trébuche et tombe dans la boue. Nos vêtements deviennent lourds, nos déplacements se font lents et des erreurs arrivent vite. Chaque camarade blessé pendant l'assaut ne survit pas pour le prochain : les médecins n'ont pas assez de matériel pour tous les soldats et leur savoir est restreint. De plus, les conditions de vie facilitent les infections. Par chance, je n'ai pas encore été obligé d'aller à l'infirmerie !

Après chaque bataille, ceux qui reviennent sont exténués : la plupart du temps elles durent plusieurs heures, voire plusieurs jours avec toujours ce rythme effréné et cette pulsion parfaitement humaine qui nous pousse à rester en vie. Je m'affale alors par terre et me laisse envahir par mes pensées.

Chaque soir les images du front, de ceux que j'ai tués et de mes camarades blessés refont surface. Elles s'attardent devant mes yeux et capturent mes rêves, m'empêchant alors de sombrer dans un sommeil réconfortant. Chaque soir, je compte : depuis plus de trois mois, depuis plus de quatre-vingt-dix jours je suis arrivé sur le front. Chaque soir je me dis que l'espèce humaine est cruelle et je ne souhaite plus qu'une chose, la fin de cette interminable guerre ! Je ne me rappelle même plus les raisons de ces affrontements. La lassitude commence à nous gagner et quelques mutineries apparaissent. On ressent tous de la peur, la peur de mourir, la peur de ne plus revoir notre famille, la peur de laisser l'ennemi gagner du terrain et la peur de décevoir tous les citoyens. Néanmoins l'odeur d'urine et de mort me ramène dans les tranchées. C'est la guerre Roseline !

Tu ne peux pas imaginer à quel point tu me manques ! Je tiens à ce que tu saches que tu es mon mantra, sans toi je ne serais plus ! Je suis sincèrement désolé de te faire partager toutes les atrocités de la

guerre mais je souhaitais me confier à toi, ma sœur. Nous nous retrouverons bientôt, à la fin de cette maudite guerre et nous fêterons ça !

Très affectueusement, ton frère,

Henri

Zoé MOYON – 16 ans
Corsica Sports Loisirs Gendarmerie Ajaccio
Ligue PACA-Corse
Mention jeune auteur

Théâtre,
monologue, dialogue

Crazy silver horse

1.

Dans un grenier. Des cartons, des boîtes, un vieux coffre, un paravent. Odile, soixante-dix ans environ, fouille et rassemble des affaires. Entre Arthur, jeune lycéen.

Arthur : Salut mamie !

Odile : Arrête de m'appeler mamie, tu sais que je ne supporte pas. Appelle-moi Odile.

Arthur : D'accord mamie ! *(Odile soupire.)* Qu'est-ce que tu fais dans le grenier ?

Odile : Je regarde ce que je peux vendre parmi toutes ces vieilleries.

Arthur : Pourquoi tu veux vendre tes souvenirs ? C'est toute ton histoire...

Odile : Oui, mais mon histoire ne va pas payer le ravalement de l'immeuble. Je viens de recevoir l'appel de fonds de la copropriété et impossible de donner autant. Il faut que je trouve un moyen de trouver l'argent, sinon, je vais devoir déménager.

Arthur : Quoi ? Pourquoi tu ne demandes pas à papa de t'aider ?

Odile : Je refuse catégoriquement de demander quoi que ce soit à mon fils. Je m'en suis toujours sortie toute seule, ce n'est pas maintenant que je vais commencer à dépendre de ton père.

Arthur : Je trouve ça ridicule. Tu l'as toujours aidé quand il avait besoin d'un coup de main, ça serait logique qu'il te rende la pareille...

Odile : *(catégorique)* Hors de question, je te dis, le débat est clos.

Arthur : Comment tu vas faire alors ?

Odile : Je vais bien trouver quelques antiquités à vendre au vide-grenier demain, place du marché. Regarde ça, un service à café que ma mère m'a offert à mon mariage. Je ne l'ai même jamais déballé. Il est neuf.

Arthur : Neuf mais... Vieux...

Odile : Je suis sûre que des gens seront prêts à payer une fortune pour un si beau service en porcelaine.

Arthur : Franchement je n'y crois pas une seconde... Mais si tu le dis...

Odile : Tiens, aide-moi à le descendre. Et qu'avons-nous là ? Le trousseau de ma mère... Un peu attaqué par les mites, c'est vrai, mais

bon... Regarde ! Ma robe de mariée !

Arthur : Tu crois que tu rentres encore dedans ?

Odile : Dis-donc, malotru, qu'est-ce que tu insinues ?

Arthur : Rien, rien.

Odile : Je préfère ça. Là ! Mon vieil accordéon, ça fait une éternité que je ne l'ai pas sorti de sa boîte. Peut-être que quelqu'un en voudra, c'est un haut de gamme.

Arthur : C'était...

Odile : Quoi ?

Arthur : C'était un haut de gamme. Si tu ne l'as pas ouvert depuis une éternité, c'est même pas dit qu'il marche encore.

Odile : Qui ne tente rien n'a rien. Bon, ça fait déjà pas mal de choses avec ce que j'ai déjà descendu. Tu vas voir comme ta grand-mère est la reine du commerce !

Arthur : Attends, c'est quoi dans ce coffre ?

Odile : Je ne sais pas, ouvre-le.

Il en sort une robe à paillettes.

Arthur : Et ben dis donc, je ne sais pas qui la portait, mais elle a dû en choper avec ça.

Odile : Oui, j'ai eu un certain succès.

Arthur : Quoi ? C'est... À toi ?

Odile : Ben oui, à qui veux-tu d'autre ? À ton père ?

Arthur : Mais... On dirait une robe du Moulin rouge.

Odile : Exactement jeune homme. J'avais vingt-cinq ans et j'étais meneuse de revue au *Barabli*.

Arthur : Au quoi ?

Odile : Au *Barabli*... Le cabaret... Place Broglie... À côté du cercle militaire.

Arthur : Il y avait un cabaret là-bas ? Et toi... T'étais danseuse ?

Odile : Pas danseuse, s'il-te-plaît, meneuse de revue.

Arthur : Alors là, c'est ouf.

Odile : C'était la grande époque... *(souriant en fouillant dans le coffre.)* Tiens, regarde de quoi j'avais l'air. *(Elle sort une photo du coffre et la tend à son petit-fils.)*

Arthur : Eh ben... Si je m'attendais à ça... Truc de dingue !

Odile : Tu as encore beaucoup de choses à apprendre sur ta grand-mère... Bon allez. Assez de souvenirs, le business m'attend. Viens m'aider à charger la voiture pour demain matin.

Ils sortent, les bras chargés, pendant que la lumière baisse. Musique de cabaret.

2.

La lumière se rallume. Même décor. Arthur et Odile entrent, les bras chargés.

Arthur : Je te l'avais dit. C'était mort d'avance. Personne n'en veut de tes vieilleries. Ça valait bien la peine de descendre tout ça hier, pour tout remonter aujourd'hui.

Odile : J'ai quand même vendu mon accordéon.

Arthur : Oui, trente euros, la belle affaire ! T'as intérêt à en trouver d'autres rapidement parce qu'à ce prix-là, tu n'as pas fini, moi je te le dis.

Odile : Il a voulu négocier, et je me suis un peu emballée. Je voyais bien qu'il ne pouvait pas payer les trois-cents euros que j'affichais.

Arthur : Oui, enfin, de trois-cents à trente euros, ça fait une belle ristourne.

Odile : Il m'a dit que c'était pour essayer de séduire sa voisine de chambre à la résidence. Il m'a fait de la peine, ce petit vieux.

Arthur : Il a ton âge !

Odile : Mais il fait beaucoup plus. Moi, même avec un air d'accordéon, je ne me serais pas laissé approcher.

Arthur : Sujet glissant, on dévie.

Odile : Je ne suis pas plus avancée. Comment je vais trouver deux mille euros en un mois ?

Arthur : Réfléchissons. Qu'est-ce que tu sais faire ?

Odile : Ben, je peins.

Arthur : Tu parles des tableaux que tu offres à tes ennemis à Noël ?

Odile : On a tous des ennemis. Ça pourrait intéresser plein de monde.

Arthur : Autre chose ?

Odile : Des gâteaux ?

Arthur : Tu veux vraiment que l'on parle de tes gâteaux ?

Odile : Non, c'est bon... *(s'asseyant sur le coffre.)*

Arthur : Oh mais attends... Il y a quelque chose que tu sais faire. Écoute…

Il sort son téléphone, et met une musique de cabaret. Odile remue un peu sans comprendre.

Tu ne vois pas où je veux en venir ?

Odile : Ben, non...

Arthur : Lève-toi !

Il ouvre le coffre, tend la robe à Odile et remet la musique.

Toujours pas ?

Odile : Ben, non...

Arthur : Mamie, tu sais danser...

Odile : « Odile, tu sais danser… »

Arthur : Quoi ? Ah oui pardon. Odile, tu sais danser ?

Odile : Ça fait plus de quarante ans, j'espère que tu plaisantes ! Je ne rentre même plus dedans.

Arthur : Essaye !

Odile : Non, mais vraiment...

Elle passe derrière le paravent et essaye la robe difficilement mais avec espoir. On l'entend soupirer, forcer, et soudain un bruit de déchirure. Elle sort du paravent, la robe tenant sur elle par miracle, un large pan pendant sur le côté.)

C'est juste… mais ça passe !

Arthur : Ok, on ne va pas essayer la robe de mariée, hein ! Il faudra prévoir quelques retouches.

Odile : Et qu'est-ce que tu veux que je fasse avec ça ?

Arthur : Renouer avec ton passé, et encaisser les recettes d'une soirée cabaret au passage.

Odile : Tu es en plein délire.

Arthur : Au contraire. Imagine-toi : « Après quarante ans d'absence, le grand retour d'Odile Klein ! »

Odile : De Mimi Sweety...

Arthur : Quoi ?

Odile : De Mimi Sweety ! C'était mon nom de scène.

Arthur : *(étouffant un fou rire)* « Après quarante ans d'absence, le

grand retour de Mimi Sweety. **»**

Odile : Tu te moques de moi...

Arthur : Un peu... Mais je suis sérieux, ça peut vraiment marcher. Juste une soirée, pour récolter de quoi payer les travaux.

Odile : C'est vrai que je suis encore pas mal, j'en connais qui ne diraient pas non...

Arthur : Oui, enfin, ne nous emballons pas...

Odile : Petit problème jeune homme, pour être meneuse de revue, il faut une revue à mener. Des danseuses, des danseurs, des costumes, de la musique, des lumières, des paillettes...

Arthur : Lumière et musique, ça doit être jouable. Par contre, des danseurs et des danseuses, là... Je n'ai aucune solution.

Odile : *(au bout de quelques instants de réflexion) La tête et les jambes !*

Arthur : Quoi ?

Odile : *La tête et les jambes* ! Mon association... Je pourrais proposer aux autres membres.

Arthur : Ok... Pourquoi pas...

Odile : Par contre, il faudrait un chorégraphe aussi...

Arthur : Ça, je m'en charge.

Odile : Toi ?

Arthur : Ben oui, je fais déjà de la mise en scène, au club théâtre du lycée.

Odile : Le cabaret, ce n'est pas du théâtre, hein.

Arthur : Tu seras là pour m'aider...

Odile : Compte sur moi pour ne rien laisser passer.

Arthur : En attendant, *(montrant les bouts de peau non couverts par la robe)* tu ferais bien de ne rien laisser dépasser...

Ils rigolent, pendant que la lumière baisse. Musique de cabaret.

3.

Local de La tête et les jambes*. Odile, Thérèse, Lilly, France, Jeanne, Roger et Georges, tous entre soixante-cinq et soixante-quinze ans, sont assis à une table.*

Odile : Déjà, je voudrais vous remercier d'être venus si nombreux.

Roger : Quoi ?

Jeanne : Elle nous remercie d'être aussi nombreux.

Roger : Ah...

Lilly : Je vais mettre mes lunettes, parce que je ne dois pas voir tout le monde.

Thérèse : Ou alors, Odile a bu un coup avant de venir et elle voit double...

Odile : D'accord. Je voudrais vous remercier d'être venus. Bon, je vais jouer cartes sur table, j'ai un problème d'argent. Je dois trouver deux mille euros d'ici un mois pour payer des travaux, sinon je vais devoir déménager.

Roger : Qu'est-ce qu'elle dit ?

Jeanne : Elle dit qu'elle a besoin de trouver deux mille euros sinon elle doit déménager.

Roger : Deux mille euros…

Thérèse : C'est une somme...

Roger : Pourquoi tu ne demandes pas à ton fils de te les avancer ?

Odile : Parce que je refuse de lui demander quoi que ce soit. Ce n'est pas aux enfants d'aider leurs parents.

France : Ma fille paie une partie de mon loyer à la résidence. Depuis que je suis veuve, impossible avec ma retraite...

Georges : Il n'y a pas de honte à demander de l'aide.

Odile : Eh bien c'est justement pour ça que je vous demande de l'aide.

Roger : Ah oui, mais je n’ai pas un centime de côté, moi.

Odile : Tu entends que ce que tu veux entendre, toi... Je ne veux pas de votre argent. Mon petit-fils a eu une idée. Organiser une soirée cabaret. Avec le prix des entrées, je pourrai payer les travaux.

Lilly : Une soirée cabaret ? Et pourquoi pas un marathon du cœur ? Tu sais combien ça coûte, des danseuses, une salle, des costumes ? Si tu ne peux déjà pas payer deux mille euros…

Odile : Pour la salle, pas de problème, le bureau de l'association m'a dit qu'elle pouvait avoir la salle de la Bourse gratuitement. Pour les costumes, je compte sur vos talents de couturières, et pour la musique et la chorégraphie, mon petit-fils se charge de tout.

Thérèse : Reste les danseuses quoi...

Odile : Exactement, et c'est là que j'ai pensé à vous...

France : Je ne comprends pas...

Odile : Vous, pour être les danseuses.

Roger : Je n'entends pas !

Jeanne : Elle veut que l'on fasse les danseuses d'un spectacle de cabaret et récupérer l'argent des entrées.

Georges : Ça ne va quand même pas faire le même effet qu'au *Lido.*

Roger : Et vous aurez les seins nus aussi ?

France : Calme-toi Roger, ce n'est pas bon pour ton cœur...

Odile : Mais non, on ne fera pas du cabaret dans ce style-là. Quand j'étais sur scène, les femmes savaient se tenir et garder pour elles certains de leurs attraits.

Roger : *(déçu)* Ah...

Thérèse : Comment ça : « Quand j'étais sur scène » ?

Odile : J'ai été meneuse de revue au *Barabli* quand j'étais jeune... C'est la grande Mimi Sweety que vous avez devant vous !

Georges : C'était toi, Mimi Sweety ! Si tu savais... Non, il vaut mieux que tu ne saches pas...

Thérèse : Enfin, sans vouloir être désagréable, Odile, Mimi Sweety a pris un coup quand même...

Lilly : Je ne suis pas sûre d'avoir envie d'exhiber mon septuagénaire physique de rêve dans une petite robe moulante à paillettes.

Thérèse : Tu vas te prendre une volée de tomates... S'il y a du monde pour venir voir, je veux dire...

Jeanne : Moi je trouve l'idée plutôt chouette. Ça changera des randonnées en forêt et des parties de *Scrabble*. Et puis j'ai toujours rêvé de porter des trucs en plumes.

Elle commence à fredonner Mon truc en plumes *de Zizi Jeanmaire.*

Georges : Mimi Sweety... Ça alors...

Odile : Remets-toi, Georges...

Georges : Quand même... Mimi Sweety !

Roger : Quoi donc, Mimi Sweety ?

Georges : Elle dit qu'elle était Mimi Sweety quand elle était jeune. *(moue dubitative de Roger)* Tu sais, la meneuse de revue au *Barabli* ! Celle sur les affiches où on voyait ses jambes...

Roger : Oh ben ça...

Georges : Tu vois, tu faisais un sacré effet sur les garçons à l'époque.

Odile : Merci pour le « à l'époque ».

Jeanne : Et tu voudrais qu'on fasse quoi ?

Odile : Eh bien Arthur, mon petit-fils, va préparer plusieurs tableaux avec chorégraphies... Il faudra qu'on apprenne les danses,... Et aussi que l'on répète, pour que tout soit bien en place. Le bureau de l'association m'a dit qu'il s'occupait de la publicité. Dans un mois, on sera des stars du music-hall.

Lilly : Moi, je ne sais pas.

France : J'en suis.

Jeanne : Pourquoi pas !

Georges : Moi aussi, j'accepte.

Thérèse : Tu seras tellement mignon dans une robe à paillettes.

Georges : Les femmes doivent être accompagnées par des hommes ! Pour les mettre en valeur...

Odile : Exactement, c'est toujours comme ça dans les revues de cabaret.

Roger : Quoi ?

Georges : Tu veux danser avec des filles de cabaret pour le spectacle d'Odile ?

Roger : Avec des filles de cabaret ! Oh oui alors **!**

Odile : C'est dit ! Alors Lilly, tu as décidé ?

France : Ne fais pas ta timide...

Lilly : C'est juste que si je monte sur scène, je dois faire un petit régime avant.

Jeanne : N'importe quoi ! Les hommes adorent les femmes plantureuses...

Odile : Alors ?

Thérèse : Allez ! Si tu acceptes, j'en suis aussi.

Lilly : Bon... D'accord...

La lumière s'éteint pendant qu'Odile commence à leur expliquer le spectacle. Musique de cabaret.

4.

Conversation téléphonique. Odile et Philippe sont de part et d'autre de

la scène, face public. Sonnerie.

Odile : Allô !

Philippe : Maman ?

Odile : Oui, mon chéri.

Philippe : Arthur m'a dit que tu voulais remonter sur scène.

Odile : C'est vrai... En tout cas j'y travaille.

Philippe : Tu es sûre que c'est une bonne idée ? Je veux dire... Un spectacle de cabaret, à ton âge... Et puis, ça fait plus de quarante ans que tu n'es pas retournée sur les planches...

Odile : C'est sûr, c'est un challenge, mais j'adore les défis.

Philippe : Franchement... Du cabaret ? Tu ne peux pas faire du théâtre, comme tous les retraités ?

Odile : J'ai toujours aimé le cabaret.

Philippe : Enfin... Sois réaliste, tu vas surtout te ridiculiser. Avec tes paillettes, tes plumes... Et tes copines ne seront pas mieux. On va en parler dans toute la ville. La réputation que tu vas te faire. Sans compter que je te rappelle que je suis chef de service à l'hôpital Hautepierre.

Odile : Je ne vois pas le rapport avec le cabaret.

Philippe : Tu vois ce que je veux dire.

Odile : Tu as surtout peur d'avoir honte de ta mère.

Philippe : Pas du tout. Et pourquoi cette lubie revient d'un coup, après quarante ans ?

Odile : Je faisais du rangement dans le grenier, et je suis tombée sur ma vieille tenue de meneuse de revue. Alors, ça m'a fait réfléchir...

Philippe : Que dirait papa ? Il doit s'en retourner dans sa tombe...

Odile : Laisse ton père où il est, le pauvre. Et puis, je te rappelle que c'est quand j'étais meneuse qu'il est tombé amoureux de moi. A croire que le strass, les paillettes et les plumes lui sont montés à la tête...

Philippe : Vraiment, maman... Pourquoi tu fais ça ?

Odile : Comme ça, pour m'occuper.

Philippe : Tu ne veux pas me le dire, hein, que tu as des problèmes d'argent...

Odile : Pas du tout.

Philippe : Arthur me l’a dit.

Odile : Quelle pipelette, celui-là...

Philippe : Je peux te donner ce qu'il te faut, tu sais...

Odile : Hors de question.

Philippe : Mais, maman...

Odile : Non. Maintenant je dois te laisser. A plus tard.

Elle raccroche. Noir. Musique de cabaret.

5.

Local de La Tête et les jambes*. Scène de répétition, dirigée par Arthur.*

Arthur : Alors pour le dernier tableau, j'ai pensé à un french cancan.

Thérèse : Ça fait une éternité que je n'ai pas eu les jambes en l'air moi.

France : Tu m'étonnes... Tu nous parles d'un temps que les moins de vingt ans...

Thérèse : Oh ça va... Parce que toi, ça t'arrive toutes les semaines peut-être...

France : Figure-toi que j'ai peut-être rencontré quelqu'un.

Thérèse : Allons donc, et tu vas faire rejaillir le feu d'un ancien volcan qu'on croyait trop vieux...

Odile : Euh, excusez-moi... Quand le concours de chanson française sera terminé, on pourra peut-être s'y mettre. À quoi t'as pensé, Arthur ?

Arthur : Alors au début, côté jardin, rentrent France et Thérèse, côté cour, Jeanne et Lilly.

Jeanne : Côté cour, c'est à gauche ou à droite ? Je ne me souviens jamais.

Arthur : À droite, Jeanne. Vous entrez, poursuivies par Georges à gauche et Roger à droite.

Roger : Qu'est-ce que je dois faire ?

Georges : Tu cours après Jeanne et Lilly. *(Roger acquiesce avec un sourire carnassier)*

Arthur : Vous traversez la scène en criant, et vous vous arrêtez face public, avec les hommes qui viennent se mettre entre les deux femmes. Vous les tenez par le bras, et ensuite les femmes, vous commencez à sauter en levant une jambe comme ça. *(Il montre).* Et en agitant votre robe avec votre main libre.

Lilly : On va déjà essayer ça. Parce que courir et sauter, je ne vais

déjà plus avoir de souffle moi.

Arthur : Alors, en position, vous êtes prêts ? C'est parti, je mets la musique.

On entend les premières notes du french cancan. Les danseurs et danseuses font un essai, plutôt brouillon mais réussi.

Arthur : Ce n’est pas trop mal, ça...

Lilly : Elle dure longtemps la chanson ? Parce que je ne vais pas tenir une heure comme ça ...

Odile : Et moi ? Je fais quoi pendant ce temps-là ?

Arthur : Après quelques cancans, la lumière s'allume sur un podium derrière, avec toi dessus dansant comme les autres. Les filles viennent se mettre de part et d'autre du podium en arc de cercle tout en continuant le cancan, et les hommes vont s'avancer pour t'aider à descendre.

Thérèse : Je suis un peu perdue. On va où, nous ?

France : Tu n'as qu'à me suivre...

Odile : Je descends comment ?

Arthur : Tu t'appuies sur leurs épaules, eux te prennent la taille et te ramènent doucement vers le sol, pendant que tu continues à agiter les jambes en rythme.

Odile : Euh, d'accord. Georges, Roger ? Vous avez compris ?

Georges : Oui, oui, tout va bien.

Odile : Roger ?

Roger : Quoi ?

Odile : Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

Jeanne : Attends ! *(parlant fort et distinctement)* Roger, tu avances vers Odile, elle va s'appuyer sur ton épaule, tu la prends par la taille avec Georges et vous la faites descendre. C'est bon ?

Roger : Ah oui, j'ai compris.

Arthur : Très bien, tout le monde est prêt ? On essaie juste ce mouvement-là. Musique !

La musique redémarre, les danseurs s'exécutent, toujours brouillon et assez peu convaincant.

Arthur : Après plusieurs fois, ça devrait aller. On reprend depuis le début ? En place, musique !

La musique démarre, les danseurs dansent jusqu'au moment où Roger,

en faisant descendre Odile, pousse un cri, se plie en deux, manquant de renverser Odile qui se rattrape comme elle peut.

Roger : Aïe ! Je ne peux plus bouger. Aïe !

Lilly : Il est complètement bloqué…

Arthur : Mamie, ça va ?

Odile : Oui, ça va, mais appelle les pompiers pour ce pauvre Roger, il faut l'emmener à l'hôpital.

Thérèse : J'espère que ça va aller, mon pauvre vieux.

Jeanne : C'est peut-être qu'un tour de rein.

France : Même si ce n'est que ça, c'est déjà très douloureux.

Tous restent autour de Roger, souffrant le martyr, et essaient de l'aider, pendant que la lumière baisse sur un french cancan au ralenti.

6.

Local de La tête et les jambes*. Les femmes sont autour d'une table de couture, en train de travailler les robes. Arthur est sur son ordinateur portable.*

Arthur : Ça y est ! France et moi avons trouvé toutes les musiques du spectacle.

Thérèse : Bonne nouvelle... Mais tant qu'on ne sait pas si Roger pourra monter sur scène...

Jeanne : Quelqu'un en sait plus ?

Odile : Mon fils doit passer nous dire ce qu'il en est...

France : En tout cas, les robes avancent, mais j'ai peur de ne pas avoir pris assez de tissus.

Lilly : Pourquoi tu dis ça, alors que tu es en train de faire la mienne ?

France : Ce que tu peux être susceptible... C'est une simple remarque.

Lilly : Vous ne trouvez pas que j'ai perdu ?

Jeanne : Si, si... Combien ?

Lilly : Un kilo et demi.

France : Après trois semaines de régime ?

Thérèse : Pas très efficace...

Odile : C'est lequel que tu fais ?

Lilly : La soupe coupe-faim. C'est un régime sans privation. Je peux

manger ce que je veux, quand je veux, autant que je veux.

France : Ce n’est pas un régime ça...

Lilly : Avant de manger, je dois boire une bouillie infâme qui est sensée me couper l’appétit.

Odile : Et ?

Lilly : Ça marche, après l'avoir ingurgitée, j'ai tellement la nausée que je ne peux plus rien avaler...

Odile : Ah oui, dans ce cas...

Lilly : Mais du coup, je ne la prends pas à chaque fois, parce que sinon je ne mangerais plus rien.

Thérèse : D'où le kilo et demi...

Lilly : Tu ne peux pas comprendre.

France : Ça y est, la robe est finie. Tu l'essaies ?

Lilly sort essayer la robe, elle croise Philippe qui entre, ils se saluent.

Philippe : Maman !

Odile : Tiens, mon chéri, j'espère que tu as de bonnes nouvelles...

Philippe : Pas vraiment, Robert s'est déchiré un muscle, il doit rester immobilisé pendant un mois.

Stupeur de tous.

Odile : Mais comment on va faire ? On ne peut pas tout refaire à dix jours du spectacle...

Arthur : Je confirme, c'est impossible. En plus, j'ai mon bac blanc la semaine prochaine, je serai moins disponible pour faire bosser...

Philippe : Il faut annuler.

Thérèse : Alors que l'on a déjà vendu cent cinquante places ? Mais que vont dire nos fans ?

Philippe : Nos fans ? Ils ne vous ont même pas encore vu...

Thérèse : Ils ne pourront pas résister à mon déhanché.

Jeanne : Il doit bien y avoir une autre solution.

France : Il faut trouver un remplaçant.

Odile : Mais qui ? Vous connaissez quelqu'un ?

Thérèse : Assez fou et disponible pour apprendre tout le spectacle en dix jours ?

France : Je peux mettre un message dans ma résidence mais franchement, j'ai peu d'espoir.

Odile : *(réfléchissant)* Georges et Roger sont les seuls de l'association à avoir accepté. Arthur ? Tu ne peux pas reprendre le rôle ?

Arthur : J'adorerais mamie, mais entre les révisions et les cours, je ne peux pas.

Philippe : Je confirme, il ne peut pas. Il vaut mieux laisser tomber.

Arthur : Et je ferai déjà la régie, impossible d'être sur scène en même temps.

Odile : Tu as raison.

Jeanne : Et Georges n'a pas des copains prêts à relever le défi ?

Thérèse : Non, on en parlait encore ce matin, et il disait que sans Roger, autant arrêter.

Lilly : *(entrant avec sa nouvelle robe)* Ta dam ! Est-ce que je ne suis pas affriolante comme ça ?

Toutes : Tu es magnifique ! Superbe ! Vraiment ! Bravo !

Jeanne : C'est quand même dommage. On aurait été incroyables là-dedans...

Thérèse : J'en aurais fait chavirer des cœurs...

Lilly : Pourquoi vous dites ça, qu'est-ce qu'il se passe ?

Odile : Roger est bloqué pendant un mois, il ne pourra pas faire le spectacle.

Lilly : Quoi ?

Thérèse : Eh oui, ma chérie, tu peux oublier tes rêves d'enjôleuse !

Lilly : On va trouver quelque chose... On a encore dix jours...

Philippe : Vraiment ? Mais vous ne voyez pas que ça ne sert à rien votre histoire. Tout ça pour deux mille euros... Je vais les lui donner à ma mère, et on n'en parlera plus ! Tout le monde reviendra à sa petite vie tranquille, à ses balades, son Scrabble, son train-train, et on arrête les délires ! Enfin, ouvrez les yeux, regardez-vous ! C'est ridicule !

Thérèse : Jeune homme, le seul qui soit ridicule ici, c'est toi.

Jeanne : Parfaitement, ce n'est pas parce qu'on est vieille qu'on n'a pas le droit de mettre des paillettes dans les yeux des autres.

Lilly : Et de vouloir faire le show comme les vedettes de cabaret. Le train-train comme tu dis, ça va bien cinq minutes, mais là, on s'éclate beaucoup plus.

France : Parce qu'on n'a plus vingt ans, on peut seulement jouer au Scrabble et faire des randonnées ? On ne peut plus rigoler, s'amuser,

partir dans des délires, comme tu dis, ou même tomber amoureuse ? Non mais vraiment ? Tu verras, dans vingt ans, si tu tiens le même discours...

Odile *(à Philippe)* **:** Chéri, tu sais que je t'aime, mais là, tu vas trop loin. Que tu n'apprécies pas ce que nous faisons, je peux le comprendre, mais que tu t'adresses à nous comme ça... Ce n'est pas ainsi que je t'ai élevé... Et aujourd'hui, ce n'est plus seulement un problème d'argent, c'est devenu une aventure !

Philippe : Vous y tenez tant que ça, à votre spectacle de cabaret ?

Toutes : Oui.

Philippe : Très bien, alors allez-y, ridiculisez-vous ! Mais sans moi ! *(Il sort.)*

Arthur : Papa, attends. Ne pars pas comme ça. *(Il sort à sa poursuite.)*

La lumière baisse sur les femmes, un peu dubitatives. Musique de cabaret au ralenti.

7.

Conversation téléphonique. Odile et Arthur sont de part et d'autre de la scène, face public. Sonnerie.

Arthur : Mamie ?

Odile : Arrête de m'appeler mamie !

Arthur : Ah oui, c'est vrai. Odile ?

Odile : Oui.

Arthur : Vous en êtes où des répétitions ?

Odile : Je crois que ça va être compliqué. Il n'y met pas beaucoup de bonne volonté.

Arthur : Il a accepté de vous dépanner, c’est déjà bien...

Odile : C'est vrai, je ne sais pas comment tu as fait.

Arthur : Âpre négociation mais peu importe. J'ai un gros problème pour ce soir.

Odile : Allons bon, nous sommes maudites ou quoi ?

Arthur : Mon ordi a planté, avec toutes les musiques. Je n'ai pas de solution... Et sans bande-son, le spectacle est fichu.

Odile : Oh non ! Bon, pas de temps à perdre, j'appelle les filles, réunion de crise.

Arthur : Désolé, mamie.

Odile : *(soupirant)* Tu n'y es pour rien mon chou. On va trouver une solution, je remonte sur les planches ce soir, quoi qu'il arrive. On ne peut pas annuler un spectacle cinq heures avant, impossible de prévenir les spectateurs.

Arthur : Tu me tiens au courant, et si je peux aider, n'hésite pas.

Odile : À ce soir, Arthur.

Arthur : À ce soir mam... Odile.

Arthur disparaît dans le noir. Odile pianote sur son téléphone. Sonnerie. Lilly, qui a pris la place d'Arthur, décroche.

Lilly : Allô !

Odile : Lilly, c'est Odile. Gros problème pour ce soir.

Lilly : Quoi encore ? Déjà qu'avec le nouveau ce n'est pas facile.

Odile : Je sais, mais ça, ça ira. Par contre, l'ordinateur d'Arthur est mort, on n'aura pas les musiques. T'as une solution ?

Lilly : J'ai mon lecteur CD, je peux l'amener, mais je n'ai pas les disques par contre.

Odile : Nous ne sommes pas plus avancées alors.

Lilly : Il faudrait aller en ville pour voir ce que l'on peut trouver.

Odile : Mais on a la générale dans une heure et demie.

Lilly : Trop juste... Attends, France est dans le centre-ville, elle peut peut-être y faire un saut.

Odile : Mais elle va savoir quoi acheter ?

Lilly : Elle a fait la bande-son avec Arthur, elle va bien se souvenir. Je l'appelle, et j'amène mon lecteur CD. À tout à l‘heure !

Odile : À tout à l'heure !

Odile disparaît dans le noir. Lilly pianote sur son téléphone. Sonnerie. France, qui a pris la place d'Odile, décroche.

France : Allô !

Lilly : France, c'est Lilly.

France : Un problème avec la robe ? Elle a craqué ?

Lilly : Mais non, qu'est-ce que vous avez avec cette robe ! Je suis parfaite dedans ! On a un autre problème.

France : Quoi ?

Lilly : L'ordinateur d'Arthur a planté avec toutes les musiques. Il faut

qu'on aille en ville racheter des CD sinon le spectacle est mort.

France : Aïe ! Mais ça va être compliqué. Il l'a travaillée, la bande-son. Ce ne sont pas les airs originaux.

Lilly : On avisera, mais au moins, il faut que l'on ait quelque chose à passer, sinon on va avoir l'air de greluches à se trémousser en silence...

France : Tu as raison. Bon, je vais essayer de voir ce que je trouve. J'y vais.

Lilly : Bon courage !

France : Attends... Je pense à un truc.

Lilly : Quoi ?

France : Maurice !

Lilly : C'est qui, ça, Maurice ?

France : Mon nouvel amoureux !

Lilly : Alors ça y est, c'est officiel !

France : Oui, depuis quelques jours, j'ai accepté qu'il m'embrasse.

Lilly : C'est chouette, mais je ne vois pas le rapport...

France : Il est musicien. Et il connaît les airs parce qu'il m'aidait à répéter les chorégraphies.

Lilly : Vraiment ! Super ça ! En plus, de la musique live, c'est encore mieux qu'une bande enregistrée. Tu crois qu'il va accepter ?

France : Il est prêt à tout pour moi !

Lilly : Eh ben, mazette. C'est le grand amour. Mieux vaut tard que jamais, hein ?

France : Très drôle.

Lilly : En tout cas, si ça marche, il aura une bise de chacune des cinq danseuses du Crazy silver horse !

France : Oui, ça on verra... Je lui demande et je vous dis. Par contre, il n'est pas disponible cet après-midi, il ne pourra venir que ce soir.

Lilly : Pas grave, s'il est là ce soir, c'est l'essentiel.

France : D'accord. On en reparle tout à l'heure.

Lilly : À tout à l'heure.

Elles raccrochent. Noir. Musique de cabaret au ralenti.

8.

Scène de cabaret, rideau rouge, strass, paillettes. Une poursuite s'allume au jardin, éclairant Maurice avec le vieil accordéon d'Odile, qui vient s'installer sur scène.

Odile : *(en off)* Mais c'est mon accordéon !

Maurice entame le french cancan, et la lumière s'allume. Début de la chorégraphie de la scène 6, avec Philippe remplaçant Robert. La danse se poursuit jusqu'à un final en apothéose.

Fin

Julien ALTENBURGER
CSAG Strasbourg
Ligue Nord-Est
1er Prix

La répétition

Personnages :
Marianne, la quarantaine,
Hamid, la trentaine.

Décor :
La salle d'interrogatoire du commissariat de police. Une table et deux chaises en face à face. Marianne et Hamid sont habillés en civil.

Scène unique

MARIANNE

Assise sur le bord de la table, l'air plutôt aimable.

- Répétez, s'il vous plaît !

HAMID

Assis sur la chaise, du côté opposé à celui de Marianne. Fatigué mais poli.

- Je vous l'ai dit au moins dix fois !

MARIANNE

- Encore une fois, s'il vous plait !

HAMID

Met la chaise de sorte qu'il parle au public, toujours poli.

- Nous étions en train de boire un café. Personne n'a rien vu venir. En moins de trente secondes, la brasserie était envahie par une dizaine de gendarmes. Et ils m'ont arrêté. Moi et quatre autres personnes, je crois. Je ne sais pas exactement combien de gens ont été arrêtés.

MARIANNE

S'assoit sur sa chaise.

- Vous, vous étiez seul à table. Selon vous ?

HAMID

Sérieux, mais toujours poli.

- Non, pas selon moi. Selon tout le monde. Je buvais mon café tout seul. Demandez aux autres clients !

MARIANNE

- Admettons. Alors, selon vous, pourquoi avez-vous été arrêté ?

HAMID

Amusé.

- Ha, ha, ha ! C'est précisément la question que j'attendais de vous ! Je ne sais pas pourquoi on m'a arrêté. Ni pourquoi je suis ici, ni pourquoi vous m'interrogez, ni…

MARIANNE

Se levant, fait le tour de son demi-espace.

- Ne vous énervez pas, s'il vous plait. Ça ne vous aidera pas.

HAMID

Se lève aussi.

- Je voudrais qu'on m'explique…

MARIANNE

Avec fermeté.

- Restez assis !

HAMID

Se rassoit, et met la chaise de sorte qu'il parle en face à face avec elle.

MARIANNE.

- Très bien. Et ça va durer encore longtemps ?

MARIANNE

Le regarde du fond de la pièce, avec curiosité.

- Le temps qu'il faudra.

HAMID

- Vous voulez savoir quoi, au fait ?

MARIANNE

- Voulez-vous que je vous répète toutes les questions depuis le début ? D'abord, qui a posé la bombe dans la cuisine de la brasserie ?

HAMID

- Ce n'est pas moi. Je prenais tranquillement un café. Je ne me suis pas levé une seconde.

MARIANNE

- Et pourquoi ? Et qui d'autre fait partie de cet attentat raté ? Et pourquoi la bombe n'a pas explosé ? Et qui l'a fabriquée ? Et quels sont les projets en cours ? Ça fait un joli paquet de questions, hein ?

HAMID

- Je n'y suis pour rien, je vous dis !

MARIANNE

Le regardant dans les yeux avec insistance.

- C'est ce que vous dites.

HAMID

- C'est la vérité.

MARIANNE

Elle recule et parle avec calme, se déplaçant dans son demi-espace.

- Tout le monde dit sa vérité ici. Mais moi, je dois savoir ce qui s'est réellement passé.

HAMID

Remet sa chaise face au public.

- Nous étions en train de boire un café. Je venais d'être servi. En moins de trente secondes, les gendarmes sont arrivés armés jusqu'aux dents. Et ils ont arrêté trois ou quatre autres personnes. Voilà ce qui s'est passé.

MARIANNE

- Vous n'êtes même pas allé aux toilettes ?

HAMID

- Même pas.

MARIANNE

- Difficile à croire. La tension, le stress, donnent envie d'uriner.

HAMID

- Je n'étais pas stressé et je n'avais pas envie d'uriner. Et je ne me suis pas levé du tout pendant que je prenais mon café. Les gendarmes m'ont cueilli, assis à table. Tout le monde dans la brasserie l'a vu. Je ne vous mens pas. Combien de fois dois-je vous le répéter ?

MARIANNE

- Est-ce que vous avez remarqué quelque chose de suspect autour de

vous ?

HAMID

- Il y avait deux gars qui parlaient à côté de moi. J’ai entendu des bouts de conversation, comme ça. Parce que, à la fin, l’un s’est mis à crier sur l’autre.

MARIANNE

- Ah oui ? Et qu’est-ce que vous avez entendu ?

HAMID

- Pas grand-chose en fait. Le petit s’était un peu énervé et avait dit à l’autre : « Est-ce que tu es sûr que tu en es capable ? »

MARIANNE

- Capable de quoi ?

HAMID

- Je n’en sais rien, moi ! Je n’étais pas en train de les espionner. J’ai entendu cette question parce que le petit s’est énervé et il a parlé plus fort.

MARIANNE

- D’accord. Et ensuite ?

HAMID

- Eh ben… Ensuite, l’autre lui a répondu : « J'ai pas une tête à prendre du velouté ».

MARIANNE

- Quoi ? Comment ça : « J'ai pas une tête à prendre du velouté »?

HAMID

Sûr de lui.

- C’est ce qu’il a dit. « Je n'ai pas une tête à prendre du velouté ».

MARIANNE

- Vous êtes sûr qu’il a dit ça ?

HAMID

Sûr de lui.

- Eh ben, oui ! Il a dit ça. Il s’était énervé, lui aussi, l’autre. Alors, forcément, j’ai tout entendu.

MARIANNE

Réfléchissant à l'expression.

- Ça peut vouloir dire plusieurs choses…

HAMID

Repositionne sa chaise face au public.

- Alors là… C'est vous l'experte !

MARIANNE

- Vous pensez à quoi, vous ?

HAMID

- Moi ? Ah, non ! Moi, je ne pense à rien. Je ne pense pas. Pas du tout.

MARIANNE

- Comment ça, vous ne pensez pas ?

HAMID

- C'est interdit de penser dans un commissariat.

MARIANNE

- N'importe quoi !

HAMID

- C'est vous la penseuse ici. Vous pensez à quoi, vous ?

MARIANNE

- Je ne vois pas…

HAMID

- Pensez au velouté, par exemple !

MARIANNE

- Il y a le velouté d'asperges… Mais aussi le velouté de maïs. Et le maïs est forcément génétiquement modifié. C'est peut-être un extrémiste Vert…

HAMID

- Il y a aussi la soupe au lait, qui peut être proche d'un velouté. Et c'est pour ça qu'il a dit ça. Parce qu'il n'est pas une tête chaude.

MARIANNE

Admirative.

- Vous voyez que vous pouvez réfléchir, vous aussi !

HAMID

Le regrettant.

- Désolé, c’est parti tout seul !

MARIANNE

L’encourageant.

- Mais non, mais non ! C’est très bien !

HAMID

Avec honte.

- Je ne suis pas une balance, moi.

MARIANNE

- Mais vous ne balancez personne ! Quelle idée…

HAMID

Remet la chaise face à Marianne.

- Vous n’attendez que ça. Que je commence à balancer des gens.

MARIANNE

S’assoit face à Hamid.

- Si vous avez des noms à donner, bien sûr. En quels sales draps vous êtes-vous fourré, hein ?

HAMID

- Et voilà que ça repart…!

MARIANNE

- Vous savez plus que ce que vous en dites. Alors parlez ou nous allons passer la nuit dans cette pièce.

HAMID

- Il a dit « cinq-cent mille ». Et c’est tout.

MARIANNE

- Répétez-moi ça.

HAMID

- Vous êtes dure d’oreille ou quoi ? Il a dit « cinq-cent mille ». Voilà !

MARIANNE

- Cinq-cent mille euros ?

HAMID

Remet la chaise face au public.

- Je n'en sais rien, moi. Comment voulez-vous que je sache ! Cinq-cent mille euros, cinq-cent mille dollars, cinq-cent mille personnes à une manif, cinq-cent mille je ne sais quoi ! Qu'est-ce que j'en sais ?

MARIANNE

- Dites-moi, Abdelaziz…

HAMID

Quelque peu contrarié mais poli.

- Ce n'est pas Abdelaziz, c'est Hamid…

MARIANNE

- Excusez-moi. Hamid. Dites-moi, depuis quand faites-vous partie de cette bande ?

HAMID

- Je ne fais partie d'aucune bande, madame. Je me consacre à mes études.

MARIANNE

- C'est ça, oui. Vos études… Et c'est quoi déjà ?

HAMID

Fatigué des mêmes questions à répétition.

- Pfft… Et on recommence. Vous le faites exprès ou vous n'avez aucune mémoire ? Pourquoi vous ne prenez pas de notes ? Vous pourriez vous rappeler mes réponses, non ?

MARIANNE

- S'il vous plaît, quelles sont les études que vous faites ?

HAMID

Remet la chaise face à Marianne.

- Je fais un CAP en électronique.

MARIANNE

S'assoit pour parler face à face avec Hamid.

- Ah oui, c'est ça. Un CAP en électronique. Et pourquoi ?

HAMID

- Pourquoi quoi ?

MARIANNE

- Pourquoi préparez-vous un CAP en électronique ?

HAMID

- Et vous, pourquoi êtes-vous rentrée dans la Police, hein ? Vous êtes née flic ? Vos parents étaient flics ? Vous avez toujours rêvé d'être flic ?

MARIANNE

- Répondez à ma question, s'il vous plait.

HAMID

S'énervant un peu.

- Je n'en sais rien. Un ami m'a proposé cette formation et je m'y suis inscrit. Voilà !

MARIANNE

- Quel ami ?

HAMID

Se lève.

- Pfft…!

MARIANNE

Se lève en même temps qu'Hamid.

- Restez assis, je vous l'ai déjà dit. Alors, quel ami ?

HAMID

Se rassoit.

- Un pote.

MARIANNE

Se rassoit.

- Pas assez précis.

HAMID

- Un voisin, quoi. Il fait un CAP, lui aussi. Et il m'a dit que c'était bien. Pas trop compliqué. Et que je pouvais avoir un job avec ça.

MARIANNE

- Et pourquoi un CAP en électronique ?

HAMID

- Parce qu'il restait des places en électronique.

MARIANNE

- Bien sûr. Aucun rapport avec la fabrication de bombes…

HAMID

- Mais qu'est-ce que vous allez chercher ! Non, aucun rapport. Ce n'est pas moi le poseur de bombes !

MARIANNE

- Ni votre ami.

HAMID

- Non. Ni mon ami.

MARIANNE

- Vous en êtes sûr ?

HAMID

- Non, je n'en suis pas sûr. On ne dort pas ensemble, si vous voulez savoir !

MARIANNE

- Vous dormez avec qui ?

HAMID

- Seul. Je dors seul. Ça vous intéresse ?

MARIANNE

Blaguant.

- Gardez vos propositions pour plus tard…

HAMID

Blaguant.

- J'ai une chance, alors…

MARIANNE

- Vous avez une chance de tout me dire et vous êtes en train de la gâcher.

HAMID

- Je n'ai rien à vous dire. Rien !

MARIANNE

- Vous préférez être interrogé par un homme, peut-être ? Vous aimez les rapports de force rapprochés ? Je peux aller chercher un collègue de la brigade des mœurs, si vous voulez. Il est expert en attouchements de jeunes garçons…

HAMID

Hors de lui, se lève et s'approche de Marianne dans le but de l'agresser.

- Je vais te casser la gueule ! Salope !

MARIANNE

Se défendant, réussit à maitriser Hamid mais dans son geste il y a quelque chose de faux. Elle l'interrompt brusquement, en même temps qu'Hamid cesse de l'agresser.

- Bon. Ça suffit. Je vois. Enfin, à peu près…

HAMID

Revient, très calme, dans son demi-espace et range la chaise.

- Tu vois le genre ? Pas facile le mec, hein ? Imprévisible !

MARIANNE

S'assoit sur sa chaise, imperturbable.

- Oui, je vois. Merci pour l'entraînement.

HAMID

Debout, à l'aise.

- De rien, Marianne. Mieux vaut que tu sois préparée. On ne sait jamais avec ces gens-là. Et en plus, ils n'aiment pas les flics femmes.

MARIANNE

- Je suppose, oui. J'espère être à la hauteur.

HAMID

- En tout cas, c'est à peu près comme ça que ça va se passer. Je l'ai déjà interrogé trois fois et il a toujours réagi de la même manière. Plutôt poli, tu vois ? Mais il s'énerve à la fin.

MARIANNE

- Tu crois qu'il y est pour quelque chose ?

HAMID

Plutôt sûr de lui.

- Pour l'histoire de la bombe… Franchement, je ne le vois pas en terroriste, Marianne.

MARIANNE

- Hum…

HAMID

- Je ne le vois pas du tout poseur de bombes…

MARIANNE

- Alors pourquoi s'acharner sur lui ?

HAMID

- Les ordres sont les ordres, Marianne. La hiérarchie est persuadée qu'il est responsable de la bombe.

MARIANNE

- Mais elle n'a même pas explosé cette bombe…

HAMID

- Eh oui ! Mais on l'a trouvée cachée sous un atelier en cuisine.

MARIANNE

- Tu crois qu'il a pu se rendre dans la cuisine de la brasserie, cacher une bombe et revenir dans la salle sans que personne ne s'en aperçoive ?

HAMID

- Quelqu'un s'en est bien aperçu, puisque la gendarmerie a reçu une alerte à la bombe. Et tu sais bien que nous pouvons nous tromper dans un sens, mais pas dans l'autre…

MARIANNE

Sceptique, résignée mais en désaccord.

- Ouais… On doit appliquer la méthode du cancérologue, n'est-ce pas ? : « Pour maximiser les chances d'éradiquer la maladie, mieux vaux couper large et détruire des cellules saines plutôt que de laisser dans le corps des cellules cancéreuses ».

HAMID

- Tu te souviens de la première leçon de tactique antisubversive ?

MARIANNE

- Bien sûr. Comment oublier ces consignes importées de l'Allemagne nazie…

HAMID

Se rappelant, résigné mais en désaccord.

- Eh oui… Alors, tu es prête ?

MARIANNE

- Est-ce que j'ai une tête à prendre du velouté ?

HAMID

Sortant de scène.

Ha ha ha !

Noir

RIDEAU

Mario-Paul AHUES BLANCHAIT
CSAG Saint-Étienne
Ligue ARA
2e prix

Articles
Reportages

Les coureurs du dimanche

Il régnait une ferveur particulière ce dimanche matin d'octobre, dans un secteur du centre-ville mulhousien. 985 coureurs, vêtus de tenues chatoyantes, avaient investi quelques ruelles délaissées par la circulation, pour les transformer en terrain d'échauffement. Chacun évoluait selon son inspiration, tels des électrons libres, ne gravitant cependant jamais trop loin de l'aire d'où ils allaient s'élancer dans moins d'une heure. Puis, petit à petit, rassasiée par les tours de chauffe, cette multitude commençait à converger en vagues successives, pour se regrouper en une marée de bonne humeur chargée d'énergie positive, refluant vers le sas de départ.
Petits constituants de cette lame de fond, Véro, le grand François, Claude, Franck et moi-même, habituels compagnons de course, étions dans ce flot pour participer à l'épreuve du *Grand Mulhouse trail urbain.*

Entrée dans l'arène.
Noyés dans une foule de sportifs anonymes, nous échangions des sourires complices pour nous rassurer mutuellement. Face à nous, une arche gonflable, ornée de logos et marques diverses, dominait les participants sur toute la largeur de la route. D'un blanc resplendissant sur fond noir, se détachaient les six lettres du mot DÉPART. Les effluves de camphre, de baume réchauffant, et autres saveurs mentholées, flottaient dans l'air et venaient caresser mes récepteurs olfactifs. Ces odeurs, que je retrouve dans le tumulte qui précède chaque course, faisaient resurgir du fond de ma mémoire, des images d'épreuves riches en émotions.
Et puis, suivaient les commentaires entendus au hasard des rencontres d'autres participants, ces lieux communs qui servent à dompter le stress, avant le coup de feu du départ :
- Et toi, tu vises quel temps ?
- Je ne sais pas si je vais y arriver !
- Mais si, voyons.
- Bah ! Moi je me suis blessé il y a deux semaines, alors…
- On essaye de rester ensemble hein…
- J'espère faire mieux que l'année dernière…
En retrait de ces remarques, qui fusaient de part et d'autre, je restais silencieux. Mes entraînements allégés de ces derniers temps ne me permettaient pas d'affirmer de prétentions, si ce n'est de fermer la boucle comme l'an passé, en 66 minutes.

La horde est lâchée.
Les GPS des compétiteurs achevaient de trianguler le signal satellite,

leur son strident annonçait un déferlement imminent de plusieurs kilowatts sur le bitume. Certains sautillaient sur place, d'autres consultaient fébrilement leur montre toutes les dix secondes, la tension montait d'un cran. Ce n'était plus qu'une question de secondes maintenant. Le barnum sous lequel nous allions passer avait encore la faculté de retenir, telle une barrière invisible, près de mille compétiteurs prêts à en découdre avec le chronomètre. Dernier regard vers mes collègues, nous étions tous venus pour nous faire plaisir, mais les sourires devenaient plus tendus, paume ouverte, on se tape la main l'un l'autre : « Allez ! Bonne course tout le monde ! »
Sans autre forme d'avertissement, claque soudainement le coup de feu du départ, libérant d'un seul coup la tension emmagasinée. La masse humaine se meut comme un seul homme dans une direction commune, désormais il n'y a plus qu'un challenge : la distance et un ennemi, les minutes qui s'échappent. Mon champ de vision se resserre sur la bande de bitume qui se déroule devant moi. Les premières foulées sont rapidement tempérées par un effet d'accordéon, c'est la cohue, il faut ralentir. J'arrive à me détacher de cette grappe humaine, en déboulant par le côté. Un furtif regard à droite puis à gauche, je repère François, qui se démarque par sa taille, il a pris vingt mètres d'avance. Véro, dans son sillage, est identifiable grâce à sa chevelure écarlate. Claude a disparu, Franck quant à lui, doit déjà concourir dans les premières lignes.
La horde déferle dans les ruelles, le risque omniprésent de collision avec un autre coureur ou de percuter un élément urbain, risquerait de sonner le glas de l'abandon. Je rejette cette éventualité, la vigilance est donc de rigueur. Pas question de se laisser griser, je m'étais juré de tenir une allure de 5 minutes au kilomètre sur les quatre premiers kilomètres, il faut en garder sous le pied, car après, la première côte nous attend.

Dans le bain.
Ma montre vient d'émettre le bip du premier kilomètre parcouru ! Que c'est passé vite ! Je prends brièvement connaissance des indications …4 minutes et 20 secondes ! C'est bien trop rapide pour moi ! Absorbé à déjouer les pièges du parcours, je me suis laissé porter par la marée humaine, il faut ralentir la cadence, faute de quoi, la montée des cent cinquante marches, prémisse des cent soixante-trois mètres de dénivelé, inscrite dans le parcours, sera un chemin de croix. Ce segment redouté des coureurs casse l'allure, traumatise cuisses et mollets et éprouve le muscle cardiaque. Mais j'anticipe, nous n'y sommes pas encore, à chaque foulée suffit sa peine.
La zone urbaine est derrière moi, le peloton, encore dense, s'engage

sur un chemin qui borde le canal, cette ligne droite me servira à stabiliser mon rythme de course. Mon GPS affiche 5 minutes et 10 secondes au kilomètre… C'est ce que j'avais planifié… Seulement voilà, à cette vitesse, petit à petit le flot de coureurs me rattrape et me dépasse, il faut accélérer ! Emboîtant le pas sur le rythme d'un autre participant, ma vitesse remonte immédiatement à 4 minutes et 45 secondes au kilomètre, la respiration est lourde et je souffre. Cependant, la répétition d'entraînements fractionnés sur trois mille mètres me rassure sur ma capacité à tenir l'allure sur une telle distance. C'est précisément l'écart qui me sépare du seuil fatidique de la montée tant appréhendée, alors je tiendrai.
Le groupe homogène dans lequel je me suis inséré, est épisodiquement fendu par des vaillants qui semblent s'être imposé une allure infernale. Je les jalouse secrètement, mais la ligne d'arrivée est encore bien lointaine, n'ayant pas les moyens de leur ambition il est hors de question d'aller plus vite.

Premières défaillances.
Le troupeau de coureurs, soulève un nuage de poussière qui, à chaque inspiration, me fait ingurgiter quelques microgrammes du terrain et irrite ma gorge. J'observe mes voisins de course, ils semblent subir les mêmes désagréments.
4 minutes et 50 secondes pour le troisième kilomètre, nous quittons le canal par une passerelle qui le surplombe et mes muscles sont durs, je me rends compte tardivement qu'une meilleure hydratation avant le départ aurait évité cela. Le parcours, qui file sous la voie navigable, se termine en un goulet, ma vitesse vient de dégringoler. Je me passe les mains dans les cheveux, je n'ai plus un poil de sec.
Vingt minutes viennent de s'écouler, quand les fameux escaliers sont à portée de vue. J'ai un peu d'avance sur mes pronostiques, c'est honorable. Cet optimisme est toutefois traîtreusement pondéré, au moment où il faut attaquer la pente à quinze pour cent, mes muscles refusent d'accélérer et mon souffle est court. Dire que je voulais éviter d'en arriver là !
Devant moi, tout le monde subit le ralentissement imposé par le début de l'ascension, je tire parti de ce court intermède forcé pour me ressaisir, sans y parvenir. La course repart, tant pis, on y est, ces maudites marches irrégulières deviennent concrètes, c'est vrai qu'elles tirent férocement sur les cuisses et les mollets. En prenant appui sur la rambarde qui s'offre à ma droite, j'arrive à les soulager un court instant. Tout est bon pour détourner mes pensées de la douleur, mon regard est attiré par l'inscription ironique imprimée au dos du vêtement d'un concurrent qui me surplombe : « *Vous aussi vous vous demandez ce*

que vous faites là ? »
Il faut avouer qu'à cet endroit la question tombait à pic, je souris intérieurement car l'air me manque pour m'esclaffer.
La dernière marche est enfin conquise, le chemin redescend… Sur une courte distance, malheureusement.
Puis arrive une nouvelle grimpée, longue, très longue, je ne me souvenais plus à quel point elle l'était. Maudissant les assiettes trop remplies et autres tablettes de chocolat, je m'engage à être plus raisonnable à l'avenir.
Malgré cela il faut tenir, je m'astreins à conserver un trot régulier cadencé de petits pas, en évitant de chercher du regard la fin de cette montée, cela ne ferait que me décourager. La tête baissée, concentré sur ma respiration, je soupçonne mon rythme cardiaque de friser les 180 pulsations par minute, mais en l'absence de cardiofréquencemètre, ce n'est que pure spéculation.

Une rencontre salutaire.
La pente s'infléchit, serait-ce la fin du supplice ?
Hélas non, après un petit faux plat, l'ascension reprend de plus belle, mes cuisses me brûlent, j'atteins mon seuil anaérobie. Ma détermination chancelle désormais sur une fine limite, bordée de part et d'autre par la tentation de ralentir ou l'envie de continuer de courir. Je flanche, je crois que je vais marcher.
À cet instant précis, mon attention est captée par un jeune spectateur, immobilisé dans un fauteuil roulant, son visage rayonne de joie, il semble heureux de voir s'agiter tout ce petit monde autour de lui. Sans voix, il nous encourage par d'amples mouvements de bras, à sa manière il est solidaire de notre effort. Nos regards se croisent, je lui fais un signe de la main et lui retourne un sourire probablement crispé. Sa personnalité irradie d'un optimisme qui me porte, il n'est pas envisageable de le décevoir ! Je serre les dents et continue l'ascension. Merci à lui, le sommet se situe à peine cinquante mètres plus haut. Le plateau d'où l'on domine la ville est enfin atteint, l'air est cristallin. Au loin, le décor sylvestre des sommets vosgiens qui se parent des couleurs d'automne, est sublimé par un soleil matinal rasant. Je n'ai malheureusement que peu de temps pour admirer ce tableau, les ornières qui lardent le chemin en terre battue, accaparent plus que jamais toute mon attention.
Les minutes défilent, je lance de grandes enjambées pour grappiller quelques secondes. Le gain est insignifiant, dans les quartiers résidentiels, un nouveau raidillon nous attend. Cette fois, tout comme ceux qui m'entourent, je cède et me résous à marcher. J'applique mes mains sur mes genoux et les aide à pousser pour faire avancer ma

carcasse, la montée est rude et le souffle court, mon visage doit être cramoisi. Le chronomètre, lui, continue sa course folle, j'ai encore la naïveté de penser pouvoir rattraper le temps perdu dans le dernier tiers de la course, qui redescendra vers la ville.

Les illusions s'envolent.

En attendant, la progression s'effectue sur un chemin horizontal, enveloppé d'un nuage de terre sèche qui irrite à nouveau mes bronches. Petit à petit, le doute s'immisce, il faut être lucide, ce ne sera pas aujourd'hui que je ferai mon meilleur temps. Ma montre indique 43 minutes aux trois quarts du parcours. J'apprendrai ultérieurement, que le vainqueur franchissait la ligne d'arrivée à cet instant.

Arrive la partie qui traverse les sous-bois, modelés d'une succession de petites montées et descentes. La récupération progressive de mon souffle, agrémentée d'un gain de vélocité, fait renaître une petite lueur d'espoir.

Galvanisé par cette aisance retrouvée, je prends quelques risques en jouant d'appuis imprudents sur les cailloux et racines qui dépassent. Une relance du pied droit, un amorti du gauche, subitement, des gravillons scélérats manquent de me faire chuter, et remettent les pendules à l'heure, je n'ai pas l'agilité d'un bouquetin !

Mon GPS affiche 10.3 kilomètres, au moment où sonne l'heure en course. Il reste six minutes pour parcourir les deux kilomètres trois cents qui me séparent de la ligne d'arrivée. Y parvenir, tout en respectant mon temps de référence est totalement utopique, d'autant plus que tous les muscles de mes jambes m'implorent de ralentir.

Contre la montre.

Ma tête résiste cependant à leur supplique, je me lance dans une gymnastique mentale, tout en essayant de maintenir le rythme :

En accélérant à 12 km/h, la moyenne retombera de 15 secondes par kilomètre, sur 2,3 kilomètres cela fera une progression de… Cela ne suffira pas ! Il faut aller plus vite, et si j'essayais une pointe à 14 km/h, et si, et si… ?

Les chiffres s'éparpillent dans ma tête, le manque d'oxygène bride mes capacités arithmétiques.

Inutile de spéculer sur des prétentions théoriques, comme l'écrivait Michel Audiard de manière plus railleuse, mettre un pied devant l'autre me servira mieux que d'interminables réflexions. Mon cœur cogne dans ma poitrine et me ramène à la raison, le fil de mes pensées s'évapore devant une dernière montée qui s'annonce chronophage. Je réajuste mes prétentions chronométriques sous un seuil plus réalisable, et m'impose de finir sous la barre d'une heure et dix minutes.

Les faubourgs de la cité s'amorcent sur un faux plat descendant, qui me permet d'optimiser une ultime accélération. Les chicanes des petites ruelles annihilent le peu d'énergie qu'il me reste et atomisent toute illusion. Je négocie avec mon corps pour qu'il m'accorde un crédit sur mes réserves et continue en roue libre. Promis ! La semaine prochaine je m'engage à perdre du poids !
La tête me tourne, au bord de l'hypoxie ma vue se brouille. La silhouette confuse d'un contrôleur de course m'indique la route à suivre et m'encourage :
- *C'est par là, on ne lâche rien !*
Facile à dire !
L'arche d'arrivée est à portée de vue, il reste tout au plus trois cents mètres à accomplir. Avant cela, une dernière torture née de l'esprit taquin de l'organisateur, nous fait emprunter l'escalier à double volée de l'ancien hôtel de ville, mon élan est pulvérisé. J'exhorte mes jambes à me propulser encore, agrippe la rampe et jette un œil à cet infernal chrono, 1 heure, 9 minutes et 20 secondes.
Je grimpe, puis dévale les marches deux par deux, en prenant garde à ne pas trébucher, les photographes sont là pour immortaliser le passage de chacun. Nouveau coup d'œil, il reste moins de vingt secondes pour parcourir les cinquante derniers mètres et terminer sous le temps nouvellement fixé. Une accélération inespérée me propulse au-delà de la ligne d'arrivée au terme de 1 heure, 9 minutes et 55 secondes de course. Sous l'ovation d'une haie d'honneur formée de pom-pom-girls locales, je peux enfin céder à la supplique de mon corps et ralentir.

Partie remise.
L'objectif chronométrique espéré n'a pas été atteint, peu importe. Je suis épuisé et ébahi de constater à quel point ma volonté a su contraindre mon organisme à puiser des ressources métaboliques insoupçonnées, pour me porter au terme de ce parcours.
Je passe le sas de sortie un peu nauséeux, mon sang tourne à toute vitesse dans mes veines. Je me plie en deux, prenant appui sur mes cuisses à la recherche d'une posture confortable.
Mon rythme cardiaque retrouve une fréquence plus lente, je titube parmi les compétiteurs, à la quête de mes compagnons de course. J'aperçois Véro et Franck, tout comme moi ils ont l'air vidés, affichant malgré cela un sourire satisfait. Non loin d'eux, assis sur un banc, François et Claude n'en mènent pas plus large.
Nous avions tous parcouru la même distance à la mesure de nos capacités, mais du vainqueur jusqu'au dernier, chacun avait tenté de dépasser ses propres limites et l'essentiel était là.

Ces 12 km 600, semblaient interminables par instants, très courts au final, mais ils représentaient avant tout, un beau défi personnel à relever.
Sans aucun doute, l'année prochaine je remettrai le métier sur l'ouvrage pour triompher des 66 minutes !

Thierry ZEH
Club ASA ISL Saint-Louis
Ligue Nord Est
1er Prix

L'esprit d'Équipe

Les *24 Heures du Mans en rollers* !

Épilogue.

Faire de la glisse, j'en ai toujours rêvé mais, toute gamine que j'étais, c'était une chose qui devait rester dans mes songes… Oui, j'ai pratiqué le ski mais c'est sur des patins que je m'imaginais rouler… Jamais je n'aurais imaginé qu'ils seraient formés de roues en ligne car, ceux qui m'obnubilaient, c'étaient les patins à roulettes !

Et le destin a voulu qu'une amie m'entraîne, dans un moment d'égarement à plus de quarante ans, sur des rollers ! Nous nous sommes entraînées dans un club de la ville ; nous avons continué à pratiquer, pour ne pas perdre nos acquis. Et puis, un jour, je me suis inscrite au club de la B.A. 102 de Longvic.

Le roller y est une activité suivie par un bon nombre d'adhérents du Club sportif et artistique Guynemer. Jean-Michel en est le responsable, aidé par deux ou trois acolytes. Toute l'année, nous nous retrouvons régulièrement, quel que soit le temps, car nous avons la chance d'avoir des structures couvertes qui nous permettent de pratiquer par tous les temps.

Quand celui-ci est clément, nous nous retrouvons à l'extérieur de la B.A. ; nous nous entraînons, les uns derrière les autres, à nous aspirer dans le mouvement de glisse : c'est le premier de file qui en bave le plus, tandis que le dernier se la coule douce !

Naissance d'un projet.

En ce début d'année… personne n'aurait pu imaginer que, les 29 et 30 juin suivants, nous nous retrouverions, à peine une poignée d'entre nous, sur le circuit du Mans !

La nouvelle est fracassante : Jean-Michel, après concertation, nous inscrit pour les *24 Heures du Mans en roller*. Le groupe que nous formons est homogène et, bien que la nouvelle nous effraie, nous sommes convaincus que l'aventure vaut d'être vécue ! Il est fort probable, qu'elle ne se présentera plus…!

Nos rendez-vous hebdomadaires nous rapprochent et, au fil du temps, nous formons une famille où il fait bon vivre mais où la tâche est ardue : nous en sommes conscients ! D'abord, bien se familiariser avec ses rollers, qui, quelquefois encore, se dérobent sous nos jambes hésitantes : un équilibre et une dextérité, que nous mettons à contribution les vendredis soirs, dans les rues de Dijon, avec d'autres adeptes du roller : nous sommes de ceux qui passent partout mais, sans plus…

Les jours passent et la date fatidique approche ; le règlement nous

parvient : il faut l'étudier !

Mobilisation.
Nous pouvons être un groupe de douze participants maximum ; L'équipe est inscrite et les participants sont à définir une semaine avant : les *24 Heures* démarrent le samedi à 16 heures et s'arrêtent le dimanche à 16 heures.
Il faudra partir la veille et à un mois du délai cela va très très vite !
La date butoir est proche, les inscriptions sont fermées : nous ne sommes plus que six ! Deux femmes et quatre hommes ! Les douze que nous étions au début, ne peuvent répondre à l'appel : Qui de garde… Qui muté… Qui d'astreinte… Nous ne pouvons reculer, les frais engagés ne seront pas remboursés. Les promesses, nous les tiendrons jusqu'au bout, aussi peu nombreux que nous soyons, mais obligation d'avoir un nombre d'au moins cinq participants !

L'organisation, les préparatifs.
Il faut s'organiser et envisager comment nous allons nous rendre là-bas.
Après une demande infructueuse auprès des responsables du matériel de transport, dont dépend notre club, nous devons nous rendre à l'évidence : il faudra nous débrouiller par nos propres moyens ! Il va falloir calculer au plus juste et, surtout, que cela soit réalisable.
C'est décidé, nous partirons à deux voitures : nous ne sommes que six, et avec le matériel de campement, et les besoins de chacun, cela devrait se faire… Il va surtout falloir bientôt se dépasser pour, d'une part réaliser notre challenge d'arriver ensemble, jusqu'au bout, et d'autre part, faire honneur à notre capitaine, et représenter notre club, si possible, avec les honneurs : la tâche ne sera pas facile, car nous allons côtoyer des professionnels, qui eux, seront douze, bien plus aguerris que nous sans aucun doute, mais nous mettrons notre point d'honneur à franchir cette ligne d'arrivée, coûte que coûte !
L'équipe de « braves » est la suivante :

- Jean-Michel, capitaine et responsable (sérieux, régulier et plaisant) ;
- Malick, initiateur (plein d'humour et farceur) ;
- François, adhérent (discret, aimant la vitesse et le risque) ;
- Jacky, adhérent (fou-fou, n'a peur de rien, éternellement plaisantin) ;
- Flore, adhérente (discrète et tenace) ;
- Et moi, Martine, adhérente (assidue et joviale).

Heureusement, nous avons une accompagnatrice : Cristelle, la femme de Jean-Michel. Elle est devenue notre responsable ravitaillement,

indispensable pour nos repas équilibrés ; une liste judicieuse a été établie pour ne rien oublier d'indispensable, style, sac de couchage, fruits secs, boissons, aliments faciles à manger (car dans l'effort, on n'a pas l'esprit à se restaurer), chaussettes et tee-shirts de rechange, serviettes, bombes rafraîchissantes, huile de massage…
Ayant proposé ma voiture, parce que l'une des plus spacieuses, c'est moi qui la conduis ; Jean-Michel prend également la sienne. Nous avons fait le point sur le trajet à prendre : c'est l'aventure !
Nous relisons le règlement : récupération des dossards samedi matin, début de l'épreuve vers 16 heures, il n'y a pas de possibilité de camper le vendredi soir, nous n'y serons autorisés que le samedi soir ; Flore a contacté quelqu'un de sa famille dans la région du Mans, qui nous réserve deux chambres à proximité du circuit : ce sera pour Flore et moi ainsi que Jacky et François, les autres coéquipiers coucheront chez des parents dans le coin.
Qui a été aux *24 Heures du Mans* ? Personne ? Bon, on va improviser !

Le départ pour Le Mans.
Le jour « J » est arrivé ! Nous sommes au point de rendez-vous, à l'entrée de la B.A. ce vendredi après-midi : tout le monde est là, à l'heure prévue. Ouf ! Nous sommes pleins d'appréhension… Dans nos yeux se lisent la peur, comme l'enthousiasme… Nous sommes habités d'une émotion particulière, qui ne nous quittera pas, tout au long de ce week-end de folie…
Quelques minutes suffisent pour remplir le coffre du matériel de chacun et chacune ; un petit coup d'œil pour vérifier que les rollers sont là (les garçons en ont pris à cinq roues, pour plus de performance mais, surtout se ramasser plus vite…!) Un dernier signe de la main et nous partons vers l'ouest, une équipée pleine d'inconnu…
La météo a prévu du beau temps, c'est une chance car, même sous la pluie nous aurions dû patiner ! Alors là, cela aurait été la vraie patinoire !!!

Le trajet, la veille.
La route est dégagée, nous voilà partis ! Direction Le Mans ! C'est l'aventure ! La vraie, la grande, l'unique !
C'est une bonne portion d'autoroute d'abord puis un peu de route normale : ça va, ça circule bien. Après avoir bivouaqué pour se restaurer et se reposer, nous voilà arrivés au Mans.
Ah ! Le Mans ! Ville tellement symbolique, pour nous qui la voyons pour la première fois en réalité !
L'hôtel qui nous a été réservé est en bordure de la ville et juste à côté du circuit ; ce sera facile pour y aller demain.

Nous voilà dans nos chambres respectives. Nous ne pouvons aller nous coucher tout de suite : Il n'est que 21 heures et ce qui nous anime est loin de nous calmer ! Jean-Michel est aussi arrivé à bon port, avec les autres, c'est une bonne chose.
Nous décidons de fêter notre arrivée et allons dans un petit troquet pas loin, histoire de ne pas se perdre… Cependant, pour boire de l'alcool (bière) il faut consommer, donc, nous nous rabattons sur quelques frites mais, à 22 heures, la friture n'est pas des plus fraîches. Au bout de quelques bouchées, en accord avec François et Flore, l'huile nous semble rance, avec un goût de « n'y revenez plus ! ». Beurk ces patates ! C'est à vous dégoûter à vie de la frite !
La faute à pas de chance, nous rentrons, oubliant bien vite cet épisode.
Il est temps de nous coucher car demain nous attend de pied ferme pour une épreuve colossale !
Impossible d'imaginer les émotions qui nous traversent, sans les avoir vécues ! Avec Flore, nous nous endormons enfin, vaincues par la fatigue du trajet. Pour les garçons, c'est moins évident : ils se trouvent près de la chambre dont l'occupant a ronflé toute la nuit, si fort que Jacky a essayé de siffler pour calmer « la bête » sans grand succès : pas étonnant de les retrouver avec un air si défait… au petit matin !
Pas démontés, nous retournons au même endroit que la veille, pour le petit déjeuner : aussi immangeable ! Plus jamais là ! (Je tairai l'enseigne).

Le jour « J ».
Bon, il est 9 heures passées, nous devons rejoindre les autres à l'entrée du circuit pour 10 heures ; que faire en attendant ? Eh bien, on va y aller doucement, histoire de nous familiariser avec… une foule incommensurable de voitures !
Ah ! Mais quelle idée ! A l'approche du circuit, c'est de la pure démence ! L'ouverture est pour 10 heures ; Il y a quatre entrées : laquelle prendre ? Heureusement, grâce aux portables, nous réussissons à communiquer. Par rapport à Jean-Michel, nous sommes devant dans la file d'attente : nous nous retrouverons après l'entrée.

Le site.
Incroyable le nombre de concurrents ! On s'observe : les véhicules, les gens, la fièvre qui semble les habiter… Nous progressons à pas de fourmi et arrivons bientôt aux portes du site, qui va nous permettre de trouver une place sur le camping prévu : nous en trouvons une, pas trop loin du circuit, et attendons nos coéquipiers qui finissent par être coincés, et continuent à pieds, faute de place pour leur voiture.
Le monde grouille autour de nous et soulève une poussière blanche,

qui en rollers, qui en voiture, qui à pieds, chargés de sacs, de bardas… C'est comme une tornade !
Il fait beau, le soleil est de la partie, on a le cœur qui chante, palpitant, tout gonflé d'angoisse et de jouissance ; l'excitation nous fait oublier le reste.
Jacky, Flore et François ont monté la tente ; c'en est une grande pour six personnes prêtée par un adhérent indisponible au dernier moment ; Ah la galère ! Mais, ça y est, elle est domptée !
Il y a un tas de monde totalement hétéroclite qui nous entoure. Il faut se préserver un minimum de place vitale, pour échapper à ce besoin qu'ont certains de se mettre tout près des autres ! Notre tente nous assure un grand espace, par rapport à d'autres. Le camping est totalement envahi : il y a des caravanes, des toiles, des cabanes partout ! Mais, tout se passe dans la bonne humeur : nous avons tous un bracelet jaune fluo pour circuler librement sur le camp.
Nous déposons nos affaires, et nous dirigeons vers les responsables de la course pour remplir les dernières formalités : récupérer notre dossard, la puce pour les rollers et connaître l'emplacement de notre stand… Une nouvelle grille est franchie ; un nouveau bracelet nous est donné : orange fluo, porté en évidence : c'est pour les participants à la course.

Le circuit.
Ça y est ! Nous faisons partie des grands qui ont foulé ce sol légendaire, fatidique pour certains, ultime voire glorieux pour d'autres.
Le circuit, on le devine mais on ne le voit pas bien, caché par des barricades et des stands.
Notre capitaine est parti un court moment, pour revenir et nous expliquer le déroulement de la course : notre puce est personnelle et valide notre passage, il ne faut surtout pas la perdre car une caution a été versée. IL nous donne notre dossard, que nous épinglons sur nos tee-shirts et nous montre le fameux « témoin » que nous nous passerons, dans les meilleures conditions…
Il y a des gens partout, des queues de tous les côtés, des attentes qui ne semblent plus en finir mais une certaine sérénité semble habiter chacun, bizarrement !
Des tableaux de références sont exposés, pour indiquer les procédures à suivre et savoir dans quel box on se trouve. On discute, on échange des avis, certains nous racontent comment cela s'est passé l'année dernière : cela nous rassure, et nous terrorise aussi, l'air de rien ! Serons-nous à la hauteur ?
Notre dossard est le n° 210, identique pour les six que nous sommes : ça y est ça se précise !

Nous avons le box n° 25 : nous y allons pour prendre nos repères.
Et là, c'est le champ visuel qui s'ouvre sur cette devanture tellement connue : les panneaux publicitaires de Michelin Dunlop, les gradins, les drapeaux, la musique qui sort des haut-parleurs, les voix et… notre stand, dans lequel on va se retrouver avec une quinzaine d'équipes : comment allons-nous tenir là-dedans ? Le réduit ne fait que quelques mètres carrés ! La maxime résumant de compter sur les autres pourra être vérifiée, voire concrétisée, en disant même qu'on marche et qu'on tombe aussi…!
Nous visitons le site : dire qu'il y a quelques jours, des bolides étaient là, à notre place ! Nous sommes en quelque sorte aussi des « bolides » dans notre genre… Nous allons pouvoir faire connaissance avec le macadam, à proprement parler. Pour le moment, nous voilà dans notre box sur le bord du bitume : celui-ci est bien gros, bien « grumeleux » ! Eh oui, il faut qu'il soit ainsi, pour les pneumatiques des voitures comme des motos, pour accrocher ! Pour nous ça va aussi le faire !… Va falloir tenir ! Tant pis, nous sommes là, nous donnerons ce que nous pourrons ! Être là, est déjà une performance, et nous tiendrons jusqu'au bout coûte que coûte !
C'est la fin de la matinée, on va pouvoir essayer nos rollers sur ce circuit tellement réputé ! À nous de prouver ce que nous savons faire !
À leur allure, on reconnaît des professionnels avec leur casques, rollers et tenues identiques ; pas d'intimidation, nous nous frayons un passage et continuons notre visite, apercevant des stands réputés ainsi que celui de l'infirmerie : bon à savoir !
Nous voilà prêts à tester la route ! C'est une horde de gens de toutes les couleurs, de toutes les villes, de toutes les régions, de tous les pays, de tous gabarits, de tous engins ! Il paraît que nous sommes plus de quatre mille là, certains sont même venus des Amériques, de l'Asie, de l'Australie, de l'Afrique !
L'hélicoptère de France3 survole le site, nous lui faisons signe, des fois que nous passions à l'écran ! Sourions, on ne sait jamais !

Les essais.
Et voilà le départ ! Pas de panique, restons sur la droite… Hou là-là ! Que le bitume est gros ! Ça vibre ! Il y a un monde terrible ! Au passage sur le tapis témoin j'entends ma puce fonctionner ! Et me voilà au début de ce parcours : c'est une côte infernale, il faut pousser sur les cuisses, le sommet semble inaccessible, je le regarde. Allez ! Plus que quelques mètres ! Oh hisse sur les carres ! Je passe bientôt sous le fameux pneu Dunlop, qui forme un pont au-dessus de nos têtes, le faîte de cette montée… Et puis c'est une pente vertigineuse en virages « S ». Cool ! Ça va… Bon ! Beaucoup freinent…! Attention ! Allez, position sécurité,

c'est là qu'il faut gagner du terrain ! La pente présente, tout le long du circuit, des virages qui, pris à la corde, sont affreusement granuleux : à éviter ! Et… c'est le retour au box.
Nous nous retrouvons à échanger nos sensations : cela semble à notre portée !
Pour déterminer la grille de départ, il y a un représentant dans chaque équipe, qui participe à une première course : il devra l'effectuer à la plus vive allure, afin d'établir le meilleur temps pour son équipe. C'est François qui s'y colle.
Les concurrents sont prêts, François aussi, plus que tout !
Ils sont tous là à piaffer d'impatience, agglutinés les uns aux autres, pourvu qu'ils restent prudents !
Et hop c'est parti ! Allez ! Plus vite ! Plus vite ! Encore plus vite !
Jean-Michel a apporté un chrono : notre seul moyen de déterminer le retour de chacun au stand.
François revient : 9 minutes pour 4 kilomètres 300 ! Il faut aller voir sur les panneaux d'affichage !
Après maintes recherches, nous ne voyons rien : problème d'enregistrement collectif de l'ordinateur ! Pas de problème, le départ se fera quand même !
Il est bientôt 16 heures, la course va commencer ! Les haut-parleurs annoncent le départ prochain.

La course.
Les capitaines de chaque équipe se placent sur le côté du circuit, alignés, leurs rollers sur l'autre côté, en face d'eux (départ arrêté comme en moto !). Au coup d'envoi, ils se précipitent, traversent la voie et enfilent leurs rollers au plus vite, pour se propulser sur le circuit : c'est le départ des *24 Heures* ! Jean-Michel est bien parti !
Comme nous ne sommes que six, nous n'avons pas beaucoup de choix : c'est Malick qui prendra le relais, puis Jacky, François, Flore et enfin moi.
Les garçons ont décidé de faire deux tours d'affilée, pour laisser un peu de temps à la récupération de chacun d'eux, tandis que nous, les filles, on n'en fait qu'un seul : pourvu qu'ils tiennent !
Nous avons alors le temps d'observer les autres équipes, qui nous côtoient dans le box : ceux qui sont en face de nous ont tout un matériel d'accompagnement, pour tester les passages et noter les performances de chacun, ordinateur et walkman ! Nous, avec notre chronomètre, nous nous sentons un peu à part mais il fonctionne et nous suffit !
Le principal est de savoir attendre, et d'être au bon endroit au bon moment : nous œuvrons en ce sens !

Les passages du témoin se font bien, les garçons ont bien couru, c'est bientôt mon tour.
Je m'approche du coin relais : où est Flore ? Ah, je la vois… Et hop, c'est à mon tour !
Vite, vite ! Le passage des stands, et le fameux tapis où plus d'un s'est ramassé… C'est bon, ma puce a couiné, je m'élance sur la côte : Han ! Han ! Je pousse sur les carres ! Han ! Han ! J'ai beau regarder le haut de cette côte, j'ai l'impression de ne pas bouger ! Enfin, j'arrive et oups ! C'est la descente aux enfers ! Les ambulances sont dans le coin, à récupérer les victimes de chutes, elles sont fracassantes… Je profite de la descente pour récupérer du temps. Le macadam est vraiment gros et les rollers vibrent énormément, il faut éviter la corde ! Dans le dernier virage, avant d'arriver au box, on nous donne de l'eau, et c'est le retour au stand, où je dois passer le témoin à Jean-Michel ; mais où est-il ? J'avais pris un point de repère : drapeau Michelin : il y en a plein ! Pas de panique, je vais le retrouver… Il est là, ouf ! Je lui tends le bâton, et je rallie mes équipiers, mes potes, qui m'attendent et me congratulent : unie à eux pour les joies comme pour les peines !
Et c'est le début d'une longue attente : chacun à son tour, chrono en main surveille et avertit les autres… Tout se passe bien, nous sommes tous motivés pour apporter notre soutien aux autres.
Les tours se succèdent et se ressemblent un peu. La côte est toujours aussi terrible à parcourir, surtout avec un petit vent « en contre » qui s'est levé, et la pente, derrière est toujours aussi périlleuse… J'y ai vu des gens qui la descendaient « en escalier » dans la pelouse à côté.
Le temps passe, la nuit tombe doucement, les bruits résonnent un peu plus.
Dans cette pénombre turquoise, je patine, le cœur ému d'être à la fois si seule, et pourtant si entourée par ceux qui, dans la côte, d'un petit mot d'encouragement me catapultent en avant.
Les projecteurs éclairent la route de façon très diffuse ; par endroit, on distingue à peine le sol : ce n'est pas très grave, à force de le parcourir, le rythme guide la glisse, qui devient mécanique.
Puis, plus tard, dans la nuit qui devient plus profonde, j'entends mes rollers sur le bitume, sous la voûte céleste, c'est presque féerique… J'écarquille un peu les yeux… Eh ! Doucement, j'ai failli tomber ! Un petit moment d'inattention et ce pourrait être la chute ! Une chute qui vous ramone tout entier ! Non pas ça ! Merci !
La nuit est longue, il fait plus frais. Certains ont pu dormir un peu, mais juste un peu.
Flore me prête son sac de couchage, je n'ai pas le courage d'aller chercher le mien au camp.
Les gars sont exténués : ils ont trop peu de temps pour récupérer !

En plus, je ne sais pas ce que j'ai mais j'ai mal au ventre ; J'ai l'impression que tout se tord dans mes boyaux … François me dit pareil pour lui : LES FRITES !
Je fais mon tour de piste, avec une envie foudroyante… Ça m'a propulsée (je suis sûre que j'ai *perfé* !). Mais quel soulagement de me précipiter vers les toilettes ! Ah ! Parlons de ces toilettes, qui ne sont que provisoires, et dont les parois sont faites d'une fine taule ondulée… Heureusement, il fait encore nuit et il y a peu de monde dans ce coin. J'ai l'impression que mon ventre va exploser ! Zut, un concurrent arrive derrière moi, m'expliquant en riant qu'il en aura pour très peu de temps… Je lui souris, gênée, et me précipite dans le réduit, avec les rollers aux pieds, n'ayant pas eu le loisir de les enlever : tant pis, le besoin de soulagement me fait oublier les convenances… Je ressors très, très rapidement, évitant le regard des autres : je ne pensais pas pouvoir fuser sur mes rollers à ce point ! (c'était pour fuir la honte…).
Un petit tour à l'infirmerie, accompagnée de François, semble remettre les choses en place…
La fatigue se fait sentir de plus en plus.
Le jour pointe tout doucement, c'est encore un moment sublime, c'est encore du grandiose ! Les bruits reprennent leur tonalité, quelques oiseaux accompagnent nos efforts, la brise s'est calmée et la glisse est grisante.
Si la majeure partie des équipes renouvellent leur effectif, nous, nous tenons encore… J'ai réussi à dormir une heure mais, pour les garçons ce n'est pas pareil : Malick est venu avec une entorse à la cheville et faute d'avoir compensé avec l'autre il a des ampoules ; Jean-Michel a mal au dos (il s'est fait mal au foot), il est à deux doigts de craquer ; François et moi, avec nos ennuis gastriques, ne sommes pas au top de notre forme ; il n'y a que Flore, un peu fatiguée, et Jacky qui tiennent la route : nous décrétons d'un commun accord de nous arrêter une à deux heures, pour nous ressourcer. Nous sommes alors 224e sur 360. Belle prestation pour notre petite équipe !
Nous déjeunons ensemble, nous reprenons confiance, les maux se dissipent, nous voulons repartir de plus belle !
Nous voilà regonflés pour une folle équipée, qui nous excite de plus en plus !
Nous devons résister jusqu'au bout ! Les esprits de chacun et chacune ne sont bercés que par ce leitmotiv : atteindre l'arrivée, franchir le « finisher » !
Le temps est de la partie, il continue à faire beau ! Les équipes autour de nous se réveillent et nous sentons que la vie reprend. La musique accompagne la course, et le temps passe inéluctablement. L'épreuve touche à sa fin : c'est mon dernier tour, j'ai un pincement au cœur, je

regarde une dernière fois autour de moi pour essayer de prendre des clichés, histoire de me rappeler plus tard, comment était ce circuit.
J'ai le temps, avant le dernier tour, d'aller prendre une douche au camping.
Vite, j'y vais ! La douche est réduite, très réduite, mais c'est bon de pouvoir se laver après ces efforts… Je n'ai pas touché l'eau depuis deux jours… J'essaie de me mouiller : où est le robinet ? OK, il n'y en a pas ! J'appuie sur le bouton : Ouah ! L'eau est glacée ! Je ne crie pas et me retiens à fond. Oups ! Une fois que la peau s'est habituée, cela va mieux ! Mais m'est avis que le cri que je viens d'entendre, dans une cabine à côté, confirme je ne suis pas la seule à trouver l'eau froide…
Il était temps de sortir, car je ne peux pas m'habiller sous la douche, au risque de me retrouver trempée. Entortillée dans ma serviette, je sors vite enfiler mes vêtements : c'était froid mais vivifiant !
Vite, je retourne rejoindre les autres !

Le « finisher » !
Ce sont les dernières minutes du tour : Jacky est sur le circuit, il veut franchir l'arrivée.
J'ai rejoint Flore et François sur les gradins, notre champion passe sous nos yeux une fois — le temps des *24 Heures* n'était pas encore écoulé — il faut qu'il continue, il n'est pas tout à fait 16 heures.
Le voilà sur un deuxième tour… Et puis un troisième, toujours aussi performant, il côtoie ceux des grandes équipes et termine peu après les tout premiers ! Il est heureux et jubile ! Il a tout à fait raison, il fait partie de ceux qui ont franchi cette banderole triomphante !
Ce dernier tour est vibrant d'émotion : toutes les équipes applaudissent le passage de leur équipier. Tous sont ovationnés pour les exploits physiques surhumains ! C'est grandiose, c'est sublime, les hélicoptères sont là encore, le haut-parleur diffuse une voix aux intonations pleines de fièvre, la foule hurle encore, c'est de la folie, c'est du délire ! C'est beau, c'est magique, c'est renversant ! On ne peut se l'imaginer sans l'avoir vu. Un hurlement jaillit de toutes les bouches, résonnant à l'infini quelques instants : le haut-parleur en casse l'écho…
Voilà, c'est la fin, nous nous rejoignons. Les yeux pleins de fatigue, de sommeil non assouvi, les traits tirés, nous avons pourtant le regard brillant d'une étincelle particulière, animé par ces mots :

- Nous avons fini !
- Nous avons réussi !
- Nous avons tenu jusqu'au bout !
- Nous avons vaincu !

C'est la victoire pour tous ceux qui sont là !
Pour ceux qui se sont croûtés… Ceux qui se sont brûlés… Ceux qui

ont dû s'arrêter, pour repartir de plus belle… Ceux qui ont fini dans de terribles conditions (ampoules, maux de dos, maux de ventre, fatigués, crevés, lessivés…) Ceux qui peuvent, à ce jour, se considérer comme « Finisher » !

L'après-course !

Jean-Michel a retourné le matériel prêté (puce, témoin) et récupéré notre trophée : tee-shirt de « Finisher », témoin de notre victoire : nous le brandissons fièrement et nous congratulons.
Nous sommes tellement heureux d'y être arrivés !
Nous redéfaisons la tente, replions nos bagages et reprenons la route : il est prêt de 18 heures.
Il y a du monde et pourtant cela circule bien. Nous jetons un dernier regard sur ce circuit qui n'a pour nous plus de mystère désormais.
Avec seulement une heure de sommeil en presque quarante-huit heures, je ne suis pas très fraîche pour reprendre la route du retour sur Dijon mais, il faut y aller, travail oblige !

Le retour.

Je compte sur le soutien de mes coéquipiers, mais, je n'ai pas parcouru deux kilomètres que Jacky et Flore se sont effondrés, seul résiste François, qui veille ardemment sur ma conduite. C'est une lutte incessante contre la fatigue et le sommeil… Mes paupières ne m'obéissent plus : un arrêt urgent s'impose. Tout le monde se dégourdit les jambes, je bois un café.
Sur l'autoroute, je lutte encore… Pour m'arrêter une deuxième fois ! C'est de la folie de rouler encore, mais je me dois de ramener mon monde à Dijon.
Ce qui est bientôt fait : il est minuit ! Je laisse mes compagnons d'armes devant la B.A. et je rentre chez moi.
Que le lit va être bon !
Fatiguée ? Oui ! Rompue ? Oui ! Mais, ô combien fière et heureuse !

Le sommeil dans lequel je plonge me ramène aux derniers événements : un ciment solide semble s'être glissé entre nous, chacun a donné sans exigence, soudé par une ambitieuse promesse morale : les autres comptent sur toi et toi tu comptes sur eux ! L'union a fait notre force !

C'est l'esprit d'équipe !

Martine JARNIAC
CSA Guynemer
Ligue BFC
2e Prix

Développement durable, écologie

La forme de l'eau

Problème :
« Une baignoire a une contenance de 140 litres. Le robinet d'eau chaude débite 15 litres par minute. En utilisant seulement le robinet d'eau froide, le remplissage de la baignoire prend 3 minutes de plus qu'avec les deux robinets.
Calculer le débit du robinet d'eau froide. »
Voilà un problème. Un problème qui, s'il en est un, n'en a pas vraiment l'air. Quoi de plus classique à résoudre qu'un débit de baignoire ? Le volume cumulatif d'une succession de gouttes d'eau dans une baignoire, mesuré dans un temps donné… me direz-vous. S'il est mathématiquement, rationnellement, strictement, catégoriquement, absolument résolu, alors où est le problème ? Ce n'est pas un problème. Non ce n'est pas un problème que d'avoir une solution… De ce type-là en tout cas. Ce n'est plus un problème de ne pas surveiller frénétiquement si un robinet de lavabo est correctement fermé et ne fait pas perdre jusqu'à cent-vingt litres d'eau par jour, à partir du moment où l'on s'échine méthodiquement à le serrer.
Ce n'est pas un problème pour nous qui constatons que des situations concrètes appellent naturellement des solutions toutes prêtes, des solutions du type pragmatique, mathématique ou logique. Voilà un problème. Un problème réduit à l'expéditivité d'une société parfaitement mesurée et pourtant si peu mesurée. Une société consumériste, financiarisée, dictée par le chiffre et le calcul, où même investir en bourse dans le secteur de l'or bleu permet de réaliser des performances supérieures à celles du CAC 40… Oui, une société mesurée qui mesure tout. Une société si peu mesurée pourtant, insatiable, avide, inconsciente même des richesses qu'elle s'échine à vouloir préserver, alors même qu'elle se plaît à les gaspiller ; oui, une société où chaque année un tiers de la nourriture produite dans le monde, correspondant à trois fois le volume du lac de Genève, est allègrement gaspillé. Voilà le problème, l'enjeu, le paradigme indissoluble, somme toute des plus classiques, qui cristallise toutes les tensions des grands (et des petits) de ce monde : l'eau.
L'eau, un mot simple réduit à l'expéditivité routinière de la vie quotidienne.
Plic… Plouc… Bloup… Trois petites gouttes s'en vont, et l'eau glisse insensiblement, du palais sur lequel s'appuie la langue, pour couler un son doux, velouté, un peu naïf même mais incontournable. Vous l'aurez compris, l'eau est partout présente, réduite à l'expéditivité quotidienne de la vie, rappelée à ses usages les plus simples. Et c'est un problème. Précisément parce qu'elle conditionne la vie même. C'est plus qu'un

problème : c'est un enjeu. Un enjeu global majeur catalysé par des inégalités, des différentiels de développement, une évolution démographique croissante et une tertiarisation de l'économie, liée notamment au tourisme. C'est un conflit global, cristallisé par des usages multiples et des besoins considérables. Vous l'aurez compris, l'eau est partout présente mais se fait rare ; l'eau douce, l'eau calme des familles attise en eaux troubles toutes les convoitises. L'eau prodigue de la planète bleue, si elle se veut très présente, est à la fois très recherchée. Vous l'aurez compris, l'eau est une ressource, plus encore c'est une richesse, mais qu'en est-il de son sens ?
Voilà un autre type de problème. Un problème de sens.
Un problème démultiplié par la complexité symbolique du liquide, abstrait des considérations les plus pratiques. Plic… Plouc… Bloup… Trois petites gouttes s'en vont et l'eau glisse insensiblement du domaine intransigeant du calcul vers celui, mouvant, de l'imagination.

Mais quiconque est dans l'esprit ne peut retenir le liquide qui coule, irrésistiblement, entre les mailles de l'intelligence. Le substrat de l'abstraction intellectuelle réside dans de simples gouttes. C'est un problème, une barrière. Le sens de l'eau nous échappe. Du moins échappe-t-il à notre intelligence. La puissance symbolique du liquide ne nous est révélée que quand le flot diluvien de l'imagination, infinie, vient rompre la digue de l'esprit. Une infinité de possibilités s'offre alors à la pensée, décloisonnée qui, au moyen d'associations d'idées imagine, rêve et interprète.
Vous l'aurez compris, l'eau est une image, c'est un symbole. Comment l'appréhender alors, à l'ère du chiffre et du pragmatisme ?
Par le modèle. Modélisons l'aspect symbolique de la vie par le cycle (symbolique) de l'eau. Trompons l'intellect au moyen de l'analogie en superposant deux réalités a priori complètement différentes. Usons du schématisme de l'esprit pour glisser insensiblement de la matière, à la forme de l'eau.

Eau liquide >>>>>>>>>>>>>>>>> Gestation
Évaporation >>>>>>>>>>>>>>>>> Naissance
Condensation >>>>>>>>>>>>>>>>> Croissance
Précipitation >>>>>>>>>>>>>>>>> Maturité
Infiltration >>>>>>>>>>>>>>>>> Dépérissement

Mater dolorosa

Gestation

L'homme moderne tend à exagérer le rôle stratégique de la mer alors même qu'il néglige sa fonction maïeutique. Car entre la mer, houleuse, sur laquelle voguent les quelque cent mille navires de commerce de la

flotte mondiale à la mère, porteuse de vie, il n'y a qu'un pas, ou plutôt tout un océan. Celui de la distance, irrémédiable, entre la mère et l'enfant, opérée lors de la naissance et actualisée par la coupure, brute d'un cordon.
Car avant d'y avoir séparation, il y a fusion, symbiose même entre le contenant et son contenu unis par la fonction réunificatrice de la matrice utérine où baigne insensiblement le fœtus, la vie. Mais cette harmonieuse union des corps est ensuite brisée par la chute, inévitable, des corps mêmes, préfigurée par la perte des eaux. La mère, apeurée de perdre les eaux, sent la vie qu'elle a portée en elle la quitter et se diriger, de seconde en seconde, inexorablement vers la mort ; car la vie engendre la mort. Alors elle pleure, bien souvent, cet enfant qui la quitte mais qu'elle ne quittera jamais vraiment jusqu'à ce qu'il grandisse ou qu'elle disparaisse. Elle déprime, en somme, diraient les médecins, tout simplement parce qu'elle vit un syndrome post-partum. Elle est nostalgique, diraient les poètes, de cet état de plénitude filiale, de cette harmonie perdue.
Mais elle n'est pas la seule à vivre la nostalgie, car l'enfant, l'homme bien souvent aussi, s'en retourne aux origines, aux sources dirait-on, en allant instinctivement pleurer dans les jupes de sa mère. Et c'est justement pour retrouver cette unité dont il a été dépossédé que l'homme s'entête à prendre la mer, symbole de maternité et de gestation par excellence. Symbole de gestation parce qu'elle semble porter les qualités de l'homme, jalousement immergées au fin fond des entrailles marines. Que l'on se représente d'un côté Jonas dans le ventre de la baleine et de l'autre la forme oblongue d'un sous-marin et l'on comprendra aisément le pourquoi de la chose. La chose, c'est la circularité d'un refuge maternel rempli d'eau, sinon de bienveillance, qui procure douceur et réconfort face à l'adversité de la vie. C'est l'attente complaisante d'un être en gestation qui redoute l'expulsion de la mise à bas. C'est la berceuse salvatrice des flots face à l'agitation dévastatrice du dehors rempli de vice, comme à Ninive, et de pirates, comme en Somalie… C'est la vie en puissance.

C'est la vie en puissance qui s'évapore au contact de l'air pour s'actualiser dans un être en pleine élévation, en pleine croissance si vous voulez, lorgnant vers les cieux telle Vénus sortie des flots.

Sic itur ad astra

Naissance

Aérienne. Humide. Pas tout à fait liquide mais largement palpable mais toujours de l'eau : l'humidité. L'humidité, présente partout, visible nulle part ? Pas tout à fait. L'humidité est informe, hybride et omniprésente

mais surtout évanescente, comme un souffle immatériel de vapeur. Mais elle est bel est bien palpable.
Pas tout à fait grandi mais largement capable mais toujours idiot. L'homme sorti des entrailles marines se projette dans le monde, dans un état pas tout à fait achevé de maturité où vient s'entremêler de l'enfance évaporée. L'homme, ce grand enfant « adulescent » vous l'aurez compris, se trouve alors dans une phase de croissance transitoire, informe et intermédiaire, propice à toutes les démesures : l'homme se projette dans le monde, l'homme, confiant, se jette à l'eau.
Tout comme lors de l'évaporation, l'eau passe insensiblement du liquide à l'air en conservant une contiguïté entre l'état présent et l'état antécédent, l'homme en pleine croissance, en pleine évolution pourrait-on dire, se projette vers l'avenir sur lequel il penche, tout en s'appuyant sur le passé vers lequel il regarde. L'adulescence prend alors ici tout son sens : ni tout à fait enfant, ni tout à fait adulte ; tout est affaire — au moins sémantiquement — de nuance. Pour ce qui est du symbole, l'eau déborde du vase comme la croissance de l'enfance qui s'élève alors capricieusement vers la grandeur et toutes les démesures. Enfance, croissance, insouciance et hubris : l'homme, petit mais mû par une inspiration prométhéenne, s'élève vers les cieux.

L'homme s'élève graduellement vers la maturité tel Icare vers les cieux.
L'homme gagne en sévérité, bien souvent malheureux.
D'abord léger comme un poisson dans l'eau, il croit s'envoler mais tel est pris qui croyait prendre : il chute et tout tombe à l'eau

Carpe diem

Croissance

Quand on grandit, la jeunesse et l'insouciance suspendent momentanément la conscience et la sagesse auxquelles vient allègrement se substituer l'audace. Alors libéré du moindre fardeau, en apesanteur dans un monde nouveau, l'homme essaye et s'essaye lui-même, s'enivre mais sans s'assagir et bien souvent vit sans mettre de l'eau dans son vin : il expérimente.

Il expérimente mais aussi sans le savoir apprend de la vie à laquelle il se confronte au moment même où la pesanteur vient se rappeler à lui. À la paisible durée, se substitue alors le temps, pratique, implacable et accompagné de tous les maux de l'existence, condensés dans le substrat réminiscent de l'expérience. Tel échec conditionnera telle action. Telle décision rappellera telle désillusion. Et tel est pris qui croyait prendre pour qui se fait rattraper par le temps mais par l'adversité plus encore. À la légèreté vient se substituer la gravité.

Dépossédé d'une enfance définitivement révolue, l'homme, grandi et formé par ses échecs, a maintenant bien de la matière mais se retrouve le bec dans l'eau dans les méandres de la fatalité.
Nombreux alors sont les gémissements de l'homme, au cœur malade. Déçu par tant de vanité, l'homme inondé de chagrin se met à pleurer. Il se lamente, tel Jérémie sans discontinuer ou s'épanche, comme diraient les poètes, tel Lamartine. Il est submergé, comme diraient les médecins, par ses émotions ; tellement submergé qu'il déverse à loisir un torrent de larmes, des précipitations formidables, une averse tonitruante, le Déluge.

Lacrimosa

Maturité

Aux flots maternels de l'enfance en gestation répond alors la tempête vindicative de l'homme en destruction. L'homme, contrarié, s'emballe ; l'homme, déçu, se précipite vers les jupes de sa mère et la pluie s'en retourne aussi rapidement vers la mer qu'une larme qui coule.
L'homme s'épanche et pense en s'épanchant combattre les intempéries de l'existence : il noie son chagrin bien souvent dans l'alcool auquel se mélangent souvent ses propres larmes ; et bien souvent, il s'épuise de s'épancher. Oui, bien souvent l'homme s'enivre. Bien souvent alors il s'enfièvre, de frustration, de colère ou d'incompréhension mais bien souvent sans le savoir d'affliction. Il s'enfièvre alors il détruit, détruit encore et encore ce qui ne peut plus être construit : l'avenir. Si tant est que la mort soit de l'avenir ou qu'elle soit justement la négation de l'avenir.
Les larmes s'abattent alors vindicativement sur un champ de ruines où se démène l'homme. « Que suis-je ? Que fais-je ? Où vais-je ? » Que sais-je encore de ce que les hommes pensent à l'approche de la mort ou de la négation de la vie ? De la négativité même, des idées noires ou du mauvais sort ? Rien, si ce n'est que ça les fait pleurer. De colère d'abord, les yeux non pas larmoyants mais fiévreux et qui lancent des éclairs. De frustration ensuite, avec des larmes grosses comme ça qui vous lancent des projectiles plus puissants que des gouttes d'obus.
La pluie et les larmes, dans un rapport commun de conflictualité, climatique pour l'un, émotionnel pour l'autre, se synchronisent et rendent compte de la misère inhérente à la condition humaine. Ainsi, d'aucuns exagéreront de façon caricaturale les paysages états d'âme de Lamartine mais que l'on se représente d'un côté des pluies diluviennes et de l'autre des sanglots interminables. On s'expliquera aisément le pourquoi de la chose.
La chose, c'est le rythme. Le rythme désarticulé, saccadé et incohérent de la pluie qui frappe le sol comme un tambour. Le rythme discontinu et

haché des pleurs happés par une gueule haletante et dégoûtante.
Mélodie, mélopée ou staccato, méli-mélo de sentiments contradictoires, la vie à ce stade se synchronise au rythme chaotique et martial de la lutte. Le rythme de la pluie, celui de la vie, qui gronde d'abord puis s'amenuise ensuite. La colère laisse place à la tristesse, l'auto-apitoiement et l'affliction. Les yeux non plus fiévreux mais larmoyants laissent sur les joues rouler des billes de larmes ruisselantes et la pluie s'en retourne aussi rapidement vers le sol que l'homme qui redevient poussière.
Ainsi, l'homme, ayant antérieurement frôlé l'azur des cieux par sa grandeur chute aussi vite qu'une goutte d'eau lorsqu'elle s'écrase sur le sol ; il s'en retourne à l'état de poussière tel un golem dépossédé de matière.

Ex nihilo nihil

Dépérissement

Plus d'orgueil, ni d'artifices, de luttes ou d'espoir, plus rien si ce n'est la ruine, la poussière et le noir. L'obscurité abyssale des entrailles de la terre recouvre inexorablement l'homme qui s'infiltre en rampant dans les bas-fonds. Etrange coïncidence que de retrouver à la mort une mère des plus inhospitalières. La terre, revêche, accueille en son sein l'homme ensommeillé et mime l'allure maternelle de la mer à travers la douceur artificielle d'une fange humide. L'eau, anciennement salvatrice et source de vie, creuse de l'homme le tombeau en ruisselant sans discontinuer sur la terre boueuse. Corrompues et corruptrices, l'eau et la terre s'associent en un redoutable mélange informe pour rallier le berceau au linceul.
La complexité de la vie est alors réduite à la circularité d'un cycle morne, prosaïque et mortifère ; car l'eau c'est aussi la mort et la mort engendre la vie.
Méfiez-vous de l'eau qui dort, comme dirait l'autre, méfiez-vous de l'eau stagnante, pathogène et toxique ; méfiez-vous de l'eau qui côtoie non pas l'azur des cieux mais la fange des bourbiers, celle qui rejoint allègrement la crasse des marais et des damnés.
Méfiez-vous, comme dirait l'autre, mais tel est pris qui croyait prendre et c'est l'arroseur arrosé qui croyait toucher l'azur des cieux qui se fait rattraper par le temps, chute et s'écrase en se laissant pourrir et dépérir… pour aller tel un ruisseau rejoindre l'océan, s'évaporer, se condenser, se précipiter, ruisseler, s'infiltrer et rejoindre tel un ruisseau l'océan s'évaporer, se condenser, se précipiter, ruisseler, s'infiltrer et rejoindre tel un ruisseau l'océan encore et encore et encore ad vitam aeternam.

Terminus

Conclusion

Alors, vous le voyez bien qu'on ne peut pas lui donner une forme mais plusieurs, à l'eau. Tout comme il y a une multitude d'interprétations possibles face à une image.

Oui, l'eau est une image, un élément conducteur, non pas d'électricité mais d'images, un élément conducteur d'images, un symbole. Un puits sans fond d'associations, une puissance d'évocation.

L'eau est une image, un symbole, un élément, matériel et immatériel mais surtout une image irréductible aux seules modalités du chiffre, du calcul et de l'esprit pratique. La « conductivité » de l'eau relève justement de cette faculté de l'imagination à créer mais non pas à retranscrire des images qui ont toute la singularité de la poésie et toute la familiarité de la vie.

« La vie réelle se porte mieux si on lui donne ses justes vacances d'irréalité. »

À cet égard « L'imagination n'est pas, comme le suggère l'étymologie, la faculté de former des images de la réalité ; elle est la faculté de former des images qui dépassent la réalité, qui *chantent la réalité*. Elle est une faculté de surhumanité. »

Ainsi « Plus qu'aucun autre élément peut-être, l'eau est une réalité poétique complète. Une poétique de l'eau, malgré la variété de ses spectacles, est assurée d'une unité. L'eau doit suggérer au poète une obligation nouvelle : *l'unité d'élément*. » (Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*, 1942)

Shallum YAPELEGO
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire
Ligue Ouest
1er Prix

La piste Anasazi

Avec mille précautions, Alison commença l'ascension de la falaise pour atteindre la sépulture Anasazi. Après les premiers mètres de marche sur la sente raide, la voie s'élevait à même le rocher pour grimper suivant une diagonale. Malgré son inexpérience en escalade, elle utilisa les prises taillées dans le grès pour faciliter la progression. Elle se rétablit sur une dalle sur laquelle reposait le corps aperçu du bas de la paroi. Située à une vingtaine de mètres de hauteur, la cavité pouvait accueillir une dizaine de personnes. Elle était constituée d'un premier ressaut de trois mètres de large creusé à même la roche où devait se dérouler la préparation des dépouilles. Plusieurs poteries avaient été fracassées. Elle marcha sur les débris éparpillés sur le sol. Elle s'avança dans la grotte pour atteindre un deuxième palier où étaient déposés les défunts. Alison en compta trois, qui semblaient intacts. Par respect, elle décida de revenir sur ses pas. Elle s'accroupit au bord de la falaise pour réfléchir à sa situation. Dans le ciel, les vautours poursuivaient leur vol incessant à la recherche de nourriture. Elle devait trouver rapidement une source. L'ascension l'avait épuisée, la soif la tiraillait sans relâche. Après avoir rallié sa bannière, l'eau allait-elle l'achever ? En aval, le canyon s'évasait sans qu'elle puisse savoir si cela annonçait la fin. Pétrie de doute, elle pensa la sienne toute proche. Alison maudit son inconscience dans sa quête pour retrouver la piste de Wovoka, l'indien que William Earth lui avait demandé de rejoindre. Lui seul pourrait la guider sur la route du destin.

« Dans quel but profaner une sépulture Anasazi dans un endroit si désolé ? », s'interrogea-t-elle en épongeant son front ruisselant de sueur. Les rayons du soleil se réfléchissaient sur les falaises de grès rouge sur lesquelles venaient miroiter les vagues de chaleur, à la manière d'une marée incandescente. « Quitte à être perdue, autant s'allier avec les pilleurs de tombes pour me sortir de ce fichu guêpier », se dit-elle en se retirant à l'ombre de la caverne.

Alison se décida à déplacer le corps pendant dans le vide. Délicatement, elle le prit dans ses bras puis le transporta au fond de la cavité où elle le déposa auprès des trois autres défunts. Alors qu'elle se tenait agenouillée, un crissement sur les débris éparpillés sur la dalle l'alerta d'une présence dans son dos. Ses cheveux se dressèrent de terreur. Avant d'affronter la créature, elle empoigna le couteau Anasazi placé dans sa ceinture, mais avant de se retourner, elle reçut un coup violent derrière le crâne, qui lui fit perdre connaissance.

À son réveil, une lancinante douleur lui vrillait la tête. Elle voulut se frictionner les tempes, mais ses mains ne lui obéissaient plus, elles

étaient liées dans son dos. Couchée sur le sol, elle se trouvait à côté d'un feu jetant une pâle clarté aux alentours. Derrière les flammes vacillantes, un Indien l'observait. Assis, adossé à la paroi, il fumait une longue pipe.
- Grand-père, la blanche est réveillée, prononça quelqu'un derrière elle.
- Je le vois ma petite fille. Redresse-la, répondit Wovoka d'une voix calme, profonde.

Alison fut soulevée sans ménagement.
- Pourquoi rôdes-tu sur la terre sacrée ? l'interpella une jeune Indienne.

Sagarney devait avoir une vingtaine d'années, toute menue, haute d'à peine un mètre soixante, vêtue d'un jean et d'un tee-shirt bleu avec un motif d'inspiration Navajo inscrit sur le torse. Un soupçon de seins évanescents. Avec ses pommettes saillantes, elle semblait aussi farouche qu'un guerrier. Elle portait une besace en cuir de daim glissée à l'arrière de sa ceinture.
- Je me nomme Alison Moffat. J'appartiens à l'association « Sauvons la planète » dirigée par William Earth, le fameux activiste qui se bat pour libérer la terre de l'ultime débâcle. Pourquoi suis-je attachée comme un voleur ? Je n'ai rien fait de mal, s'indigna-t-elle.
- L'ultime débâcle ressemble-t-elle à la fin du monde ? l'interrogea Wovoka avec curiosité.

Il ne semblait guère pressé de lui enlever ses liens comme s'il voulait prendre son temps pour fumer sa pipe.
- Des années de consommation acharnée ont façonné notre société. Nous avons puisé sans compter dans les ressources de notre planète sans nous soucier des conséquences pour les générations futures. Une frénésie de possession s'est emparée de nous, poussée par des capitalistes débridés qui ont amassé sans vergogne des milliards de dollars, en nous faisant croire en la vertu du travail et en l'espoir d'une vie meilleure. Le résultat : nos valeurs se délitent, le chômage touche tout le pays, la violence urbaine gangrène les villes. Notre folie a déréglé le climat sans savoir comment inverser sa démoniaque mécanique. Je prédis le pire pour la planète : la Floride sera engloutie sous l'océan, le Mississippi dévasté par les inondations incessantes du fleuve, les récoltes brûlées par le soleil dans le *Midwest*. Voyez les feux gigantesques qui ravagent la Californie, ils remontent inexorablement vers le Wyoming. C'est le grand incendie. Dans ce désert, le cœur même des vastes espaces et du rêve américain, je n'ai ressenti que la soif et la désolation. La planète nous envoie les premiers signes annonciateurs de l'ultime débâcle. Bientôt viendra le temps de la famine, les villes isolées dans leur ghetto pour protéger leurs dernières richesses des hordes des pillards.

Alison marqua une pause pour reprendre son souffle. « William

Earth détient le pouvoir de changer le cours du destin. Je lutte à ses côtés contre la folie des hommes ! », prêcha Alison avec emphase.
- Le soleil a dû lui griller les neurones du cerveau, s'exclama la jeune Indienne en lui filant une gifle sur la tête. Tu vas payer pour avoir osé profaner un lieu sacré interdit aux blancs.
- Voilà une funèbre vision. Malheureusement, tes mots me vont droit au cœur et claquent comme un mauvais présage. Je connais William Earth. Détache-la. Donne-lui de quoi reprendre des forces. Sa maigreur parle pour elle, ordonna-t-il à Sagarney.
- Pourquoi lui faire confiance ? Elle appartient au monde des esprits, maugréa-t-elle.

D'un hochement de la tête, Wovoka confirma ses paroles. Il continua de fumer sa pipe comme il le faisait depuis des années avant de s'endormir. De facture très ancienne, elle avait été taillée dans une pierre noire, rarissime, que l'on trouvait uniquement dans les torrents dévalant les pentes des monts Uinta. Il appartenait à la tribu des Utes du nord. Il n'avait plus d'âge, son visage était ridé par les années passées à contempler le soleil, le ciel, les étoiles. Vêtu d'un gilet en peau de daim, il portait un collier cérémonial de perles vertes, au bout duquel pendait une plume blanche. Assis sur une couverture brodée de délicats motifs amérindiens, il gardait à portée de main une carabine à deux coups appuyée sur la paroi de la falaise.

Pendant qu'Alison se massait les poignets, Sagarney remit du bois pour raviver les flammes puis plaça une marmite sur le feu. Soucieuse de convaincre Wovoka, Alison devança sa question.
- Je suis arrivée seule ici sans jamais croiser personne. William Earth m'envoie en mission spéciale à la recherche de Wovoka, un très vieil indien.
- Pour ta gouverne, Wovoka n'est pas si vieux, ironisa-t-il avec malice. D'où viens-tu si tu n'as emprunté ni la piste sacrée ni l'entrée du canyon rouge ? l'interrogea Wovoka en désignant de la main l'aval du lit de la rivière asséchée.
- Au début, j'ai pris le *Taylor Creek Trail* sur le plateau de Kolob. Je me suis dirigée vers le sud-ouest en espérant tomber sur le *Deep creek*, là où je pensais tomber sur l'eau de la *Virgin river*. En suivant le *West rim trail*, je me suis certainement trompée à un embranchement lorsque j'ai pris le canyon en amont.
- Hum, tu as parcouru une longue route hasardeuse.
- D'après les rangers, la région est restée sûre, trop isolée et difficile d'accès pour intéresser les pillards de tombes. Ce même isolement attira les premiers mormons. Ils avaient trouvé la tranquillité dans cette région sauvage et inhabitée. Leur terre promise, comme aux origines !
- C'est juste ma jeune amie ! Malheureusement, les temps ont changé

depuis l'époque où nous vivions seuls sur ce territoire. Depuis des siècles, les Indiens vénèrent le canyon rouge comme un endroit sacré. Sur cette terre reposent les os mêlés au sang de mes ancêtres, un lieu secret, le dernier refuge avant la mort, leur ultime sépulture.
- En effet, j'ai vu un corps, loin en amont, sans tête. On avait lacéré son linceul. Je l'ai enterré sous des pierres, à côté d'un chaos de roches. Ce couteau est tombé du défunt en le déplaçant. Je n'ai pas saccagé les tombes, raconta Alison en déposant le poignard sur le sol devant lui.

Sagarney apporta l'arme à son grand-père pour qu'il puisse l'examiner.
- Ce poignard appartenait à « Cerf à grandes oreilles ». Mon cœur pleure de savoir sa sépulture profanée, murmura Wovoka, affecté d'apprendre ces sombres nouvelles.
- Qui a détruit ces tombes ? répéta Alison.
- Des fanatiques mormons persuadés que Dieu leur a attribué cette terre, cria la jeune Indienne sur un ton exalté.
- Cela n'a aucun sens ! Les mormons n'ont jamais prêché la violence.
- Plus rien n'a de sens, le monde est devenu fou. Ils saccagent nos tombes, empoisonnent nos récoltes, brûlent les arbres. Ils nous harcèlent avant de nous exterminer, s'indigna Sagarney en désignant un endroit en aval du canyon.

Sans comprendre la signification de toutes ces paroles, Alison en percevait la portée universelle. La lutte pour la survie. Elle regarda le vieil Ute, perdu dans ses pensées embrumées par les vapeurs hallucinogènes du peyotl, dont elle reconnut l'odeur caractéristique. Le doute s'insinua en elle. « Comment vais-je poursuivre la quête de William Earth avec un indien à bout de souffle accompagné de cette Sagarney aussi frêle qu'une enfant ? »

Le feu était éteint lorsque Alison Moffat ouvrit les yeux à l'aube de ce nouveau jour. Lovée sous une couverture de facture indienne, elle appréciait sa douce chaleur. Au-dessus de sa tête, les falaises s'élevaient vers le ciel éclairé par les premiers rayons du soleil.

Elle se remémora le bungalow situé au bord du fleuve. Son petit nid douillet. Un coin de paradis tapissé de sable rouge sous l'ombre d'un pin pignon. Elle avait coulé des jours paisibles, heureux même. Après avoir lu la lettre de recommandation écrite par William Earth, elle avait été accueillie chaleureusement par la communauté de Moab comme une des leurs. Des gens simples, enthousiastes, généreux. Ils suivaient les préceptes établis par William Earth prônant le retour à la nature. Regroupés au sein de cette collectivité autogérée, ils vivaient en autarcie au milieu d'arbres fruitiers et de potagers où une dizaine de chèvres et de poulets gambadaient en liberté. Plus qu'une alternative

au dogme de la consommation, ses adeptes avaient développé le concept de « prendre son temps » pour lutter contre le stress imposé par la société. Pêle-mêle, on y retrouvait la réalisation de soi et le respect de la planète parmi leurs valeurs fondamentales. Alison s'y était sentie en harmonie. Comme dans sa propre famille.

Wovoka s'était levé et soufflait sur les braises pour raviver le feu avec une poignée de brindilles qui s'embrasèrent dans une flambée ardente. Avec lenteur, il rajouta du bois pour maintenir une flamme suffisante pour chauffer l'eau de la marmite. Il farfouilla dans son sac pour en extraire un pot de café, des galettes de maïs, un récipient en grès contenant de la confiture d'arbousier. Du coin de l'œil, Alison l'observait préparer le petit déjeuner. Elle avait une faim de loup, elle aurait pu dévorer un steak bien juteux, arrosé de sauce-barbecue Jack Daniels, sa préférée. Son estomac gargouilla d'impatience. Wovoka tourna la tête, elle fit mine de dormir.

Pourquoi William Earth lui avait-il conseillé de venir chercher de l'aide dans ce coin perdu ? Le personnage de Wovoka, sorti d'un autre âge, était le plus souvent plongé dans ses souvenirs auréolés de l'ancienne gloire de ses ancêtres. Quant à la jeune Indienne, blottie comme une enfant, elle dormait dans un renfoncement de la paroi. Elle paraissait si fragile. « Qui peut croire que ces deux-là vont m'apporter un réel soutien », pensa-t-elle sceptique.

Attirée par l'odeur du café, elle tourna la tête. Elle croisa le regard du vieil indien, une tasse fumante à la main. Il l'examinait avec curiosité, se demandant s'il pouvait lui accorder sa confiance. Pour pénétrer dans le méandre des canyons rouges, il fallait témoigner d'un vrai courage. « Ou de l'inconscience ? », s'interrogea-t-il.

- Je dois laisser mes os usés par les années se réchauffer. C'est pire après une nuit passée à la belle étoile, loin de notre campement. Tant que je n'ai pas bu mon café, mes articulations sont rouillées. Sers-toi.

Il désigna de la main le repas frugal étalé sur une couverture. Les galettes de maïs, cuites à l'étouffée sur une pierre plate, paraissaient appétissantes. Alison se remémora le petit déjeuner préparé par sa mère quand ils vivaient à Portland. Une époque reniée depuis qu'elle avait intégré la communauté « Sauvons la Planète ». Comme s'il avait lu dans ses pensées, Wovoka évoqua ses préoccupations.

- Les temps ont changé. Les envahisseurs reviennent sur nos terres. L'heure est venue de reprendre les armes pour ressusciter l'âme guerrière de nos ancêtres. Au début, j'ai cru à une lubie des blancs, pendant des mois j'ai calmé l'ardeur de nos jeunes, j'ai même prévenu les autorités. Malheureusement, elles sont devenues impuissantes à lutter contre des forces contraires, comme des barbares surgis du fond des âges, lancés par vagues successives avant celle qui nous

submergera. Les humains ont déréglé la planète, qui se vengera en retour. « La terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre », ainsi prophétisait Sitting Bull. Un immense chef de tribu, un *holy man*.

Les yeux d'Alison s'agrandirent d'étonnement à l'évocation de sa citation préférée. William Earth la lui avait apprise. Elle ne croyait pas aux coïncidences.

- La nature m'a conduite jusqu'à vous.

Satisfait par sa réponse, Wovoka l'invita à le rejoindre.

- Reprends du café, je vais te raconter une histoire.

Pendant qu'Alison remplissait sa tasse, Wovoka bourra sa pipe de tabac puis cala sa couverture sur la paroi de la falaise pour s'installer confortablement avant de poursuivre son récit.

« Mes ancêtres ont toujours habité sur ces terres arides sans rencontrer d'hommes blancs. Les Utes côtoyaient les Shoshones et les Bannocks au nord, les Paiutes dans le désert. Durant cette époque bénie, nous vivions en harmonie avec cette nature désolée qui savait se montrer généreuse. Avec le temps, nous sommes devenus experts dans la connaissance des plantes, le peyotl évidemment, mais aussi l'échinacée, l'osha, la salvia dorii, le yucca, le datura et tant d'autres utilisées pour soigner nos blessures, guérir nos maladies. Maintenant, je dois parcourir de longues distances pour dénicher de rares herbes. Certaines espèces ont disparu.

Personne ne s'arrêtait ici, la vie était trop dure. Seules les caravanes de chariots remplies de pauvres blancs en route vers l'ouest à la recherche de la terre promise traversaient la région. Quand les Mormons arrivèrent, chassés de leur capitale Nauvoo dans l'Illinois, ils trouvèrent sur le grand lac salé le havre de paix longtemps cherché.

Leur exode signa notre déclin. Triste paradoxe.

À mesure de leur implantation, notre territoire se réduisait inexorablement. Nous nous sommes adaptés à cette lente évolution. Mes cousins du nord de la réserve Uintah-Ouray s'enrichirent avec le pétrole extrait de leur sous-sol. Ceux du Sud, vers Ignacio, les plus riches de la tribu avec leur vaste champ gazier, diversifièrent leurs activités dans l'immobilier et dans le casino d'Ute Sky, un endroit prisé par les touristes. Nous avions trouvé un équilibre pour vivre avec les blancs.

Dès que la crise s'est installée, nos ennuis ont recommencé. Pour mon malheur, j'ai sous-estimé l'ampleur de ce mouvement.

Lorsque Joaquin Watson débarqua dans la réserve Uintah-Ouray pour revendiquer une partie des terres, je l'ai ignoré. En sa qualité de métis, il n'avait strictement aucun droit. Par le passé, nous avions reçu des revendications des sang-mêlé, mais le gouvernement nous avait

toujours donné raison. La terre appartient aux Indiens de pure race. En dépit de cette jurisprudence, Joaquin Watson a lancé des poursuites judiciaires contre la tribu des Utes du Nord pour obtenir une reconnaissance fédérale qui n'avait aucune chance d'aboutir.

Un changement radical s'est produit. Plusieurs sénateurs ont soutenu son action. Une première dans les affaires indiennes interdisant qu'un représentant d'un autre État intervienne dans notre réserve ! J'ai sollicité William Earth pour m'aider à démêler ce complot. Nous nous étions rencontrés lors d'un congrès sur la sauvegarde de la biodiversité, et même si c'est un blanc, je lui accorde toute ma confiance. Il partage notre vision de la nature et a fait sienne la devise de Sitting Bull. Après plusieurs semaines de recherche, il est arrivé à la conclusion que Joaquin Watson était instrumentalisé par une compagnie, « West Coast Insurance », qui l'avait utilisé comme un cheval de Troie, triste marionnette manipulée à son insu.

Joaquin Watson a plaidé pour la confiscation de nos terres et leur administration par l'État fédéral. Ses avocats avancèrent de prétendues preuves concernant des malversations financières, puis alertèrent les autorités sur le risque que font peser les conflits internes gangrenant le peuple Ute sur la sécurité de toute une région. La campagne de déstabilisation légale était lancée. La graine du mal était plantée. La guerre fratricide continue de ravager notre propre camp où chaque clan se renvoie la responsabilité.

Le complot s'installait.

Une rumeur relayée par les réseaux sociaux a couru sur la découverte de nouvelles mines d'or et d'argent sur la réserve. Un flot de désœuvrés a déferlé sur nos terres à la recherche du filon miraculeux. Les affrontements devinrent fréquents avec les jeunes de la tribu. Après le viol collectif d'une Indienne de 15 ans, nous n'avons pas pu éviter de terribles représailles qui se sont terminées dans un bain de sang.

À la fin du printemps, les grands incendies sont apparus. Avec naïveté, nous pensions à une conséquence de la sécheresse avant de découvrir une campagne d'extermination planifiée avec cruauté. Nous détenons la preuve que des pyromanes organisés en groupes paramilitaires enflamment le parc du Yosemite. Nous les avons surpris dans la forêt d'Ashley au nord de Fort Duchesne avant de nous échapper en mettant le feu pour couvrir leur retraite. Au même moment, coïncidence ou pas, un de nos camions-citernes, qui délivre de l'eau aux membres de la tribu dans la région d'Ignacio dans le Colorado, a été contaminé par de la ricine. Une vieille femme en est morte. Cette contamination nous inquiète, car ils pourraient empoisonner notre usine de traitement d'eau qui alimente toute la population des Utes du Nord

vivant à Ignacio.

Voilà le triste sort qui nous attend si nous abdiquons ; la fin de la race indienne !

Tu comprends mieux la réaction de Sagarney. Une blanche qui pénètre dans le canyon rouge représente une menace pour les Utes. Si elle ne t'avait pas assommée, je t'aurais tuée d'un coup de carabine, personne n'en aurait rien su ! Dans le désert, la vie ne tient qu'à un fil. Tu as beaucoup de chance d'être arrivée jusqu'à nous comme si les dieux te protégeaient. Le signe du destin !

Tu cherchais Wovaka, et tu m'as trouvé. J'ai rêvé cette nuit d'une rencontre avec l'élue de l'ours. J'ai vu ton émotion sur ton visage à l'évocation des paroles sacrées de Sitting Bull : « La terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre ». Tu es celle que j'attendais : l'élue de l'ours.

Dépassée par cette incroyable histoire, Alison détourna le regard pour cacher son trouble. Des pensées confuses tourbillonnaient dans sa tête, un vaste maelström prêt à l'engloutir. Malgré son indécision, elle se raccrocha à la mission de William Earth.

- William Earth m'a assuré de votre soutien pour rejoindre le barrage Powell en toute discrétion. Puis-je compter sur votre aide ?
- En échange, tu dois retrouver Joaquin Watson pour démasquer celui qui le manipule. Telle est la quête de l'élue de l'ours.

« Une histoire de fou ! », se dit Alison. Et si Wovoka se trouvait sous l'emprise de la drogue ? La vue du fusil à ses côtés l'incita à la prudence. Sans appréhender toutes les implications de sa décision, d'un simple signe de la tête elle donna son accord.

William Earth avait confiance en Wovoka. Comment savoir si son mentor n'était pas tombé sous l'influence d'un illuminé ?

Pascal STÉPHAN
Club Défense Le Bouchet
Ligue Île-de-France
2e Prix

Cher Père Noël

Je t'écris très tard cette année, mais j'ai eu du mal à trouver ce que je voulais te demander.

Je veux tout d'abord te dire de faire bien attention à ne pas te tromper d'adresse. Je n'habite plus à la ferme maintenant. Comme tu le sais, papa est parti au ciel cette année. Tu l'as peut-être croisé là-haut ? Il est tombé très malade, un cancer m'a dit maman, à cause des produits qu'il mettait dans les champs. Je ne sais pas trop pourquoi il utilisait des produits qui lui ont donné cette maladie, mais maman m'a dit que c'était à cause de l'argent, et que j'étais trop petite pour comprendre. C'est pour ça que je voulais d'abord te demander de me ramener papa, parce qu'il me manque beaucoup, et que maman pleure souvent maintenant qu'il est parti, mais maman m'a dit que tu ne pouvais pas faire ça.

Alors j'ai réfléchi. Comme c'est à cause de l'argent que papa est monté au ciel, je voulais te demander comme cadeau de supprimer l'argent. Un ami de papa a dit une fois que si le monde allait si mal, c'était à cause de l'argent, alors j'aimerais bien qu'il n'y en ait plus, comme ça le monde ira mieux. Je ne veux pas que d'autres papas meurent, et puis, quand il n'y aura plus d'argent, il n'y aura plus de riches et de pauvres, et on s'échangera tout simplement ce dont on a besoin. Je pense que ce serait beaucoup plus simple. Malheureusement maman m'a dit qu'un monde sans argent, ce n'était pas possible. Je ne comprends pas trop pourquoi, mais j'ai dû réfléchir à un autre cadeau.

La semaine dernière, la maîtresse nous a donné des idées. Elle nous a dit qu'il ne fallait pas que l'on demande des jouets qui se fabriquent en Chine ou en Inde. Je ne sais pas trop où c'est, mais apparemment, c'est très loin. Elle nous a expliqué que faire venir ces jouets faisait beaucoup de pollution, et que ce n'était pas bon pour la planète : si on fait ça, il n'y aura plus d'animaux et de fleurs, et moi, j'aime bien les animaux et les fleurs.

À la ferme, avant qu'on emménage dans le petit appartement dans lequel on est maintenant, il y avait plein de vaches et de poules. Il y avait aussi Tirelire, mon cochon que tu m'as ramené il y a trois ans pour Noël, et même Éclair, le cheval de madame Lambert que papa et maman gardaient pendant qu'elle allait travailler. Il y avait plein de champs, avec des fleurs, et souvent papa ramenait un bouquet à maman. Elle était très contente. Tu pourrais ramener des fleurs à

maman pour Noël ? Elle pleurera peut-être moins souvent.

En plus, la maîtresse a dit que ces jouets, des fois, ils étaient fabriqués par des enfants qui ne pouvaient pas aller à l'école. Moi je n'aime pas trop l'école, et j'ai trouvé ça plutôt bien de ne pas devoir y aller. Mais la maîtresse a dit que si on n'allait pas à l'école, on ne pouvait pas apprendre plein de choses, et faire le métier qu'on voulait plus tard. Je ne trouve pas ça juste que l'on n'ait pas le droit de choisir son métier. Moi, je voudrais être vétérinaire et maman m'a dit qu'il fallait que je travaille bien à l'école pour ça.

La maîtresse nous a aussi expliqué que si on veut éviter ce problème, il faut choisir des cadeaux du « commerce équitable ». Ça veut dire que ce ne sont pas des enfants qui les fabriquent, que les gens ont assez d'argent pour vivre correctement, et qu'ils ne détruisent pas la nature pour le faire. Alors pour Noël, s'il te plaît, ne me ramène pas quelque chose qui vient de loin et qui est fabriqué par des enfants.

La maîtresse a dit qu'il ne fallait pas non plus demander quelque chose de trop gros, parce qu'alors il faut beaucoup de papier-cadeau. C'est fait avec des arbres et si on a beaucoup de gros cadeaux, il faut beaucoup d'arbres pour les emballer. Un jour, il n'y en aura plus si on les coupe tous pour en faire du papier.

J'ai dit à la maîtresse qu'alors il ne fallait plus acheter de livres et de cahiers parce qu'ils sont aussi faits en papier. Elle m'a répondu que les livres sont importants, et qu'ils ne sont pas tout de suite jetés, alors que le papier-cadeau finit toujours à la poubelle. Quand on achète un livre, il faut faire attention à en prendre fait avec du papier recyclé. Elle a expliqué que recycler, c'est bien, parce que c'est de l'ancien papier que l'on détruit et avec lequel on en refait. Comme ça, on peut avoir de nouvelles feuilles, sans avoir à couper des arbres.

Elle a dit aussi que c'est pour ça qu'il faut bien regarder quand on met les choses à la poubelle. Si c'est du carton ou du papier, ça ne doit pas aller dans la même poubelle, pour que ça puisse être recyclé. S'il te plaît, Père Noël, je ne veux pas de cadeaux emballés dans du papier pas recyclé. Et d'ailleurs, si tu pouvais emballer les paquets de tous les enfants comme ça, il y aurait plus d'arbres. Tu pourras passer le message à tes lutins ?

Déjà, là où je vis maintenant, il n'y en a pas beaucoup, alors c'est important ! C'est partout du béton, tout gris. Parfois il y a une odeur

bizarre, et maman dit que c'est la pollution à cause des usines et des voitures. Ça me change drôlement de la ferme, et je dois te dire que ça me manque beaucoup là-bas. Je n'aime pas trop la ville, mais maman dit que l'on n'a pas le choix. Il n'y a pas de fleurs non plus, à part dans le parc à côté de l'appartement mais maman ne veut pas que j'y aille toute seule, parce que la ville, c'est plus dangereux que la campagne.

Avant, quand j'ouvrais ma fenêtre, je voyais la forêt d'à côté, les champs de papa, et les fleurs au bord du potager, mais maintenant, je ne vois plus que des tours très moches. Je pouvais sortir toute seule et aller m'amuser avec les animaux ou avec mes copines du village. J'ai dû leur dire au revoir d'ailleurs, mais on continue à se téléphoner de temps en temps, et maman m'a promis que l'été prochain, elle m'emmènera les voir. J'ai hâte parce qu'ici je n'ai pas encore beaucoup d'amis. On a dû laisser aussi Tirelire à la ferme, parce que maman m'a dit qu'il ne serait pas heureux dans un appartement. Le monsieur qui a acheté la ferme m'a promis qu'il en prendrait bien soin, et j'espère le revoir aussi quand on retournera là-bas l'été prochain.

En fait, en réfléchissant bien, le seul bon côté d'habiter ici, c'est qu'à l'école, la maîtresse est beaucoup plus gentille que celle d'avant. Et on fait aussi plus souvent des sorties. Par exemple, il y a quelques semaines, nous sommes allés au zoo pour voir les animaux. La maîtresse nous a montré des lions, des tigres, des girafes,... C'était très joli. C'est là que j'ai su que je voulais être vétérinaire pour m'occuper des animaux. Le guide nous a expliqué ce que c'était la « biodiversité ». C'est toutes les choses qui vivent, comme les animaux, mais aussi les plantes. Il nous a dit aussi que la biodiversité est en danger, parce que l'homme ne fait pas attention à la nature. Par exemple, il n'y a presque plus d'éléphants ou de rhinocéros, parce que des chasseurs les tuent pour leur voler leurs cornes.

Le guide nous a dit aussi que la biodiversité, ce n'est pas seulement les grands animaux qui vivent en Afrique, mais qu'il y en a aussi chez nous. Il a parlé des hérissons et des grenouilles qui se font écraser par les voitures, et aussi des abeilles qui disparaissent à cause des produits qu'on met dans les champs. Les abeilles, c'est très important, parce que c'est grâce à elles que l'on peut avoir de nouvelles fleurs. Il a utilisé un mot compliqué pour expliquer ça mais je ne me souviens plus. Je lui ai dit que mon papa était mort à cause des produits chimiques aussi. Il m'a alors répondu que c'était très triste et que c'est pour ça qu'il faut faire attention et arrêter d'utiliser des choses qui ne sont pas naturelles. Il m'a même donné une peluche de rhinocéros

pour m’aider à y penser.

D’ailleurs, le guide nous a aussi dit quelque chose de bizarre et je voulais te demander si c’est vrai : est-ce que tes rennes sont des filles ? Les garçons rennes perdent leurs bois en hiver, mais comme tes rennes ont des bois sur les photos qu’on voit dans les livres, j’ai dit que ce sont sûrement des filles. Un garçon de la classe s’est mis à se moquer de moi. Tu pourras me dire si j’ai raison dans un petit mot ? Je lui montrerai et ça lui apprendra.

Comme je te l’ai dit, il n’y a pas beaucoup de fleurs ici. Du coup, quand on va voir papa au cimetière, on ne peut pas lui ramener de fleurs. Alors voilà, je voudrais commander pour Noël des graines de capucines.

C’est la fleur préférée de papa, et c’est même pour ça que je m’appelle comme ça. Je pourrai planter les graines dans un pot avec de la terre, bien les arroser et les mettre au soleil sur le rebord de la fenêtre de ma chambre. Je laisserai la fenêtre ouverte de temps en temps pour que des abeilles puissent venir manger et peut-être replanter d’autres graines un peu plus loin. Et qui sait ? Dans quelque temps, quand elles auront poussé, j’aurai de belles capucines dans ma chambre, et il y en aura même un peu partout pour décorer la ville. Ça me rappellera un peu la ferme ! Quand on ira voir papa, je pourrai en cueillir quelques-unes et les lui déposer. Comme les graines c’est tout petit, ça ne fera pas un gros emballage, et je ne crois pas que ça soit fabriqué par des enfants ou que ça vienne de très loin. Pour être sûre, je voudrais des graines « commerce équitable ».

Pense bien à ne pas te tromper d’adresse ! On n’a plus de cheminée maintenant, mais maman m’a dit que tu pouvais aussi passer par la fenêtre, alors je vais la laisser ouverte. Je te préparerai des petits gâteaux et un verre de lait comme d’habitude. N’oublie pas mon petit mot. Je te fais un gros bisou, et aussi à tes rennes et à tous tes lutins ! Et joyeux Noël !

Capucine

Julien ALTENBURGER
CSAG Strasbourg
Ligue Nord-Est
3e prix

Épilogue

La lecture de ce *Florilège* m'a remis en mémoire la confidence de mon premier éditeur, voici une trentaine d'années : « Tu verras, on ne relit pas les épreuves d'un livre avec les mêmes yeux que son manuscrit. » Exact ! Et pour les membres de notre jury, le contraste est encore plus fort entre ce recueil et le tapuscrit initial de trois cent vingt pages qui leur a été soumis, du fait que seuls les textes primés figurent ici, alors qu'ils ont encore peu ou prou en mémoire les cent treize qui concouraient pour cette édition 2019 du *Grand prix littéraire des clubs de la Défense.*

Sans doute le premier motif de satisfaction de ce palmarès est-il l'émergence d'un nouveau lauréat pour le Grand prix, Julien Altenburger, quatre fois couronné « à l'aveugle » par le jury, pour les quatre textes envoyés. Preuve que la compétition littéraire, ou tout du moins l'acte d'écrire et sa libre confrontation à celui des autres, fait toujours des émules, parmi les adultes comme parmi les « jeunes auteurs », toujours nombreux à nous adresser leurs textes.

Parce qu'écrire, c'est aussi chercher à donner du bonheur, même au travers d'un texte grave. Et rien n'est plus réjouissant pour un jury que pressentir, à la lecture d'un texte, que son plaisir à le découvrir a sans doute été précédé de celui de l'auteur à le produire. Même si ce fut au prix d'un long travail, parfois insoupçonné. Le bonheur de lire n'est que l'envers du miroir de ce qu'on appelle un « bonheur d'écriture ». Comme lorsque le pirate Marcellin, perché au sommet de son HLM de la banlieue bordelaise, évoque cette « cabine d'ascenseur qui nous mène de la vergue à la cale, entassés sur le même rafiot ! » On y est !

Curieusement, au-delà de la poésie proprement dite, ce bonheur ne suppose pas forcément une claire compréhension du texte mais peut tenir à son rythme, sa musicalité, sa capacité d'éveiller en nous images et sensations. Nombre de pages de ce recueil, relues pour rédiger cet épilogue, m'ont laissé la même impression de charme et de désarroi profond qu'à leur découverte. Comme si le cœur du lecteur avait ses raisons que la raison se devait aussi de savoir ignorer.

L'écriture sait se faire mémoire, passerelle entre hier et demain. Parfois mémoire libre, parce que procédant d'un travail de création qui s'attache moins à rendre compte du réel qu'à le transformer, pour l'enrichir. J'ai aimé percer le secret du panneau de la Chambre d'ambre, dans le palais Catherine, comme j'ai aimé voir sortir d'un

tableau Renaissance, la main douloureuse de Lucrèce Borgia. Parfois aussi, la mémoire devient fidèle, pour nous sortir de notre torpeur. J'ai donc aimé, pareillement, la lettre à un vieil oncle mort à la guerre, pour le sortir de l'oubli familial, comme cet éloge du cheval engagé dans le même Premier conflit mondial où, aux côtés d'un million quatre cent mille soldats morts, tombèrent presqu'autant de compagnons équidés.

Deux brèves observations pour conclure : la qualité des récits « sportifs » proposés dans la catégorie « Article, reportage » ; le démarrage, encore incertain, de la nouvelle catégorie : « Développement durable, écologie », succédant à l'évocation, cinq années durant, de la Grande guerre de 1914-1918.

Si philosopher est apprendre à mourir, écrire peut être aussi une manière de conjurer la mort… et pourquoi pas en parlant d'elle. Le lecteur en moi a été frappé, dans cette cuvée 2019, du choix, par deux jeunes auteurs, de nous faire vivre celle, volontaire, d'un malade du sida et d'une personne en fin de vie… ; frappé également de la permanence d'évocation que, de tous temps, le choix des armes porte en lui le risque d'une mort qu'il transfigure ; frappé enfin que notre Grand prix, dans un poème poignant, graphiquement présenté en forme de « E » comme *Émigrer*… soit parvenu à nous faire voyager dans l'espérance d'un migrant puis dans son « échappée » jusqu'à la mort, d'un monde, le nôtre, qui ne voulait pas de lui.

René POUJOL
Président du jury 2019

PALMARÈS DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2019

Grand prix

Julien ALTENBURGER – CSAG Strasbourg
pour l'ensemble des œuvres présentées

CATÉGORIE A : Poésies

1er prix	Julien ALTENBURGER	*Émigrer* CSAG Strasbourg
2e prix	Élodie BRUTINEL-LARDIER	*Tableau de nuit* CSLG Gap
3e prix	René BESSET	*Vanités* CSA Mérignac Beauséjour
Mention	Gérard ALEXANDRE	*Un si joli village* ASAL Lorient
Mention	Mylène *JACQUET*	*Les mots* CSLG Ajaccio
Mention	Clotilde HÉRAULT	*Nuit magique* Ligue Nouvelle Aquitaine
Prix jeune auteur :		
	Claire SCION	*Cruelle petite goutte salée* CSL Lycée militaire Autun
Mention jeune auteur :		
	Vincent TONNELIER	*Le souffle du givre* CSA EETAA 722 Saintes

CATÉGORIE B : Contes, légendes et récits merveilleux

1er prix	Julien ALTENBURGER	*Renaissance L.B.* CSAG Strasbourg
2e prix	Clotilde HÉRAULT	*Dragon* Ligue Nouvelle Aquitaine
3e prix	Élisabeth BRONCARD	*Les trois cruches* CSAD Angers
Prix jeune auteur :		
	Romane GUILBAULT	*Le lion, l'aigle et le serpent* CSA EPA Saint-Ismier
	Poenaïki WILLIAMS	*Le zèbre et l'oiseau* CSA EPA Saint-Ismier

CATÉGORIE C : Récits et nouvelles

1er prix	Jean-Charles ALLÉONARD	*Le grand oublié de la Grande Guerre* CSL 54e RA Hyères
2e prix	Clotilde HÉRAULT	*Les yeux du passé* Ligue Nouvelle Aquitaine
3e prix	Gérard ALEXANDRE	*Dossier feu* ASAL Lorient
3e prix	Patricia PINCÉ de SOLIÈRES	*Un taxi pour Saint-Pétersbourg* CDBA Balard-Arcueil

Prix jeune auteur :

Amandine DESOUBRIE	*Ce que je voulais te dire* CSE Prytanée* La Flèche
Camille DESOUBRIE	*Les cendres d'un talent* CSE Prytanée* La Flèche

CATÉGORIE D : Réflexions

1er prix	Thomas BUCCAFURRI	*La guerre de l'amour* CSA Bonaparte Draguignan
2e prix	René BESSET	*C'était mieux… avant* CSA Mérignac Beauséjour
3e prix	Thibault VIRAVAU	*Extrait de thibosophie* Club Défense Le Bouchet
Mention	Philippe MUSE	*Paroles… Paroles…* CSAG Suippes

Prix jeune auteur :

Camille MORISSEAU	*Apnée* CSE Prytanée* La Flèche

Mention jeune auteur :

Jade THUAULT	*Une nouvelle naissance* CSE Prytanée* La Flèche

CATÉGORIE E : Lettre à…

1er prix	Patricia PINCÉ de SOLIÈRES	*Lettre à un oncle oublié* CDBA Balard-Arcueil
2e prix	Fanny LAVAL	*Lettre anonyme* CDBA Balard-Arcueil
3e prix	Claude ANTOINE	*Maman je t'aime…* CSLG Bourgogne

Prix jeune auteur : Isabelle LEPORI — *Mère de sable*, CSE Prytanée* La Flèche

Mention jeune auteur : Zoé MOYON — *Nouvelles du front*, CSLG Ajaccio

CATÉGORIE F : Théâtre, dialogue, monologue

1er prix	Julien ALTENBURGER	*Crazy silver horse* CSAG Strasbourg
2e prix	Mario-Paul AHUES BLANCHAIT	*La répétition* CSAG Saint-Étienne

CATÉGORIE G : Articles, reportages

1er prix	Thierry ZEH	*Les coureurs du dimanche* Club ASA ISL Saint-Louis
2e prix	Martine JARNIAC	*L'esprit d'équipe* CSA Guynemer Dijon

CATÉGORIE H : Développement durable, écologie

1er prix	Shallum YAPELEGO	*La forme de l'eau* CSE Prytanée* La Flèche
2e prix	Pascal STÉPHAN	*La piste Anasazi* Club Défense Le Bouchet
3e prix	Julien ALTENBURGER	*Cher Père Noël* CSAG Strasbourg

***** *Prytanée national militaire*

JURY
DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2019

PRÉSIDENT

René POUJOL
Journaliste

MEMBRES DU JURY

Isabelle LE GUEN
Grand Prix 2018

❋

Lydia TOSELLO
Lectrice

❋

Jean-Pierre CASAMAYOU
Rédacteur en chef du magazine *Le Piège*

❋

Pascal FULACHER
Directeur de l'Atelier du livre d'art et de l'estampe
Groupe Imprimerie nationale

❋

Jean-Lou MONOT
Grand Prix 2016

❋

Audrey MAS
Grand Prix 2017
Professeur de lettres

REMERCIEMENTS

aux membres du jury,

aux participants,

aux ligues,

et aux clubs,

à Gisèle DESCHAMPS
conseiller technique lecture-écriture
de la Fédération des clubs de la défense,

et tout particulièrement à notre partenaire officiel
Groupe Imprimerie nationale

pour son soutien.